3 1761 05107630 5

SUPRÊMES VISIONS
D'ORIENT

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

AU MAROC . . . . . 1 vol.
AZIYADÉ . . . . . 1 —
LE CHATEAU DE LA BELLE-AU-BOIS-DORMANT . . . . 1 —
LES DERNIERS JOURS DE PÉKIN . . . . . 1 —
LES DÉSENCHANTÉES . . . . . 1 —
LE DÉSERT . . . . . 1 —
L'EXILÉE . . . . . 1 —
FANTÔME D'ORIENT . . . . . 1 —
FIGURES ET CHOSES QUI PASSAIENT . . . . . 1 —
LA FILLE DU CIEL . . . . . 1 —
FLEURS D'ENNUI . . . . . 1 —
LA GALILÉE . . . . . 1 —
L'HORREUR ALLEMANDE . . . . . 1 —
LA HYÈNE ENRAGÉE . . . . . 1 —
L'INDE (SANS LES ANGLAIS) . . . . . 1 —
JAPONERIES D'AUTOMNE . . . . . 1 —
JÉRUSALEM . . . . . 1 —
LE LIVRE DE LA PITIÉ ET DE LA MORT . . . . . 1 —
MADAME CHRYSANTHÈME . . . . . 1 —
LE MARIAGE DE LOTI . . . . . 1 —
MATELOT . . . . . 1 —
MON FRÈRE YVES . . . . . 1 —
LA MORT DE NOTRE CHÈRE FRANCE EN ORIENT . . . 1 —
LA MORT DE PHILÆ . . . . . 1 —
PAGES CHOISIES . . . . . 1 —
PÊCHEUR D'ISLANDE . . . . . 1 —
PRIME JEUNESSE . . . . . 1 —
PROPOS D'EXIL . . . . . 1 —
RAMUNTCHO . . . . . 1 —
RAMUNTCHO, pièce . . . . . 1 —
REFLETS SUR LA SOMBRE ROUTE . . . . . 1 —
LE ROMAN D'UN ENFANT . . . . . 1 —
LE ROMAN D'UN SPAHI . . . . . 1 —
LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE . . . . 1 —
TURQUIE AGONISANTE . . . . . 1 —
UN PÈLERIN D'ANGKOR . . . . . 1 —
VERS ISPAHAN . . . . . 1 —

Éditions illustrées.

PÊCHEUR D'ISLANDE, format in-8° jésus, illustré de nombreuses compositions de E. RUDAUX . . . . . 1 vol.
LES TROIS DAMES DE LA KASBAH, format in-16 colombier. Illustrations de GERVAIS-COURTELLEMONT . . . . . 1 —
LE MARIAGE DE LOTI, format in-8° jésus. Illustrations de l'auteur et de A. ROBAUDI . . . . . 1 —

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

833 S

PIERRE LOTI

ET

SON FILS SAMUEL VIAUD

SUPRÊMES VISIONS D'ORIENT

FRAGMENTS DE JOURNAL INTIME

173650
16 2 23

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

1921

Il a été tiré de cet ouvrage

CENT SOIXANTE-QUINZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

et

TRENTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER IMPÉRIAL DU JAPON

tous numérotés.

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.

Copyright 1921, by CALMANN-LÉVY.

A MADAME ALICE LOUIS BARTHOU

qui un jour,
dans les sentiers de sable du Moghreb,
se sentit tout à coup conquise sans recours
par le charme souverain de l'Islam.

P. L.

SUPRÊMES VISIONS D'ORIENT

(FRAGMENTS DE JOURNAL INTIME)

I

Dans la Marmara, lundi 15 août 1910.

Ce soir, à l'horizon, reparaîtra Stamboul, que je n'ai pas vu depuis déjà six années, — et six années tellement brèves, effrayantes d'avoir été si brèves, tant s'accélère de plus en plus la fuite du temps, au déclin de la vie.

A mesure qu'il chemine, le paquebot qui me ramène, sur les eaux tièdes et tranquilles de la Marmara, mes souvenirs de ce pays s'avivent d'heure en heure, comme si les effluves émanés de la terre qui s'approche réveillaient dans ma tête tous mes passés turcs. En d'autres pays, du reste, souvent j'ai remarqué cela : il

suffit d'arriver aux abords pour que tous les séjours antérieurs se précisent à nouveau dans la mémoire...

Donc, six années, déjà finies, depuis certain soir d'avril où, à l'entrée du Bosphore, je quittai pour jamais le *Vautour* que j'avais longtemps commandé, et promené de l'Adriatique à la mer Noire, — contre les vents d'hiver et les lames mauvaises. Il me semble que c'était hier, ce départ, tant j'en retrouve à présent les moindres détails. Je crois réentendre les cris, les vivats de mes matelots qui, restés là-bas sur mon navire, jetaient leurs bonnets à la mer, en signe de deuil pour me faire honneur, pendant qu'un canot m'emmenait à cette *Phrygie* qui devait m'emporter. Et surtout comme je me rappelle bien, quand le paquebot se détacha peu à peu du quai plein de monde, comme je me rappelle nettement cette voiture couverte qui passa avec lenteur dans la foule, me laissant entrevoir par la portière deux yeux de femme, sous un « tcharchaf » noir un instant relevé!...

Que de bouleversements, depuis six années, dans cette Turquie où je reviens une fois encore, en pèlerinage à des lieux de souvenir, en pieuse visite à des tombes...

Au Bosphore, le soir du même jour.

Le soleil est déjà bas et sa lumière un peu jaunie, quand Stamboul commence de dessiner au loin ses flèches aiguës et ses dômes.

Et à sept heures le « Vieux Sérail » passe enfin là devant nous, apparition grandiose dans beaucoup de silence ; sur une colline, amas de bastions crénelés, de kiosques mystérieux parmi des cyprès sombres, de mosquées et de presque trop grands minarets qui se profilent contre le couchant couleur de soufre. C'est la pointe extrême de Stamboul et c'était la demeure des vieux Sultans magnifiques devant qui tremblait le monde ; vu de la mer, en promontoire avancé vers l'Asie voisine,

cela reste solennellement dominateur. Mais, ce soir, il n'en sort aucun bruit; pas de navires, pas de barques alentour, on ne voit pas de quai pour y aborder, au pied des si farouches remparts. Cela émerge de la Marmara pour se dresser sur le ciel avec des airs de ville-momie; on croirait quelque image fantasmagorique de jadis, que le crépuscule aurait fait surgir. Et nous continuons sans nous arrêter, comme devant des choses fermées et mortes dont l'accès demeurerait interdit.

Le bruit, le mouvement, les foules et les musiques orientales, tout cela nous guette un peu plus loin, dans une pénombre déjà piquée de mille petites lumières, dès que nous avons dépassé le golfe étroit de la Corne d'Or, pour nous approcher du quai de Galata où des paquebots sont amarrés en longues files.

De ces maisonnettes de la rive, toutes ouvertes, toutes éclairées, et qui sont des lieux de plaisir pour la tourbe levantine, une chaude clameur nous arrive en crescendo : des milliers de voix, qui plaisantent ou invectivent

dans toutes les langues d'Orient; des orchestres de cordes ou des orgues de Barbarie qui jouent très vite des airs d'une étrangeté presque gaie, tandis que des chansons turques ou grecques, hurlées à tue-tête, sonnent triste, au contraire, avec leurs vocalises éperdues en mode mineur; tapage caractéristique des « échelles du Levant », qui, dès le premier contact, est là pour vous saisir...

Je comptais ne descendre que demain matin; devant habiter cette fois loin d'ici, de l'autre côté du Bosphore, sur la rive asiatique, cela me semblait une complication de faire ce trajet en pleine nuit, dans quelque petit bateau de louage, contre l'éternel courant de la mer Noire. Mais voici les amis charmants dont je serai l'hôte : « Rien au contraire de plus simple, disent-ils, et on croirait, à m'entendre, que je ne suis plus du pays; le courant, mais nous l'éviterons en prenant la voie de terre; avec deux ou trois voitures, le long du Bosphore, rive d'Europe, nous allons remonter jusqu'au village de Bébek qui, la nuit, est un lieu sans

encombrement, et là, comme les eaux du détroit, par les soirs d'été, ne manquent jamais d'être un tranquille miroir, nous n'aurons pas de peine à trouver des barques pour nous mener promptement en face, en Asie. » Donc, jetons-nous dans la mêlée du quai, dans la bagarre de la douane!

En moins d'une demi-heure c'est fait, bagages reconnus, hissés sur des petites voitures qui vont filer en cortège. Et nous commençons de trotter, avec un bruit de grelots, le long de la mer, tournant le dos à l'affreux Péra des Levantins.

Avec cette belle lune au ciel, le trajet est déjà un enchantement pour mes yeux, qui s'étaient presque déshabitués des visions turques.

Le long du Bosphore, la série des villages riverains ne s'interrompt jamais, et c'est comme une même rue qui, de la Marmara, s'en irait à la mer Noire, une rue infiniment diverse où de vieux quartiers rustiques alternent avec de grands jardins murés, des fontaines, des palais tout près du bord, des mosquées presque dans

l'eau. Ce soir, comme il fait un adorable beau temps, la flânerie orientale en plein air se prolongera tard, devant les petits cafés et sur les portes. D'innombrables lampes à la mode ancienne nous montrent au passage des groupes de paysans d'Europe ou d'Asie, en longues moustaches, bonnet rouge et veste de toute couleur, qui sont attablés dehors devant des narguilhés et des verres d'eau pure. Des petites boutiques de fruits regorgent de raisins, de figues et de pastèques. Et, à l'entrée des grandes demeures princières jalousement closes, des eunuques noirs prennent le frais en compagnie de gardes (cavas) tout chamarrés d'or.

Au bout d'une heure, voici Bébek, le terme de notre course. Ici, le quai, où l'eau affleure sans cesse, puisque, dans ce pays, il n'y a point de marée, s'élargit soudain, et il est désert à cette heure, il forme une toute petite solitude plane, que continue, au même niveau, la grande nappe argentée du Bosphore. Les promeneurs du soir sont rentrés et on n'entend plus de bruit. Des barques stationnent là,

comme nous pensions, mais elles sommeillent. Les bateliers sans doute seront allés se coucher, et il faudra du temps pour les réunir; mais qu'importe, je suis redevenu tout à coup un oriental et n'ai plus de hâte. Le lieu en outre est enchanteur, surtout pour moi qui *reviens* et qui avais presque oublié. Et puis les amis qui m'emmènent, ayant jugé que cette première soirée de Turquie ne pouvait aller sans le narguilhé berceur, en font porter d'un petit café encore ouvert, avec des chaises, tout au bord de ce miroir tranquille qui nous sépare encore de l'Asie. Non, vraiment rien ne nous presse plus, et toute causerie nous semble même inutile.

Quel silence, ici, du reste, quelle paix singulière, qui ne veut pas être troublée! Il n'y a pas à dire, ce ciel oriental au-dessus de nos têtes diffère un peu du ciel de France et la grande pleine lune qui est là-haut jette sur les choses plus de mystère.

Les eaux du détroit, on dirait à cette heure une immense coulée d'étain pâle, qui se serait

refroidie là sans une ride. En face, les collines de l'Asie proche s'y reflètent avec les petites lumières de leurs villages. Et au loin, vers la gauche, dans la direction de la mer Noire, la coulée se resserre entre deux antiques forteresses très indicatrices du lieu : farouches donjons crénelés, d'aspect sarrasin, qui, depuis l'époque superbe de Mahomet le Conquérant, se regardent d'une rive à l'autre, surveillent le passage aujourd'hui si convoité.

Au Bosphore, le va-et-vient effréné des grands navires à vapeur fait trève aussitôt le coucher du soleil ; des règlements subsistent toujours, Dieu merci, pour arrêter aux entrées, dès que le soir tombe, les incessants paquebots, pétroliers ou cargo-boats, qui infestent ces parages jadis merveilleux, les troublent du bruit de leurs sifflets, y salissent les minarets et le ciel avec certain charbon aux fumées plus épaisses et plus noires que celles des houilles anglaises. La nuit, toute cette laideur est remisée ; seuls passent les caïques effilés d'autrefois, les barques où rament lentement des pêcheurs ; la

paix se retrouve comme aux vieux temps, — et l'Esprit du Passé, qui imprègne encore le sol des deux rives, essaie de s'exhaler dans l'air.

Il fait froid tout à coup, étrangement froid pour une nuit d'été toute en blancheurs d'argent comme celle-ci; on n'attendait pas cela, et on en éprouve une impression de prochaine mort des choses, une impression de temps révolus à jamais. Dans le calme infini qui m'accueille au bord de ces eaux, pour le soir de mon retour, le passé de plus en plus m'enveloppe, le passé lointain et le passé d'hier, ce rien qui est le passé de ma vie, et cet ensemble insondable qui est le passé d'une grande race au déclin.

Et tout d'abord combien cela déroute de savoir qu'il n'est plus là, cet homme qui, du fond d'un palais presque inabordable, semblait tenir tout l'Islam dans sa terrible main, chaque jour plus cachée[1]. Il ne paraissait nulle part,

1. Le sultan Abd-ul-Hamid.

et cependant on le sentait partout, Stamboul ne cessait de frémir sous la pression de son omniprésence; il ne sortait jamais de son repaire d'Yeldiz, et cependant il entendait tout, par des milliers d'oreilles; il savait tout, même les plus insignifiantes choses, — même ce que je faisais, et il avait distribué mon portrait à ses policiers, pour que je fusse épié, mais avec bienveillance et protection... Déjà la vie a dû commencer de changer ici, depuis qu'il n'y est plus, puisque des hommes nouveaux veulent entraîner la Turquie dans le mouvement éperdu de l'Occident...

Pays qui fut adorable, pays de la contemplation, du rêve, de la prière, j'aurai donc assez vécu, hélas! pour le voir lancé, lui aussi, dans cette course au déséquilibrement et à la souffrance que les naïfs, et surtout les exploiteurs, appellent le progrès!...

Lentement, sans bruit, les bateliers turcs ont fini par arriver, leurs avirons sur l'épaule. Mes malles sont dans les barques; il faut se diriger vers les petites lumières de la rive d'en

face. Et le glissement commence, au rythme des avirons, sur la grande nappe unie où notre passage laisse comme des plissures de soie. Il fait plus froid, et la buée habituelle des nuits du Bosphore augmente la pâleur des choses.

Il est minuit, dans un rayonnement blême, quand nous abordons à la rive d'Asie, à un vieux petit quai de marbre qui est celui de la maison de mes hôtes. Et la chambre qu'ils me donnent s'avance sur pilotis, presque à effleurer la surface de ces eaux sans marée, dont le niveau jamais ne change.

II

Mardi 16 août 1910.

Le lendemain, à mon réveil encore indécis, ma première impression est qu'un grand soleil d'été rayonne, derrière les stores obscurs de ma chambre. Et j'entends des clapotis d'eau, de légers grincements d'avirons, des voix d'hommes qui parlent une langue étrangère sur des barques qui passent... Pendant une furtive seconde je me crois dans mon ermitage de la Bidassoa, où les bruits du matin sont pareils. Mais non, il faudrait que l'eau eût monté dangereusement, car je la sens remuer, tout près, tout près sous mon plancher; là-

bas, à la frontière de notre France, je dors bien plus haut que cela au-dessus de la mer... Ici, elles sont à toucher mes fenêtres, ces barques où l'on parle... Et puis, cette langue étrangère, je la comprends, tandis que la langue basque me demeure fermée comme au premier jour... Ah! oui, ce sont des mots turcs, et c'est l'eau du Bosphore!... Cette nuit, je suis arrivé... J'habite sur pilotis, dans un village de la rive asiatique...

Alors j'ai hâte de m'éveiller tout à fait, d'ouvrir ces rideaux, de laisser entrer la lumière, de regarder, de reconnaître!...

Voici d'abord, éclatante de soleil, une étendue d'eau bleue, qui commence de s'agiter doucement parce que la brise du jour est déjà levée. Cette côte en face, avec des cyprès et des tours, c'est l'Europe; je la vois à peu près comme, de ma maisonnette basque, je vois l'Espagne, mais le détroit qui m'en sépare, autrement profond que la petite rivière pyrénéenne, est sillonné en ce moment par de grands voiliers d'autrefois qui descendent

vers la Marmara, toutes leurs ailes ouvertes.

Au premier plan, ce sont les barques entendues tout à l'heure ; elles ont, à la proue, des peinturlures et des ors ; de vieux bateliers enturbanés les maintiennent là, en se cramponnant familièrement de la main aux grillages en fer de mes fenêtres ; l'une est chargée de poissons nacrés, l'autre de courges et de pastèques ; c'est donc toujours cette même petite vie matinale des villages d'ici, toujours ces humbles marchands, qui rament et s'arrêtent à toucher les maisons, en jetant leurs appels chantés. Comme il y a longtemps que je connais tout cela! Une tiédeur un peu lourde, presque un peu mouillée, emplit ma chambre, qui communie avec l'eau, à peu près comme ferait un vieux navire dont la carène ne serait plus étanche ; les yeux fermés, rien qu'en respirant, je reconnaîtrais que je suis au Bosphore, — et tout ce que je vois, tout ce que je sens, évoque les différents âges de ma vie, j'oserai presque dire, évoque mes successives jeunesses...

Cette partie avancée de la rive européenne, un peu au loin devant mes fenêtres, était jadis un des points les plus respectés et aussi les plus adorables du Bosphore. C'est là que se dresse la haute et énorme citadelle appelée Roumélli-Hissar (le château d'Europe); autour de ses farouches remparts à créneaux, de ses fantastiques donjons, postés là au guet depuis plus de quatre siècles pour arrêter les invasions des hommes du Nord, j'ai connu le temps où il n'y avait que ce village turc, aux vieilles demeures sombrement tranquilles, et ce bois de cyprès géants qui dévale du sommet de la colline jusqu'à la mer, avec les tombes dont il est peuplé : des stèles vertes, des stèles bleues, toutes zébrées d'inscriptions d'or, des stèles descendant, descendant tout en bas, sans doute pour voisiner avec l'eau qui est toujours, en cet endroit, très claire, rapide et bruissante.

Est-ce possible? Aujourd'hui on dirait qu'il y en a moins, de ces stèles. En tout cas, il manque assurément des cyprès; une cognée barbare et imbécile a été mise dans le bois des

Ombres. Et puis surtout, là-haut, couronnant en dérision la colline qui aurait dû rester sacrée, quelles horreurs nouvelles ont surgi en mon absence? De hideuses bâtisses noirâtres, des casernes, semble-t-il, et le grand tuyau de quelque usine électrique! — Ah! oui, on m'avait d'ailleurs averti de cette profanation, mais la lune hier au soir n'avait pas voulu me la montrer. Ce sont les agrandissements de Robert's College, un lycée américain, qui avait depuis longtemps commencé de déshonorer le lieu, et qui s'étend comme une lèpre, qui complote sournoisement de s'agrandir, de s'agrandir à prix d'or, jusqu'à supprimer le bois funéraire et déloger les cendres des compagnons de Mahomet II; — car c'est là qu'ils dorment, ces guerriers légendaires qui vinrent à la suite du Conquérant; ils avaient choisi de telles places au bord de l'eau, sans doute pour entendre la jolie musique éternelle des courants du Bosphore.

La maison de mes amis, un peu déjetée

comme toutes celles qui se penchent depuis trop longtemps sur le Bosphore, est conçue à la mode ancienne au point de vue des communications, qui se font surtout par mer, — et les bateaux, qui accostent ou qui passent, ont démoli maintes fois les balustres de son petit quai de marbre blanc. Mais ce matin j'ai envie de m'en aller par terre; il me tarde de fouler le vieux sol turc, le vieux sol d'Asie, et de m'asseoir sur la place du village, au milieu du va-et-vient des bonnes gens d'ici.

Entre la maison et la colline de la rive, c'est le jardin, par où je m'évade; il n'a guère que des hortensias, des fleurs d'ombre, car il est très resserré, très surplombé, tout en petit gradins et en marches raides. On y est accueilli par de braves chiens aux yeux de reconnaissance tendre, d'humbles chiens de rue que mes amis ont cachés là pour les sauver des récents massacres, et qui n'ont plus le droit de sortir, sous peine de mort. En haut d'un escalier de pierres usées, une porte donne sur un chemin qui passe à mi-côte; il est un peu encaissé

entre de grands murs très discrets, très turcs, derrière lesquels se cachent le palais et les jardins d'une jeune princesse, notre voisine. C'est par là que je m'en vais, et, au bout de trois ou quatre cents mètres, je suis au village, du moins à la partie vivante et ouverte du village : la petite mosquée, la fontaine, la place, les boutiques naïves, le barbier, les modestes cafés avec leurs banquettes en bois, dehors sous les arbres, et enfin le débarcadère des bateaux à roues qui font d'heure en heure le service du Bosphore. Cela s'appelle Candilli, et cela ressemble à tous ces tranquilles recoins de la côte d'Asie, où l'on se sent bien plus en Orient que sur la côte d'Europe ; d'une rive à l'autre, il y a un siècle de différence.

Candilli, je vais donc y demeurer une quinzaine de jours, si l'hospitalité de mes amis ne se lasse point, en attendant que j'aie pu m'organiser une installation dans mon cher Stamboul. Et je vais vivre de cette vie du Bosphore, qui se passe à moitié dans l'eau... Que l'on m'apporte un narguilhé, naturellement ! Je vais

prendre une jolie place à l'ombre, d'où je verrai les allées et venues des barques et des navires. Sous le ciel de cette matinée d'un été oriental, tout est à souhait pour mes yeux; il y a des vieillards à turban qui étalent leur barbe blanche sur des belles robes vertes ou rouges et qui sont assis à fumer, l'esprit en rêve d'éternité; le barbier fonctionne non loin de moi en plein air et en plein soleil; des paysans d'Anatolie apportent des mannes qui débordent de raisins dorés, et ils s'accroupissent alentour, tenant leurs balances de cuivre et appelant les acheteuses voilées de tcharchafs noirs.

Oui, tout est à souhait; cependant il manque les chiens, les bons chiens qu'on était habitué à voir ròder partout, inoffensifs et courtois, toujours si touchés de la moindre caresse. Ils montaient la garde de nuit dans les quartiers, nettoyaient les rues et surveillaient les petits enfants. Venus dans ce pays à la suite des armées de Mahomet II, ils croyaient s'y s'être installés pour toujours, en pleine confiance

avec les hommes qui jusqu'à présent ne les avaient point trahis ; mais ils avaient compté sans le « progrès » et sans l'intrusion des Levantins dans les affaires du Gouvernement ; après quatre ou cinq siècles de fidélité, sans avoir jamais mordu personne, ils se sont vu condamner, ce printemps, au plus atroce des massacres. Oh ! l'extermination n'a pas marché toute seule ; aucun Turc n'a voulu se charger de l'infamante besogne qui, dit-on ce matin autour de moi, portera malheur au Croissant ; il a fallu recruter des vagabonds, des bohémiens, des bandits. Ces gens opéraient avec de grandes pinces de fer à mâchoire, attrapaient les pauvres victimes par le cou, par les pattes ou par la queue, les jetaient pêle-mêle, écorchées et saignantes, dans des barques qui les emportaient à l'île du supplice. Pendant plusieurs jours il y eut à Stamboul des cris, des pleurs, des batailles ; les Turcs s'indignaient et ne voulaient pas. Pauvres bons chiens ! On en cacha le plus possible dans les maisons. Un de mes amis, le capitaine de cava-

lerie Tewfik bey [1], qui habite ici même une grande maison seigneuriale voisine de la nôtre, se laissa aller jusqu'à commettre un acte de rébellion ouverte ; les attrapeurs arrivaient dans la cour de sa caserne pleine de bons chiens familiers, et ses soldats jetaient des cris de désespoir ; alors il commanda de fermer les portes sur les assassins, de les désarmer, et de les prendre avec leurs propres pinces pour les jeter dehors ; il fut puni d'un mois de prison, mais les braves bêtes, amies de ses cavaliers, eurent la vie sauve.

Au milieu de la Marmara, l'île du supplice, dans laquelle on entassait par centaines tous les autres chiens de Stamboul, était un rocher désert, sans une goutte d'eau pour boire, et ils y moururent longuement de faim et de soif, après s'être entre-dévorés, dans leur délire. Lorsqu'on passait en mer aux environs, ils arrivaient tous sur le rivage et on entendait

1. Tewfik bey, dont il sera parlé plus d'une fois dans ce Journal, a été tué aux côtés de Nazim pacha, lors de la dernière révolution turque, en 1913.

leurs clameurs déchirantes; cela dura deux mois; du plus loin qu'ils apercevaient des barques et des hommes, ils venaient naïvement appeler au secours... Cette confiance malgré tout en la pitié humaine, et ces pauvres agonies suppliantes, que me conte un vieux turban pensif en fumant son narguilhé à mes côtés, troublent beaucoup ma rêverie à l'ombre, devant le bleu des eaux pailletées de soleil. Et puis je suis comme les gens de ce village, moi; je crains que tout cela n'amène le malheur sur la Turquie.

III

Candilli, 17 août 1910.

J'ai dit que la vie d'été au Bosphore se passe en grande partie sur cette eau rapide et profonde, qui, sans en avoir l'air, court sans cesse, très agitée chaque jour à la surface par les souffles de la mer Noire et des steppes de Russie, mais tranquille en apparence chaque nuit, reprenant ses airs de miroir, car le vent ne manque jamais de tomber dès que se couche le soleil. Autrefois des caïques légers, effilés comme nos yoles de course, suffisaient au va-et-vient des deux rives; et qu'ils étaient jolis, si sveltes, si ornés de fines dorures, même

de perles et de verroteries bleues! Cependant on en voit de moins en moins chaque année, depuis que notre maladie de la vitesse commence de contaminer la Turquie; des chaloupes à vapeur les remplacent, ou bien des mouches électriques, des barques à pétrole, des choses laides et sales, mais qui marchent vite.

Ces caïques, il y en a de toutes sortes, depuis les très grands à éperon d'or, que mènent huit rameurs en veste dorée, pour les promenades de gala du Sultan ou des princes, jusqu'aux tout petits, pareils à un arc, à un croissant de lune posé sur la mer, avec un seul rameur au milieu. Pour les simples courses des gens élégants, c'est d'habitude le « caïque à deux paires » (à deux paires d'avirons s'entend) si étroit, que les bateliers, pour ramer, s'asseyent l'un devant l'autre, tandis que le maître, étendu sur des coussins, à la poupe sans rebords, se laisse flotter, la tête au niveau de l'eau, un peu comme un nageur.

Mes amis, qui entendent l'hospitalité à l'orientale, ont mis à ma disposition un caïque à

deux paires, pour la durée de mon séjour chez eux, et, du matin au soir, si je l'exigeais, mes deux bateliers rameraient sans fatigue et sans murmure, la mince chemise en gaze de Brousse tout ouverte au vent, un peu de sueur perlant à peine au front sous le bonnet rouge.

Aujourd'hui, dans cet équipage, je veux remonter le Bosphore en longeant la rive d'Asie, jusqu'à la baie de Béïcos où j'ai longtemps séjourné jadis et qui est la dernière avant la sortie sur la mer Noire. Nous en aurons pour une heure et demie à ramer contre le courant et contre cette éternelle brise des après-midi d'été qui jette sur nous ses petites lames courtes frangées d'écume; mais ce soir, quand nous rentrerons au crépuscule, il n'y aura pas un souffle dans l'air, notre retour sera facile comme une glissade, sur des eaux plus unies qu'une glace et qui ne se souviendront même plus d'avoir remué. Ici, je connais tous les aspects des heures du jour et des heures de la nuit, tous les courants et les contre-courants, les remous et les petits tour-

billons; je connais aussi les mosquées, presque toutes les maisons et leurs jardins; je sais même beaucoup des drames qui, sous l'ancien régime, se sont joués là, dans l'étouffement des intérieurs trop clos... Après six années, quelle mélancolie de revenir et de revoir!...

Ces vieilles demeures du bord asiatique, il semble qu'elles ne se trouvent jamais assez près de la mer, jamais assez en communion avec ces eaux attiédies de l'été ; elles s'avancent, le plus possible, sur pilotis. Et les étages supérieurs s'avancent davantage encore, formant des petits observatoires grillés, soutenus par des encorbellements à volute, et d'où l'on peut regarder de tous côtés à travers des treillis discrets, regarder sans être vu. Je me représente du reste les banquettes garnies de coussins qui, au dedans, s'étendent à toucher les vitrages, et j'imagine bien les invisibles dames qui sont là, nonchalamment appuyées, mais ne perdant rien de ce qui se passe entre les deux rives.

Sous les planchers de chaque maison s'en-

fonce une sorte de petite crypte marine, et c'est là que se remisent les longs caïques assurant les communications avec le reste du monde ; pas très rapides, ces moyens de circuler, surtout quand soufflent de grandes brises étésiennes, mais ils bercent, ils reposent, et ils suffisent, ici où l'on garde encore une conception si calme de la vie.

Hélas ! Elles menacent ruine pour la plupart, ces vieilles demeures orientales ; elles sont en bois sculpté, comme la coutume l'imposait jadis, et les humidités du Bosphore peu à peu les détruisent ; elles penchent sur leurs pilotis vermoulus, — et, quand elles s'écrouleront, on les remplacera par des horreurs modernes, comme celles qui déshonorent déjà la rive d'Europe. Il y a, d'ailleurs, pour l'avenir, un noir projet : supprimer ces intimités charmantes et mystérieuses avec la mer ; faire au bord de l'eau un quai banal ouvert à tous, et où les automobiles pourront passer.

La brise, qui tombera brusquement au coucher du soleil, augmente toujours, et,

comme je navigue presque couché au niveau des lames, les embruns me fouettent la figure. Mes rameurs ont parfois de la peine à doubler les pointes, tant le courant nous chasse. C'est ma première grande sortie avec eux et, de temps en temps, je leur demande s'ils sont fatigués : simple politesse, car je me doute bien qu'ils ne le sont pas. Ils répondent non, et cela les fait rire. En arrivant à Béïcos, ils remettront leur petite veste brodée, s'ils ont eu tout de même un peu chaud ; je leur offrirai un verre d'eau fraîche, une minuscule tasse de café, avec une cigarette, et ils seront contents jusqu'à ce soir.

Les maisons s'espacent de plus en plus, remplacées par des jardins à l'abandon, des parcs, fouillis de verdure et de fleurs, sous de grands pins parasols. Çà et là, des dames turques, assises tout au ras de l'eau, font la pêche à la ligne ; naturellement, elles sont habillées comme à la campagne : une espèce de dalmatique en soie lamée d'or, qu'on appelle ici un mechla, et, sur la tête, un voile de

mousseline blanche qu'elles ramènent devant leur visage, sans hâte cependant, lorsque nous passons. La saison au Bosphore est pour elles une période de liberté, mais, aux premières fraîcheurs d'automne, elles reprendront le chemin de Constantinople où la vie sera plus sévère. — Car presque toutes ces maisons, en octobre, vont se fermer ; le détroit, que l'on se représente généralement chez nous comme un lieu d'éternel printemps, parce qu'il est oriental, redeviendra, cet hiver, le couloir sinistre où s'engouffrent, sous un ciel de plomb, toutes les rafales glacées de Russie, tous les chasse-neige, tous les courants dangereux par lesquels communiquent les deux mers, et, autour de ce lieu de perdition pour les navires, les collines, aujourd'hui si vertes, revêtiront pour des semaines un linceul blanc.

Nous voici arrivés à la baie ombreuse de Tchiboukli, où le Khédive possède une résidence d'été, noyée dans la verdure[1]. Ah ! il

1. Il s'agit ici de l'ancien khédive Abbas-Hilmi, détrôné

s'est fait bâtir depuis mon départ un nouveau palais, sur la hauteur, avec un donjon de veille, d'où il doit découvrir des lointains infinis, d'un côté la mer Noire, de l'autre la silhouette de Stamboul esquissée sur le bleu de la Marmara. — On sait que les princes égyptiens ont toujours des résidences au Bosphore, afin d'y passer les mois brûlants, sans pour cela quitter la terre d'Islam. — Et, en face, sur la rive d'Europe, la Khédiva mère habite un grand palais très fermé où une quantité de petites esclaves, choisies pour leur beauté dans les montagnes de Circassie, et merveilleusement parées, contribuent à son faste oriental. — (Nos farouches penseurs égalitaires bondiront naturellement à ce mot d'esclave ; l'esclavage, tel qu'on l'entend ici, serait cependant, pour la plupart de nos pauvres institutrices françaises, une situation très enviable, surtout chez cette belle et bonne Khédiva mère qui, après

par la Grande-Bretagne au moment où la Turquie entra en guerre, et remplacé par un sultan indépendant de Constantinople, Hussein-Kemal.

les avoir fait élever avec autant de sollicitude que ses filles, les affranchit par de grands mariages dès qu'elles ont terminé leur rôle purement décoratif à ses réceptions.)

Maintenant le détroit s'élargit beaucoup ; des prairies, des bois séparent les villages, et je commence de reconnaître là-bas, sur un promontoire délicieusement vert, la blancheur du kiosque de Béïcos, qui marque l'entrée de la baie où nous allons.

Elle est vide aujourd'hui, cette baie du grand calme et de la verdure, où naguère le croiseur que je commandais venait souvent mouiller, en compagnie du croiseur britannique. A part quelques promenades en mer Noire ou en Marmara, pour des tirs de canon, nous passions ici presque tout l'été, nos grandes tournées dans l'Archipel ou l'Adriatique ayant toujours lieu par les mauvais temps d'hiver. Nous nous sentions chez nous, à Béïcos ; ces eaux immobiles nous appartenaient, comme les prairies et les bois d'alentour, et on y était si bien, un peu oubliés dans la brousse, loin de

ce Thérapia que j'aperçois vaguement là-bas, sur la rive d'Europe, le Thérapia des ambassades, des grands hôtels et des élégances balnéaires levantines !

Rien n'a changé depuis six ans à Béïcos... Mais mon bateau, le *Vautour*, où donc est-il ? Où sont-ils, mes officiers, si gentils, et toujours si d'accord qu'ils semblaient avoir été groupés exprès ? Où sont-ils, mes braves matelots, qui, je crois, m'aimaient bien ? Où est mon petit salon de poupe, avec son balcon sur la mer ? Finie à jamais, cette sorte de patrie flottante, où j'étais roi, mais pas un roi tyrannique ; finie, désagrégée, détruite sans retour ! Le navire, démoli et vendu en France par morceaux ; les officiers, l'équipage, tous dispersés aux quatre bouts du monde, sans réunion possible. Y repenser, me serre un peu le cœur.

Dans la solitude et le silence, mon caïque aborde aux vieilles dalles, jadis familières, et tout de suite c'est l'herbe fine, et c'est l'ombre des grands platanes qui comptent leur âge par

siècles. Personne ne me regarde venir; je n'aperçois personne nulle part. A main droite, il y a ce kiosque oriental, dont la blancheur apparaît de loin parmi les arbres; fantaisie d'un ancien Sultan, à l'abandon depuis des années, au milieu d'un parc très muré qui retourne à la forêt vierge. A main gauche, invisible derrière les hautes ramures, je devine ce vieux fort d'où nous venait, toutes les heures, la sonnerie d'une trompette turque au timbre grave. Non, personne aujourd'hui; il est désert le sentier qui commence là, mais il est toujours pareil, et les mêmes racines qu'autrefois s'y déroulent partout comme de gros serpents. Ces platanes, je ne me les rappelais pas si énormes; ils ont des airs de baobab, avec leurs troncs bossués, tordus, formant des creux où l'on peut s'abriter comme dans des grottes. Aucun bruit aux entours, et tout ce lieu, où je reviens seul, garde ce soir une tranquillité qui est d'un autre âge.

Disséminées au pied des arbres, il y a deux ou trois humbles cabanes en planches où des

vieux bonshommes font du café et préparent des narguilhés pour les promeneurs. Jadis je leur amenais une clientèle de grands enfants (mes matelots), et j'étais fort avantageusement connu dans ce lieu d'ombre. Le commandant du croiseur anglais avait inauguré de descendre à terre le soir, aux heures de récréation, en compagnie de ses matelots et de jouer avec eux aux boules ou aux barres ; alors je faisais de même avec les plus sages des miens, et il m'arrivait de les grouper ensuite autour de ces innocents petits cafés de sous bois, qui n'avaient jamais assez de tabourets pour la joyeuse bande.

Avec mes deux rameurs d'aujourd'hui, je vais m'asseoir devant une des cabanes ; le bonhomme à turban, qui en sort pour nous servir, me regarde et me reconnaît :

— Ah ! dit-il, comme il y avait longtemps que tu n'étais venu ! Alors, tu vas ramener aussi ton navire ? — Hélas ! mon navire !... Il n'est plus qu'un spectre, au fond de quelques mémoires...

— Mais ton fils, ajoute-t-il, pourquoi n'est-il pas avec toi ?

— Il va arriver en Turquie, par un prochain paquebot, et je te l'amènerai.

— Inch'Allah ! (Plaise à Dieu). Il doit être grand à présent, le petit agneau ?

— Si grand qu'il va être soldat l'hiver prochain.

— Soldat ! Officier tu veux dire ; je pense bien qu'il a été dans les Écoles ?

Je réponds oui, pour le contenter ; il serait trop long de lui faire comprendre que tout le monde est soldat en France, et que mon fils sera simple artilleur.

Ah ! voici la voix grave de la trompette turque, qui nous arrive du fort, un peu étouffée par l'épaisseur des feuillages ; je la connais si bien, cette sonnerie, qui annonce la troisième prière du jour !... Tout aussitôt la voix des soldats, assourdie dans le lointain, redit en chœur le nom du Dieu de l'Islam, et le grand silence retombe, jusqu'au crépuscule où le muezzin doit chanter.

Pour compléter mon pèlerinage, il me faut revoir aussi la Vallée du Grand-Seigneur, dont c'est ici le seuil. Je n'ai jamais su bien définir ce qu'elle a de particulier et d'exquis, ce qu'elle a d'*Élyséen*, cette vallée qui ne ressemble à aucune autre. C'est peut-être son sol, uni comme celui des pelouses artificielles, velouté d'une herbe courte et fine, et qui a l'air préparé pour des promenades d'Ombres heureuses. C'est peut-être l'espacement de ses arbres, clairsemés sur la prairie comme ceux d'un parc. Elle est fermée de toutes parts ; des collines basses aux ondulations douces l'isolent de la mer, du Bosphore que l'on ne devine même plus ; du côté de l'intérieur, ce sont des collines plus hautes, dont les bois vont rejoindre ces forêts d'Anatolie encore profondes et pleines de surprises. Elle est traversée par un ruisseau où vivent des peuplades de tortues. Et, sous des sycomores, il y a une vieille fontaine où stationnent toujours quelques cavaliers en costume ancien, qui font boire leurs chevaux. Aujourd'hui, comme jadis, des dames

turques s'y promènent lentement ; oh ! peu nombreuses, deux ou trois petits groupes de gracieux fantômes voilés, très distants les uns des autres sur le velours de la petite plaine ; des dames en « tcharchaf », qui sont des fantômes tout noirs ; et aussi des dames en « mechla », qui sont des fantômes aux nuances éclatantes, la tête voilée de mousseline blanche ; et leurs groupes semblent un peu perdus dans le décor infiniment tranquille, couleurs avivées par l'uniformité verte du tapis d'herbe...

Comme il leur faut rentrer avant la tombée de la nuit, les petites ombres élyséennes, qui s'étaient aventurées jusqu'au fond de la vallée, rebroussent chemin tout doucement, vers un village que l'on ne voit pas ; les cavaliers arrêtés à la fontaine sont repartis, et bientôt je me trouve seul, dans ce lieu du passé.

Jadis, quand je faisais ici mes dernières promenades, si périlleuses, avec les « désenchantées », qui traînaient la soie de leurs tcharchafs sur cette même herbe délicate, il était

beaucoup plus tard dans la saison, et les jonchées de feuilles mortes, les fleurs violettes des colchiques coloraient le sol de teintes différentes. Hélas ! où sont-elles aujourd'hui, ces « désenchantées » qui avaient été le charme de ma vie d'alors, qui avaient donné le change à mes lassitudes en m'apportant l'imprévu, le mystère et le danger ? Où sont-elles ?... Dispersées, évadées ou mortes !... Je crois que je ne reviendrai pas cet automne dans la Vallée du Grand-Seigneur, quand les colchiques auront recommencé de fleurir parmi les feuilles jaunes ; à quoi bon aviver toujours les mélancolies ?...

A présent je suis tout à fait seul ; les promeneuses de ce soir, qui étaient pareilles à celles d'autrefois, viennent de disparaître ; le soleil doit être couché derrière les petites collines qui m'enferment ; le ciel un peu vert est limpide comme de l'émeraude pâle et une paix plus grande encore descend avec le crépuscule. C'est l'heure où tout semblant de vie se retire de cette vallée et où les bergers d'alen-

tour font même rentrer leurs troupeaux ; là-bas, j'entends la flûte de l'un d'eux qui sonne le rappel, et j'aperçois ses chèvres, comme des touffes de laine brune qui se hâtent de sortir des bois. Ah ! il joue le même air que du temps des « désenchantées », le même petit turlututu monotone et sauvage, — et c'est le même berger !

Je m'en vais. Décidément la nuit tombe. Au sortir de la vallée, quand j'approche du tout petit débarcadère où mon caïque m'attend, il fait presque noir sous les énormes platanes qui, en cet endroit, ne laissent pas d'intervalles entre leurs ramures. Dans l'obscurité, mon pied bute sur les racines qui traversent le chemin, et j'entends ces chiens errants, qui, autour du fort, vivent de la charité des soldats, se signaler les uns aux autres mon passage par leurs aboiements tristes du soir. C'est l'heure où jadis j'avais l'habitude de rentrer et où mon canot m'attendait pour me ramener à bord du *Vautour*. Mais, hélas ! il n'est plus là mon navire, et il n'y sera plus jamais, puisqu'il a

fini d'exister. Mon chez moi si intime, ma table mise où toujours j'invitais quelqu'un de mes compagnons de mer, tout s'est évanoui dans le passé. A Béïcos, je suis maintenant un étranger, un revenant sans gîte, et ce soir il me faudra faire longue route, en caïque turc, avant d'arriver à la maison où des amis m'ont recueilli pour quelques jours...

Comme je le savais d'avance, c'est le calme absolu à cette heure sur le Bosphore ; l'eau qui reflète les premières étoiles n'a plus d'autres rides que celles de notre léger sillage. Pour ce retour, nous nous éloignons de la rive et prenons le milieu du détroit afin d'être mieux emportés par la force invisible du courant. Les villages d'Europe et les villages d'Asie allument leurs mille lumières, au pied de ces masses noires qui sont les collines des deux bords. De temps à autre un minaret, découpé sur le beau ciel déjà nocturne, vient nous rappeler en quel pays nous sommes, ou bien, c'est quelque musique orientale, partie d'on ne sait quelle demeure grillée. Du côté asiatique, une grande

lune claire commence de monter ; comme d'habitude, elle change peu à peu le Bosphore en une coulée de vermeil et d'argent. Et c'est adorable de s'en revenir ainsi, par une telle nuit, couché sur l'eau profonde ; on est tout à l'ivresse de regarder, de respirer, de vivre ; les souvenirs qui oppressaient ont vite fait de se noyer, dans le bien-être et l'enchantement.

IV

Jeudi 18 août 1910.

Dans ma chambre de Candilli, suivant la coutume orientale, toute la partie où sont les fenêtres à grillages et qui s'avance sur la mer est garnie d'un bout à l'autre par un large divan ; il faut s'étendre là-dessus pour peu que l'on veuille regarder de près ce qui se passe au dehors ; c'est un observatoire discret pour personnes couchées.

Longtemps aujourd'hui je me suis tenu là, invisible, aux aguets, car la princesse qui habite auprès de nous, dans le grand palais grisâtre et les jardins haut murés, avait fait annon-

cer sa visite à la maîtresse de la maison ; je me doutais bien qu'elle arriverait par mer et je voulais entrevoir sa silhouette, quand elle débarquerait sur notre petit quai aux vieux balustres blancs.

Un premier caïque apparut, nous amenant trois sveltes fantômes noirs, en tcharchaf de soie. Mais ce n'était pas cela, non ; je les devinai tout de suite, les gentilles visiteuses : les trois sœurs de mon ami le capitaine Tewfik bey qui, dans le voisinage, habitent une grande maison seigneuriale à la mode ancienne. Il y a six ans, quand je séjournais en Turquie, ma femme et mon fils, assez enfant alors pour entrer dans un harem, les visitaient quelquefois, et leurs silhouettes m'étaient connues.

Une heure plus tard, second caïque. Et encore un fantôme de soie noire, qui y est couché à l'arrière, dans une pose de lassitude suprêmement élégante ; la petite main gantée de la dame tient une ombrelle ; deux autres fantômes accroupis à ses pieds font silence ; les

rameurs sont en belle livrée. C'est elle évidemment... On m'a dit qu'elle est très jeune, mais que sans doute elle descend la pente rapide de la mort, entraînée par un mal inexpliqué, par quelque détresse et solitude d'âme dont rien ne peut plus la distraire. La voici tout près, directement sous mes yeux qui l'observent à travers un store de mousseline. Il y a beaucoup de vent, et les petites lames turbulentes sautillent contre les dalles où elle devra poser le pied ; on a fait rentrer le domestique ordinairement préposé aux accostages, parce qu'il est convenable que les hommes soient cachés pour l'arrivée d'une dame turque, et surtout d'une très grande dame. Alors, pour mieux sortir du beau caïque, elle soulève pendant deux ou trois secondes son voile épais. Et j'aperçois, le temps d'un éclair, des mèches blondes, une exquise figure aux joues pâles, deux yeux d'un bleu gris, qui sont tournés de mon côté sans me voir. Oh ! l'inoubliable regard de tristesse sans recours, d'infinie résignation à l'infinie désespérance !... Et puis la

petite main rebaisse le voile, et c'est tout, elle est entrée.

Maintenant il va falloir des précautions et des complicités, pour que je puisse monter dans mon caïque et sortir sans qu'elle s'en aperçoive ; si elle savait qu'un homme était là dans cette chambre d'en bas pour la regarder, elle en serait sans doute choquée pour toujours et ne reviendrait plus.

Je dois aujourd'hui traverser le Bosphore, ayant demandé audience à une dame turque qui habite en face, rive d'Europe, dans l'une de ces grandes demeures d'aspect sombre et jaloux, au pied des énormes tours crénelées. Elle est une des premières qui aient osé, du temps d'Abd-ul-Hamid, rompre avec les sévérités de l'Islam et recevoir quelquefois des hommes en visite ; c'est égal, sous le régime précédent, je ne serais pas venu comme aujourd'hui tout droit accoster devant sa maison. — Très vieille maison de bois, que les eaux ont commencé de ronger par la base, mais qui garde encore son grand air. Les domestiques

m'introduisent d'abord dans un vestibule à la mode turque, c'est-à-dire immense, avec un escalier monumental au fond. La dame me reçoit au premier, dans un salon dont les fenêtres correctement grillagées ont vue sur le Bosphore et l'Asie d'où j'arrive. C'est une femme d'intelligence supérieure, et en même temps poète célèbre à Constantinople ; malgré son indépendance relative, très attachée à tout ce qui était joli dans le passé, elle est en costume encore un peu oriental, léger turban de mousseline sur ses cheveux noirs, longue robe d'un vieux rose, des émeraudes au cou, aux poignets et aux doigts.

J'étais venu anxieusement vers elle ; j'avais fondé tout mon dernier espoir sur sa bienveillance pour m'éclaircir enfin une énigme douloureuse qui me touche de très près et que, depuis bientôt cinq années, j'ai vainement tenté de déchiffrer, à distance.

Hélas ! Dès les premiers mots, je sens que, là encore, je n'apprendrai rien. La vérité me fuira donc toujours... Des réponses vagues en

baissant la voix : « Elle essaiera de se renseigner, dit-elle ; la semaine prochaine, elle verra des femmes qui savent peut-être ; quant à elle-même, comment pourrait-elle savoir, n'ayant pas été en relations suivies avec les personnes, aujourd'hui disparues, dont je veux parler ; non, sincèrement, elle ignore presque tout de ce drame... » Allons, je n'ai plus qu'à demander mon caïque et à partir. Et me voici de nouveau sur le Bosphore, mais déçu cette fois, désemparé, sans but pour aujourd'hui ; le soleil est déjà bas derrière les collines d'Europe, et il fait triste à ce départ, dans l'ombre que jettent sur moi la forteresse aux grandes tours et la maison de la dame qui n'a voulu rien me dire...

C'est possible, mon Dieu, qu'elle ne sache pas ; mais à qui donc à présent aurai-je recours, moi qui avais fait le voyage cette année surtout pour savoir?... Comment découvrir, derrière des grilles de harem, dans le trop grand Stamboul si fermé, certaine vieille dame qui saurait sûrement, mais qui n'habite plus le même

quartier qu'autrefois, — et dont je ne connais que l'un des noms, alors qu'il faudrait connaître tous ceux qu'elle porte pour la distinguer de tant d'autres qui s'appellent à peu près de même? Et puis, comme il n'est pas d'usage en Turquie de faire part quand les gens meurent, suis-je seulement certain qu'elle est vivante? Par lettres, n'avoir rien pu apprendre, depuis cinq années que j'interroge, passe encore; mais ici, sur place, pourquoi rien non plus? Je sens que tous les fils continuent de m'échapper, que les traces se perdent toujours davantage; c'est comme dans ces rêves de fatigue, où l'on s'obstine à vouloir saisir des choses qui se désagrègent dès qu'on les touche, s'émiettent irrémédiablement, et, tout à coup, n'existent plus.

Dans des familles que je connaissais à Constantinople, tant de drames se sont passés depuis mon départ, surtout aux derniers jours du précédent règne, et il est visible que personne ne se soucie d'en reparler. Trop mystérieux en vérité, ce pays où disparaissent des êtres dont

on semble ne plus se souvenir, et sur le nom desquels il se fait comme des conjurations de silence. Pour la première fois, je me sens étranger ici, avec une sorte d'épouvante, et presque le regret d'être venu...

Oh! pourtant, la belle soirée enjôleuse qui se prépare, quel ravissement d'être étendu dans ce caïque, sur cette eau qui s'apaise et s'endort. Où donc vais-je aller passer les heures adorables du crépuscule? Ah! là-bas à la rive asiatique éclairée encore par les rayons du couchant, et qui semble toute lumineuse, pour moi qui suis ici dans l'ombre des collines d'Europe; là-bas, mais pas à Candilli où j'ai ma demeure et où je ne veux rentrer qu'à la nuit tombée; non, à Anatoli-Hissar, un autre village purement turc, un village aux grandes tours, qui est voisin de mon Candilli, et qu'un dernier éclat du soleil rouge semble m'indiquer en l'enveloppant d'une sorte de lueur d'apothéose.

Ces tours, ces murailles crénelées d'Anatoli-Hissar (la citadelle d'Anatolie), Mahomet le

Conquérant les avait postées là en grand'garde, face à la citadelle d'Europe, pour barrer le détroit et fermer aux flottes chrétiennes du Nord la route de Stamboul. A leur pied, des maisonnettes de bois sont venues se grouper, parmi des arbres, formant peu à peu ce village, qui a l'air à cette heure de m'adresser un appel.

J'y aborde bientôt, au milieu des barques de pêche et des filets. Un tout petit débarcadère, une vieille petite place, d'humbles cafés qui répandent dans l'air la senteur du narguileh oriental. Et je m'assieds là, dehors, près d'un grave cénacle de bonshommes à turban qui fument en silence. Au-dessus des maisonnettes, bien grillées, et peintes en ce brun rouge qui est la couleur d'ici, les antiques remparts de Mahomet II montrent leurs créneaux pointus, leur grande porte ogivale, leurs tours au sommet desquelles des arbres ont poussé. Et, comme fond à toutes ces choses, se lèvent des collines boisées, derrière quoi l'on devine les grandes forêts proches.

D'autres barques arrivent tranquillement; elles apportent des pastèques jaune d'or et des poissons qui brillent. Le soleil à présent doit se coucher derrière les collines de l'autre rive que je viens de quitter. Des dames, en fantômes noirs sans visage, passent d'une allure silencieuse, pour disparaître dans leurs logis discrets, car voici bientôt l'heure où il serait malséant pour elles de n'être pas rentrées. Et tout à coup la voix d'un muezzin s'élève claire, au-dessus de ce petit monde déjà recueilli qui l'attendait pour prier : c'est l'angélus des campagnes de la Turquie. Oh! comment dire le frisson que ce chant a le pouvoir toujours de faire passer dans l'air, comment dire la paix sans nom des soirs de l'Islam? Et moi qui, tout à l'heure, pour une déception, croyais m'être un peu détaché de ce pays! Comme il me tient encore, et à jamais, par mes fibres intimes, sans qu'il me soit possible d'expliquer pourquoi!...

Il y a un « Saint » qui protège le village. Depuis des années, des années que l'on ne

compte plus, il est enterré un peu à l'écart, au bord d'un chemin; en signe de religieux souvenir, des gens vont de temps à autre, à l'entrée de la nuit, porter une lumière sur sa tombe, et je me sens tellement quelqu'un du pays, ce soir, que — par enfantillage, si l'on veut, mais plutôt par respect pour les choses du temps passé — l'idée me vient d'y aller aussi, avant de remonter dans mon caïque pour partir. On n'y voit bientôt plus. Le sentier qui mène au tombeau passe d'abord entre de vieilles maisonnettes sombres, qui débordent en encorbellements au-dessus de ma tête, et puis entre des murs de jardins, des murs très vieux aussi et croulants, d'où s'échappent des branches de figuier et des branches de vigne; mon pied foule une herbe qui sent bon le foin comme l'herbe de chez nous; l'obscurité est limpide et douce; on entend des musiques de grillons, on croirait tout à fait la campagne de France un soir d'été. Dans une modeste boutique du village, j'ai acheté, pour le Saint, une de ces bougies du prix de 10 paras (deux sous) que l'on a

coutume de lui offrir; près de sa stèle, je la dépose allumée dans une niche, où veillent déjà deux ou trois autres petites flammes pieuses, et des phalènes arrivent de tous côtés pour danser une ronde autour, dans la belle nuit tiède.

V

Vendredi 19 août 1910.

Vendredi, le dimanche turc; en été, c'est *le jour des Eaux-Douces-d'Asie*, et je ne puis manquer de m'y rendre.

Ces Eaux-Douces-d'Asie sont la très petite rivière ombreuse, le ruisseau étouffé entre la verdure, qui se jette dans le Bosphore ici même, tout près de ma demeure. Comme il y fait toujours délicieusement calme, même quand le détroit est agité par les brises étésiennes, c'est, chaque vendredi, le rendez-vous des plus beaux caïques, qui s'y croisent, s'y frôlent, y embrouillent leurs avirons, dans un espace

restreint et amusant d'être trop étroit, entre les deux berges de feuillages et de fleurs. Quand j'y venais jadis, on y remarquait mon caïque blanc, mes rameurs en veste de velours vert pâle brodé d'argent, et mon domestique en costume d'Anatolie, très brodé d'or sur fond rouge; j'avais du reste choisi le contraste et l'éclat de ces nuances afin de mieux déplaire à notre ambassadeur d'alors, homme notoirement dépourvu d'esthétique et toujours offusqué par le coloris oriental, qui me qualifiait de sardanapalesque... Et les femmes turques, assises dans l'herbe des bords, me regardaient passer à travers leurs discrètes mousselines, et je cueillais aussi, derrière les voiles demi-transparents, les sourires de quelques belles promeneuses de la rivière, conduites par des rameurs en veste dorée, qui passaient étendues sur des coussins et traînant de précieux tapis dans l'eau... J'y vais aujourd'hui avec mon voisin Tewfik Bey, dans son caïque à lui, qui est « comme-il-faut », mais n'attire pas les regards; d'ailleurs on s'est tellement déshabitué de me

voir dans ce lieu que personne sans doute ne m'y reconnaîtra plus.

Il est toujours pareil, ce tranquille ruisseau des Eaux-Douces, au milieu de son décor fermé par des collines boisées. Voici le bois funéraire où l'or des stèles musulmanes brille doucement au pied des hauts cyprès noirs. Plus loin, voici les pelouses qui s'étagent en gradins ; çà et là, des petits cafés s'y sont installés à l'ombre, pour jusqu'à ce soir, et, à différentes hauteurs, des femmes turques des villages sont assises immobiles, sur l'herbe si verte : têtes blanches très enveloppées, longs vêtements couleur de coquelicot, de marguerite ou de bouton d'or.

Mais, hélas! dans les caïques élégants, je ne vois plus une seule femme en yachmak ; toutes ont adopté le tcharchaf noir, plus moderne et plus triste, qui dissimule en entier le visage ; c'était tellement plus joli, le yachmak qui laissait voir les yeux de velours et d'ombre! Il y en a d'ailleurs beaucoup moins, de ces caïques ; ils sont remplacés par des yoles américaines,

même par des mouches électriques, où des Levantines étalent leurs chapeaux affreux. Ce ne sera bientôt plus la peine de venir aux Eaux-Douces; cependant je suis sûr que les gens continueront de s'y montrer les uns aux autres chaque vendredi, par routine et bêtise, ne comprenant pas que le seul vrai charme de la petite rivière était sa turquerie, et les rencontres que l'on y pouvait faire, les rencontres sans paroles comme sans lendemain, avec d'énigmatiques promeneuses.

Autrefois, je croisais ici les « désenchantées » qui jouaient à être difficiles à reconnaître. J'en croisais d'autres aussi auxquelles j'avais été cérémonieusement présenté dans le plus grand mystère et qu'il ne fallait pas avoir l'air de remarquer. J'avais pourtant obtenu la permission de saluer à l'européenne la plus élégante de toutes, exquise à regarder passer, dans sa pose couchée, ses grands yeux seuls visibles par l'étroite ouverture des gazes blanches. Mais elle est ambassadrice aujourd'hui dans une capitale d'Europe, — et j'ai eu l'honneur de la

revoir à Paris, sans voile cette fois, habillée, hélas! chez nos « grands couturiers ».

Ah! un yachmak — peut-être le dernier des yachmaks. — Il arrive là-bas dans un caïque au joli tapis traînant... Et les yeux noirs m'adressent au passage un sourire imperceptible : la dame de Rouméli-Hissar, celle qui hier n'a rien voulu me dire!...

VI

Samedi 20 août 1910.

J'étais allé encore passer la journée à Béïcos, dans la Vallée du Grand-Seigneur.

Quand je rentre le soir en caïque, chez mes amis de Candilli qui me donnent l'hospitalité, la maîtresse de la maison me raconte que la princesse notre voisine, celle du palais gris toujours silencieux et fermé, est revenue dans l'après-midi lui faire visite. Plus frêle et défaillante aujourd'hui, elle a perdu connaissance, à peine entrée dans le grand vestibule. Alors, comme la seule chambre en bas est la mienne, on l'y a vite transportée, pour l'étendre sur

mon lit, où elle est longtemps restée inerte.

A son réveil, elle s'est informée de qui habitait là.

Et, au moment de monter dans son caïque, elle a, paraît-il, recommandé en riant : « Quand il rentrera, ne manquez pas de lui dire que vous m'aviez couchée sur son lit, et que ça m'a beaucoup amusée de le savoir ! »

Cela m'a amusé encore bien davantage, et j'ai prié instamment qu'on ne changeât pas l'oreiller où s'est posée cette jolie jeune tête, à peu près invisible et encore plus indéchiffrable.

VII

Dimanche 21 août 1910.

Je me laisse aller à cette vie un peu languide des étés du Bosphore, et voici que je m'attarde volontiers chez mes amis de Candilli, dont je n'avais d'abord accepté l'offre que pour très peu de jours, en attendant une installation à Stamboul. Il m'arrive de passer des heures, comme les gens d'ici, étendu sur ce divan qui est tout le long de mes fenêtres grillées; je reste là, bercé par les bruits légers de l'eau, par les continuelles petites musiques de ce courant qui file sans cesse autour de ma chambre, jusque sous mon plancher.

L'absence des marées — un peu déroutante pour moi qui ai vécu surtout au bord de l'Océan — donne une monotonie douce à cette mer si enclose. Distraitement, en songeant à des choses passées, je regarde le va-et-vient de ce détroit, qui tend à devenir, dans le jour, le couloir le plus fréquenté du monde ; au milieu, un peu au loin, se croisent les grands paquebots qui assurent les incessantes communications entre la mer Noire et la Méditerranée ; plus près ce sont les caïques, les barques de toutes sortes, les vieux petits voiliers peinturlurés qui, les après-midi de forte brise, viennent étourdiment se jeter sur le quai de la maison, démolissant parfois ses frêles balustres de marbre.

Et le temps limité de mon séjour en Turquie file comme le courant autour et au-dessous de moi ; déjà de furtives angoisses me viennent le soir à l'idée que cela va finir et que je n'ai encore rien commencé de ce que je voulais faire. Stamboul, que je sens là tout près et que je pourrais presque apercevoir de mes fenêtres

s'il ne m'était caché par une pointe de la côte d'Asie, Stamboul, où j'ai de si difficiles recherches à poursuivre, comment se peut-il que je n'y sois pas allé encore? Et surtout, comment n'ai-je même pas fait mon premier pèlerinage au cimetière?...

Le khédive d'Égypte, qui habite ici tous les étés, m'a accordé audience aujourd'hui à 4 heures. Et, pour aller à son palais de Tchiboukli, je remonte le Bosphore en caïque, longeant de près la côte d'Asie, contre la brise violente et contre les mille petites paillettes en argent des embruns. Au bord de l'eau, à la grille du parc ombreux, une voiture m'attendait, qui m'enlève au grand trot, par les allées sablées, jusqu'au nouveau palais, en haut sur la colline; il est somptueux, ce palais tout neuf que je ne connaissais pas encore, mais je préférais l'ancien, qui se cache en bas dans l'épaisse verdure; il est plus oriental, — et puis c'est là que Son Altesse me recevait jadis, et je n'aime jamais ce qui change.

Le khédive est toujours cet aimable et char-

mant prince, que j'ai l'honneur de connaître depuis de longues années, presque depuis son avènement au trône, et qui m'a fait jadis dans son pays un inoubliable accueil.

Dans le fond de son cœur, regrette-t-il son indépendance de plus en plus perdue? Sans doute il doit souffrir, mais il le dissimule avec une haute élégance derrière son sourire de souverain; même au cours d'une longue causerie, jamais une plainte, ni jamais une allusion...

Pour revenir, nous avons le vent derrière nous et les embruns cessent de me jeter leurs milliers de petites perles brillantes à la figure. En caïque, une tenue de visite, dès qu'elle n'est plus utile, devient si ridicule que j'ai apporté, de rechange, un costume de voyage; alors, au premier endroit qui ne soit pas sous le feu des fenêtres grillagées des dames de la rive, j'opère la transformation et cache mon chapeau sous les bancs des rameurs pour reprendre mon fez rouge. Jadis — dans une existence antérieure, me semble-t-il aujourd'hui — quand j'habitais

Eyoub, j'étais coutumier de ces changements à vue; cela se passait à Stamboul, dans n'importe quel coin désert; mais il s'y mêlait, en ce temps lointain, l'attrait du danger et de l'aventure, tandis que ce n'est, hélas! qu'un pâle amusement aujourd'hui.

Et maintenant que je ne fais plus tache dans l'adorable décor, je jouirai mieux d'un de mes soirs d'ici, qui sont trop comptés; dans quelque village bien turc, je mettrai pied à terre, pour fumer un narguilhé à l'ombre, jusqu'à l'heure du muezzin.

C'est à Canlidja que ma fantaisie me fait aborder cette fois, et, dès que je suis assis, parmi de naïfs rêveurs, devant un humble petit café qui regarde la mer, je sens peu à peu descendre sur moi la paix sans nom des soirs d'Asie. Ce ne sont pas seulement mes yeux qui prennent plaisir et se reposent; non, le repos est surtout pour mon âme d'Oriental, presque toujours exilée et qui se retrouve ici chez elle. Et puis la fuite terrifiante des jours semble ralentie, presque arrêtée, au milieu de ces

choses qui étaient pareilles il y a cent ans, au milieu de ces gens calmes qui vivent et prient comme vivaient et priaient leurs ancêtres, qui savent à peine leur âge et qui même ignoreraient l'heure si le muezzin ne chantait pas.

Combien on le sent honnête, ce peuple turc, hospitalier, confiant! Quelle courtoisie digne et discrète, même chez les plus pauvres et les derniers de ce village! Et songer qu'on est ici tout près, dans la banlieue pourrait-on dire, d'une capitale d'un million d'habitants, déjà infestée par d'innombrables étrangers qui y déversent toutes nos misères sociales, avec notre alcoolisme et nos blasphèmes!... Oh! je sais bien que cela ne durera plus longtemps, cette atmosphère de paix, que domine l'espoir en les miséricordes d'en haut, car l'Europe est là, qui se rapproche à grands pas pour tout gâter, tout enlaidir.

Et ce soir je bénis le bras de mer profond qui m'en sépare un peu, de cette Europe épileptique, et m'en préserve.

VIII

Lundi 22 août 1910.

Mes hôtes de Candilli avaient invité aujourd'hui deux dames turques à dîner, dont celle que j'étais allé interroger l'autre jour à Roumélî-Hissar et qui ne m'avait dit aucune parole indicatrice. Elle a été si gentille cette fois et je l'ai sentie tellement sincère dans ses réponses, que j'ai bien vu qu'en effet elle ne sait rien. Allons, il me faudra chercher une autre piste, infiniment plus difficile, dans le dédale de Stamboul...

Pour arriver ici, elles étaient dissimulées, en bonnes musulmanes, sous des tcharchafs noirs; mais elles ont dîné sans voile, comme des

Européennes, et on s'était borné à baisser les stores de la salle à manger, qui est en bas sur la mer, de peur des passants, dans les barques, qui auraient pu les reconnaître. Jamais, sous le précédent règne, on n'eût osé cela.

A minuit, quand elles sont reparties, nous avons été les reconduire à la rive d'en face, trois caïques en cortège, sous la lune claire. Et c'était l'heure des grands enchantements silencieux du Bosphore. Partout immobilité et blancheur; aucun souffle ne remuait la buée qui s'exhale ici des eaux toutes les nuits d'été; on voyait les choses comme au travers de gazes blanches; à la suite des dames en tcharchaf, redevenues un peu fantômes, on s'en allait en glissant, couché sur une sorte d'irréel miroir, vers les hautes tours crénelées de la citadelle d'Europe, et on n'avait pas l'idée de parler, car rien n'eût valu ce silence.

IX

Mardi 23 août 1910.

Il semblait qu'aujourd'hui j'irais enfin à Stamboul; mais voici que S. A. I. le prince Abd-ul-Medjid, fils du sultan Abd-ul-Aziz, m'a gracieusement invité à déjeuner avec le comte et la comtesse O..., mes hôtes.

Pour arriver à son palais de Tchamlidja, qui est dans la campagne, au-dessus de Scutari, il faut commencer par descendre le Bosphore en caïque jusqu'au kiosque impérial de Belerbey, et puis continuer en voiture, par des chemins poudreux qui montent à travers une campagne aride et dévorée de soleil. Sur une colline, les

jardins du prince forment un éden isolé, et, de là-haut, on découvre le serpentement bleu du Bosphore, ou, du côté opposé, au lointain extrême, toutes les coupoles de Stamboul, qui, vues par en dessus, ressemblent à des boursouflures du sol, à d'innombrables petites bulles grisâtres.

Une fraîcheur délicieuse, dès qu'on entre dans ce palais de pur Orient, où d'immenses salles claires ont des parois de faïence blanche et bleue, reproduisant les plus fines arabesques anciennes.

Le prince, qui nous y reçoit avec cette courtoisie et cette distinction exquises des grands seigneurs turcs, vient de passer vingt-huit années de sa vie dans une angoissante captivité presque cellulaire, sous le règne d'Abd-ul-Hamid. Avec le sultan Mourad et avec tous les princes de sang impérial pouvant de près ou de loin prétendre au trône, il était enfermé dans ce merveilleux, mais si tragique palais de Tcheragan, où veillaient nuit et jour, aux portes dorées jamais ouvertes, des sentinelles

en armes; on n'avait plus le droit de prononcer son nom ni seulement de savoir s'il était un vivant ou un fantôme. La révolution vient de le rendre libre, en même temps que son oncle, qui règne depuis lors, et que son frère, le prince héritier de Turquie; et il est pour ainsi dire quelqu'un qui sort d'une tombe. — Qui se douterait cependant de sa longue séquestration de martyr, en le voyant si cultivé, si au courant de toutes les choses d'art et de littérature, marchant à l'avant-garde élégante des hommes de son époque? Quelles ressources avait-il donc en lui-même, pour être devenu à la fois peintre, musicien et compositeur de grand talent?

Au déjeuner, servi avec tous les raffinements modernes et où les fez rouges donnaient seuls, hélas! la note orientale, j'avais à ma droite un enfant d'une douzaine d'années, charmant de visage et de manières, le petit prince Farouk, le fils de Son Altesse, né en captivité et qui, jusqu'au jour de la révolution, n'avait aperçu le monde que par une étroite fenêtre grillée. Et maintenant il était troublé, le pauvre petit

seigneur, à l'idée de se séparer bientôt de ses parents pour aller en Autriche achever son instruction au Theresianum de Vienne.

A l'heure des cigarettes, le prince Abd-ul-Medjid invita la comtesse à nous quitter un moment pour se rendre dans le harem. — Aux yeux de la plupart des Français, si notoirement ignorants des choses turques, ce seul mot évoque sans doute encore de nombreuses odalisques, avec larges pantalons et coiffures de sequins; combien faudra-t-il d'années pour effacer chez nous ces images conventionnelles? — A la porte de ce harem, il y avait, il est vrai, quelques débonnaires eunuques, noirs de figure et de costumes, boutonnés dans d'impeccables redingotes montantes à la mode des clergymen anglais. (Je n'ai d'ailleurs jamais vu de gens qui aient l'air plus heureux d'être au monde que les eunuques de Turquie.) Mais la princesse, vêtue en Parisienne, était seule dans un de ses salons, jouant du violoncelle, paraît-il, et interprétant délicieusement du Bach. C'est en captivité que le prince l'a épousée,

et, au milieu des lugubres silences de Tcheragan, elle a eu le loisir d'étudier. Son accompagnateur ordinaire est du reste le prince lui-même, son mari, pianiste remarquable.

X

Mercredi 24 août 1910.

Stamboul ! Stamboul ! Les aimables maléfices qui semblaient m'en tenir éloigné sont rompus sans doute, car voici devant moi sa silhouette qui grandit de minute en minute sur un ciel tout éblouissant de lumière blanche.

J'ai enfin pris aujourd'hui l'un quelconque de ces bateaux à roues appelés chirkets, qui font le service du Bosphore et passent à Candilli toutes les demi-heures ; comment donc avais-je ainsi tardé ? J'ai avec moi un compagnon de qualité rare, un Émir, prince au Liban, ami de mes hôtes, qui aura la bonté de me

guider vers des hôtels tout nouveaux, où je pourrai peut-être trouver un gîte. — A Stamboul, de vrais hôtels, à présent? C'est à n'y pas croire!

Le chirket, cahin-caha, descend le Bosphore. Sous l'excessive lumière de deux heures, au mois d'août, elle grandit, grandit, la silhouette de la ville aux minarets et aux dômes, l'incomparable silhouette, estompée cette fois sous une sorte de brouillard de soleil, mais toujours la même depuis les passés magnifiques, trônant encore là-bas, dédaigneuse et tranquille, au-dessus de l'amoncellement des mâtures, des cheminées, des grandes coques en fer, de toute l'horreur moderne des paquebots aux lourdes fumées noires.

Et bientôt nous sommes accostés au beau milieu de ce pont de la Corne d'Or, de ce vieux pont en bois flottant, que l'on doit refaire chaque année, mais qui dure toujours, et que j'aime pour l'avoir tant pratiqué depuis ma jeunesse. Et là, c'est un tohu-bohu d'autres chirkets, bondés de monde, qui arrivent de tous

les points du Bosphore ou même de la Marmara, et qui se frôlent, se heurtent, sifflent et fument à qui mieux mieux.

Sur cet immense pont flottant qui réunit les deux rives et qui remue sans cesse, au grincement de toutes ses chaînes de fer, la foule habituelle s'agite, mêlant encore les costumes de l'Europe et de l'Orient. Mais dans mon souvenir, combien cette foule était plus colorée! C'est que les affreux « complets » grisâtres y remplacent de plus en plus les vestes rouges, bleues ou vertes, brodées d'or et d'argent; à pleins paquebots, arrivent ici tous les reliquats invendables de nos magasins de « confection »; dans les rues, on les offre à la criée, et de pauvres gens naïfs les achètent, non seulement parce qu'ils les paient moins cher que les beaux costumes traditionnels, mais aussi parce qu'ils se croient plus modernes et plus en progrès, une fois vêtus « à la franque ».

Nous entrons dans mon cher Stamboul, il est vrai dans la partie basse, qui était déjà la plus banalisée et quelconque; mais comme tout

s'est enlaidi encore, comme tout s'en va! Les petites rues tortueuses, qui montent, qui descendent, étaient charmantes du temps des vieilles maisons turques; avec les nouvelles bâtisses levantines et les affiches-réclames des mercantis allemands, les voilà tout simplement affreuses — et bien sales aussi, depuis que les bons chiens n'y *travaillent* plus! Ces hôtels, dont on nous avait parlé, nous en visitons plusieurs, emplis de Grecs et d'Arméniens; l'aimable Émir en est épouvanté autant que moi-même; rien à chercher là dedans. Restent les maisons à louer : toutes impossibles, dans des quartiers odieux. Alors, à quoi se résoudre? Aller faire tête dans un « palace de Péra », quelle chute! Et mon fils, qui arrive par un prochain paquebot, et auquel j'ai promis un logis turc, dans ce Stamboul qu'il aime autant que moi-même!... L'heure passe; nous avons perdu notre journée, à courir sous un accablant soleil. J'avais espéré, avec une voiture rapide, aller jusqu'aux cimetières, là-bas, en dehors des murailles byzan-

tines; mais trop tard, nous en sommes à près d'une lieue; cette fois encore, je n'aurai pas fait mon pèlerinage.

Une demi-heure seulement nous reste avant le départ du dernier chirket pour rentrer à Candilli; alors, en cette fin de jour, c'est moi qui deviens le guide, et j'emmène l'Émir se reposer dans un recoin de la vieille Turquie qu'il ne connaissait pas, un recoin aussi pur que tous ceux que l'on pourrait trouver plus loin au cœur même de Stamboul. Et c'est là, tout près, dans ces quartiers modernisés où nous évoluons aujourd'hui, c'est une sorte de délicieuse petite oasis du temps passé, difficile à trouver, très enclavée, et qui a l'air de se cacher par crainte des profanations. J'y fréquentais beaucoup jadis. Mon Dieu, pourvu qu'elle existe encore! — Ah! oui, la voici, intacte et aussi tranquille, au débouché d'une ruelle presque clandestine. (Je ne veux pas en dire le nom, de peur d'y attirer des intrus.) Devant sa mosquée vénérable, qui fut jadis une église byzantine, la petite place très ombreuse

est toujours pareille, avec son même air si intime et si fermé que l'on a presque le sentiment de commettre une indiscrétion quand on s'y présente. D'humbles cafés l'entourent, des cafés d'autrefois ornés seulement d'inscriptions coraniques; elle est très encombrée de canapés en bois, à dossier, recouverts d'éclatants tapis d'Asie pour les fumeurs de narguilhé qui viennent s'y asseoir. Des chats y dorment en confiance sur les tables, à côté des belles carafes peinturlurées où s'amasse l'innocente fumée endormeuse. Comme si les arbres ne suffisaient pas, des tendelets de toile sont toujours accrochés aux branches, pour jeter plus de pénombre, — en même temps que pour préserver les jolis tapis et les robes des Imams contre les oublis de certaines familles de tourterelles qui perchent dans les feuillages. Il y a naturellement une fontaine, et il y a aussi beaucoup de tombes, autour de la mosquée; et, même jusqu'au milieu des fumeurs, s'avance un groupe de stèles très anciennes entourées d'une grille où l'on

accroche tous les soirs par respect une petite veilleuse. Les habitués de cette place sont tous turcs, fidèles au costume et aux traditions. Et les derviches mendiants qui arrivent du fond de l'Arabie la connaissent, ne manquent jamais d'y faire apparaître leur masque sauvage à longs cheveux. Sur les banquettes, on cause très peu et à voix basse, on est là pour se recueillir et penser. C'est l'un des refuges de cette vie contemplative et débonnaire que l'Europe ne saurait plus longtemps tolérer et qui ne se retrouvera bientôt plus nulle part.

Je prends place, avec l'Émir, sur un des tapis de prière qui, dans ce demi-jour atténué, ont l'éclat des velours précieux. Et des gens viennent à moi, me reconnaissent avec une effusion discrète, sans me questionner sur mon absence de six années; je suis même reconnu, j'ose le prétendre, par un gros matou jaune, auquel j'avais l'habitude de caresser le dessous du menton jadis; il a beaucoup vieilli, le pauvre, et son allure a perdu toute grâce. En face de nous, des sous-officiers s'installent,

figures très bronzées au regard noble, médailles sur les poitrines; ils reviennent, nous dit-on, de la guerre du Hedjaz, où ils se sont battus comme des héros. D'un ton courtois, ils commandent chacun de l'eau fraîche et une de ces minuscules tasses de café qui coûtent un sou. Mais la voix du muezzin tout à coup emplit le silence; une voix du reste qui ne vient pas de très haut, car le minaret d'ici est un minaret modeste; on dirait un chant qui descendrait des branches, de parmi les tourterelles perchées. Aussitôt les combattants du Hedjaz achèvent leur verre d'eau, se lèvent sans rien dire et entrent dans la mosquée pour faire leur prière. Comme tous les vrais Turcs, ils sont sobres, religieux, guerriers et doux.

L'heure du muezzin est pour nous celle de repartir, de redescendre vers le grand pont, vers les foules disparates, et de reprendre le chirket de Candilli. Pendant la route sur le Bosphore, un vent âpre et mauvais commence de souffler, amenant des nuages sombres, au crépuscule... Tiens, l'automne, déjà! Pour la

première fois de l'année, j'en ai l'impression. Cela dure si peu, à mon âge, les étés! Celui-ci va finir, et avec lui mon séjour en Turquie. Or, je n'ai encore rien fait, ni mes perquisitions, ni seulement ma première visite au cimetière; je n'ai même pas su trouver un gîte.

XI

Samedi 27 août 1910.

Aujourd'hui, enfin, mon exode vers Stamboul. J'ai réussi à y trouver une demeure, après deux autres journées de perquisitions, en compagnie de l'obligeant Émir. Tant de difficultés ont prolongé d'une semaine mon séjour chez mes amis de Candilli et ma vie sur l'eau du Bosphore.

C'est un jeune officier turc qui a fini par consentir à me céder pour trois mois sa maison, située sur la hauteur et au centre de l'immense ville, dans un quartier très musulman, entre une vénérable mosquée et une école de théo-

logie coranique. Mais il ne me loue que le toit et les murailles; quant à l'installation intérieure, elle reste à ma charge, — et s'annonce plutôt sommaire; d'ailleurs, combien est superflu tout ce dont on a l'habitude de s'encombrer!...

Pour mon déménagement, j'ai frété le « caïque-bazar » de Candilli. (Chaque village de la rive a ainsi son caïque-bazar à la poupe peinturlurée d'or, grand comme une grande chaloupe, et où les bateliers rament debout. Les Turcs s'en servent au printemps pour venir s'installer le long du détroit et ensuite, aux premières fraîcheurs d'automne, pour rentrer à Constantinople.)

A midi, personnel et matériel, j'ai tout fait embarquer là dedans ; comme la brise souffle bien, on hisse la voile, et cela s'éloigne vite, entraîné par l'éternel courant du Bosphore.

Mon personnel est le même que jadis, à bord du *Vautour*, où mes officiers l'appelaient en riant ma « maison civile », par opposition à ma « maison militaire ». Le chef en est Osman,

mon fidèle serviteur, qui voyage avec moi depuis une quinzaine d'années; très Français, celui-là, et même de Gascogne, malgré ce prénom qui, sans doute, le prédestinait à venir en Turquie; c'est son grand-père et parrain qui l'avait appelé ainsi, en souvenir d'un Turc avec lequel il s'était lié de grande amitié pendant la guerre de Crimée. Et puis viennent en sous-ordre Hamdi et Djemil, qui furent, dans leur enfance, bergers au fond de l'Anatolie; tous deux, fidèles au beau costume de leur village et ignorant nos langues occidentales. L'un, le grand Djemil, enchantait parfois mes heures de silence, à bord du *Vautour*, en rejouant, sur sa flûte archaïque, les vieilles mélodies tristement sauvages qui, dans les temps, avaient servi à ses ancêtres et à lui-même pour ramener les troupeaux.

Le matériel comprend mes bagages, plus des matelas, des draps et des couvertures que la comtesse O... a l'obligeance de me prêter; un point, c'est tout. Mes trois serviteurs, qui connaissent tous les détours de Stamboul, ont

mission de débarquer ces choses, au milieu de l'encombrement des quais; puis de chercher un camion quelconque pour les monter là-haut, dans le quartier d'Eski-Ali-Djiami, où j'habiterai, et enfin de les disposer artistement par terre, afin que l'installation soit prête à mon arrivée. Quant à moi, je ne partirai que par le chirket de trois heures, et assis à l'ombre en compagnie de mes hôtes, sur le petit quai de leur maison, je regarde sans émoi s'éloigner sur l'eau agitée ce caïque-bazar qui porte ma fortune.

J'ai hâte d'être là-bas dans mon Stamboul, et, en même temps, je regrette que finisse déjà mon séjour à la côte d'Asie, qui fut une étape charmante. Mais toute ma vie s'est passée à cela : souffrir de partir, et cependant l'avoir voulu...

Quand il est tout de même l'heure de s'en aller, la comtesse a la bonté de s'inquiéter de mon installation de hasard. Or, depuis quelques jours, nous nous amusions d'un aimable voisin qui avait coutume, à propos de la moindre incertitude ou préoccupation, de recommander

aux gens *de ne pas se frapper;* l'heure me paraît donc indiquée de placer ce conseil : « Ne vous frappez pas, madame! » et nous éclatons de rire.

Le soleil brûle quand je débarque au grand pont de la Corne d'Or, au pied de Stamboul. Et là, je prends l'une de ces voitures de louage — généralement capitonnées de peluche voyante, orange ou rouge — qui, par des pentes roides, va me conduire à Eski-Ali-Djiami... Pourvu que l'officier, longtemps indécis, n'ait pas changé d'idée!... Vraiment, si cela ne se passait dans cette ville, où je me sens chez moi et où rien ne peut tourner mal, j'aurais sujet d'être un peu anxieux de mon gîte de ce soir.

Voici mon quartier, en ce moment silencieux et dévoré de lumière. Et, si je ne me trompe, voici ma petite maison, à peine entrevue l'autre jour; elle est plaisante d'aspect, mais fermée partout, ce qui me semble d'un mauvais présage. En approchant toutefois, j'entends qu'on y joue de la flûte : c'est donc que Djemil est dans la place, et que je suis sauvé!

Dès que j'ai fait retentir la sonnette, au timbre aigrelet et vieillot, Osman descend quatre à quatre avec Hamdi pour m'ouvrir. Ils ont cet air rayonnant des serviteurs qui viennent de bien accomplir leur tâche. Tout est prêt, déclarent-ils; les lits sont même faits (par terre, bien entendu) et, en outre, il y a une surprise. Le jeune officier descend, lui aussi; il avait jugé convenable d'être là pour mon arrivée; à voir sa bonne grâce, on croirait qu'il accueille un invité plutôt qu'un locataire. Sanglé avec élégance dans son uniforme d'artilleur, le visage très fin, il porte vingt ou vingt-deux ans; mais il s'est déjà battu pendant cinq années au Hedjaz. (On sait à peine en Europe que, pendant le règne d'Abd-ul-Hamid, les Turcs n'ont pas cessé d'être obligés de faire la guerre, dans les sables d'Arabie ou ailleurs.)

Suivant la coutume, d'impénétrables treillages de bois masquent toutes les fenêtres, et il y a deux escaliers distincts, l'un pour les hommes, l'autre pour les dames. Le rez-de-chaussée étant, comme toujours, consacré aux

domestiques, c'est au premier, dans mon salon et ma chambre, que m'attendait la surprise : des tapis de Smyrne sur les planchers, et un divan, des fauteuils recouverts d'un velours oriental aux nuances éclatantes ! Le gentil officier, qui avait tout cela en réserve, dans une cachette là-haut, s'est fait un plaisir de me le prêter ; il faut venir à Stamboul pour trouver de tels propriétaires. Vraiment mon logis représente déjà bien, avec ses meubles imprévus et ses plafonds de bois, où s'entrecroisent des moulures compliquées ; mais les murailles, peintes en marbres de différentes couleurs, sont beaucoup trop nues et appellent impérieusement des inscriptions coraniques dans des cadres dorés ; tout de suite, avant que la nuit tombe, je vais aller en acheter au bazar des calligraphes, qui doit se tenir non loin d'ici, sur la place de la mosquée de Soliman...

Osman se permet alors de me faire remarquer qu'il y aurait peut-être des emplettes plus pressées :

— Rien du tout, dis-je. Il n'y a d'urgent

que le décor. Apprends que l'on peut toujours se passer du nécessaire et du convenu.

— Cependant, pour les ablutions, demain matin?

— Ah! c'est vrai! Eh bien! va-t'en vite acheter ça, avec l'un de nos deux Turcs. L'autre gardera la maison, — et ce sera Djemil ; il a besoin d'étudier sa flûte, qu'il me paraît avoir trop négligée.

En bas, le son aigre de la sonnette... Arrive un de mes amis, Ibrahim Bey ; le ciel me l'envoie, car il va m'accompagner chez les calligraphes, et c'est lui surtout qui prendra la parole : ces gens-là, tout le temps penchés sur les textes sacrés, sont soupçonneux et intolérants ; avec dédain ils refuseraient de me vendre leurs belles inscriptions, s'ils flairaient que je ne suis pas tout à fait de l'Islam.

Sur la place de la mosquée de Soliman le Magnifique, le vieux petit bazar est demeuré pareil. Chacun dans son échoppe ouverte, les patients enlumineurs, le pinceau à la main, sont accroupis au milieu de leurs petites fioles

de dorure et d'argenture. Presque tous paraissent âgés, hommes d'une autre époque, pourrait-on dire. De leurs doigts maigres, agiles et précis, ils tracent, sur des cartons, d'impeccables caractères, en penchant au-dessus de leur ouvrage leur tête enturbanée. Ils excellent à composer, avec des passages du Coran, des dessins presque symétriques, imitant quelquefois des urnes, ou même des gerbes de rigides fleurs.

La calligraphie était jadis un des arts les plus en honneur dans ce pays où l'on avait le temps et la patience ; les sultans eux-mêmes s'y adonnaient et ne dédaignaient point d'écrire, pour les mosquées, des Corans précieux, de même que jadis les empereurs de Byzance enluminaient des Évangiles. Les caractères arabes (adoptés, comme on sait, par les Turcs en même temps que la religion du Prophète) sont du reste étrangement décoratifs ; sur les faïences, sur les marbres, sur les parchemins, ils se prêtent à des enroulements qui s'harmonisent avec les arabesques et

qui, toujours, y ajoutent l'indicible mystère de l'Islam.

Je fais choix de belles inscriptions, — mais parmi celles qui sont déjà tout encadrées, toutes prêtes, car on pense bien que je n'ai pas le temps d'attendre pour les poser chez moi : la vie est trop courte, et la saison finira trop vite. Elles sont en lettres d'or sur fond noir, et disent des prières de résignation et de confiance. Un portefaix les charge sur son dos et nous rentrons au logis, après avoir acheté en route un marteau et des clous pour, tout de suite, les accrocher aux murailles. Dans ma chambre, à la tête du matelas, recouvert d'un tapis de Perse, où je dormirai, je suspends celle-ci : « Allah! je me confierai en ta miséricorde au jour des châtiments. »

Quand nous avons fini de les placer toutes, le beau crépuscule d'été, par les fenêtres ouvertes, permet encore de juger comme elles font bien pour compléter ma petite installation turque, — qui sera, hélas! si éphémère... Mais, à ce moment, un bruit de ferraille

emplit l'escalier. C'est Osman et Hamdi qui rentrent avec leurs emplettes, suivis d'un porte-faix courbé sous d'encombrantes choses... Oh! quelles horreurs ils osent m'apporter, en une espèce de fer émaillé blanc, à dessins affreux! Je me figurais qu'ils seraient allés, comme on eût fait jadis, au bazar des marteleurs de cuivre, où l'on fabrique des aiguières et des bassins aux jolies formes orientales. Non, ils se sont laissé prendre à cette basse camelote allemande qui inonde aujourd'hui Stamboul et se vend jusque par terre, le long des rues. Et ils ont l'air ravi de leurs trouvailles, parce que « ça ne coûte presque rien ». Ils ont même acheté des bougeoirs allemands, — et des tasses allemandes! Pourquoi, mon Dieu, ces quatre tasses, et si vilaines?

Alors Hamdi prend fièrement la parole, en turc : « C'est moi, les tasses, effendim! C'est pour le matin, quand on entendra passer les marchands de laitage, qui s'annoncent, tu sais, par des petites musiques ; on descendra en acheter là dedans, et on pourra faire le premier

déjeuner à la maison. » — Mon Dieu, qu'on est heureux tout de même d'avoir comme ça des domestiques qui pensent à tout!

Et à présent il faut s'occuper de dîner. Djemil et Hamdi feront à leur idée. Osman dînera avec moi, dans l'un quelconque de ces petits restaurants turcs du quartier, du haut Stamboul non contaminé, où tout est resté propre et comme il faut. Justement j'en ai vu un dans le voisinage, qui a l'air très avenant; pour la durée de notre séjour nous allons l'adopter.

Une dizaine de petites tables au plus, et ceux qui sont assis autour portent presque tous la robe d'autrefois, avec le turban. Ils causent peu et parlent bas, avec cette réserve distinguée que les Turcs ont toujours, dans n'importe quelle condition sociale. Aucune odeur d'alcool, d'absinthe ou d'*apéritif* quelconque ; ces choses empoisonnées ne se trouvent que de l'autre côté de la Corne d'Or, dans le quartier des chrétiens. Sur une nappe bien blanche, on sert des poissons du Bosphore, de la viande rôtie coupée en petits morceaux dans de la crème, des légumes

cuits dans des feuilles de vigne, des pastèques d'une adorable couleur rose et des raisins muscats. Le tout est très sain et très bon. Ensuite, pour le paiement, lorsqu'on a donné une pièce, on se figurerait qu'elle vous est rendue tout entière tant il vous revient de monnaie ; non, le prix des deux dîners a été prélevé, mais la vie est encore pour rien, dans le haut Stamboul.

Intérieurement je souris à l'idée de la surprise dédaigneuse qu'ils auraient à me voir ici, les beaux messieurs qui, en ce moment, revètent leur frac, dans les palaces dits élégants de Péra ou de Thérapia...

C'est maintenant que commencent les heures calmes, les heures exquises des soirs d'été, au milieu de ce grand Stamboul qui, dès la nuit tombée, se retrouve lui-même, redevient plus purement turc, se détache tout à coup, semble-t-il, de l'Europe et du siècle où nous sommes. Entre cette rive et celle des Levantins, un abîme se creuse et elles ne communiquent

plus guère ; dans mon quartier surtout on est sûr de ne plus rencontrer un monsieur à chapeau ; rien que des turbans ou des fez. Il y a d'ailleurs, chez la plupart des natifs de Péra, une légende, qui est idiote, mais qu'il serait fâcheux de détruire, à savoir que, la nuit, mieux vaut ne plus passer les ponts, la grande ville aux minarets n'étant pas très sûre, — à cause du « fanatisme musulman », vous comprenez...

Dans ma prime jeunesse, j'ai encore connu le temps, ici, où, dès la nuit close, tout était silencieux et noir. Sauf sur les places, autour des mosquées, où les mille petits cafés allumaient comme à présent leurs lampes vieillottes, il n'y avait aucun éclairage ; un suaire de ténèbres et de mystère enveloppait l'immense dédale de ces rues tortueuses, où toutes les maisons s'étaient fermées ; on ne rencontrait que de loin en loin quelque petit groupe de passants attardés qui se serraient les uns aux autres pour cheminer avec des lanternes, et par terre les bons chiens, roulés en boules,

dormaient par familles, sur les pavés mauvais.

Les choses ont changé depuis lors ; quelques nouvelles rues droites ont été percées, et le gaz, l'électricité même ont fait çà et là leur apparition ; Stamboul aujourd'hui a sa vie nocturne, mais c'est une vie encore tout orientale. Par ces belles nuits d'été, il n'y a plus assez de chaises, assez de banquettes et de tapis pour les milliers de rêveurs qui veulent s'asseoir en plein air, sous les étoiles ou sous la lune, et fumer longuement des narguilhés en causant à peine, — car le silence est cher aux peuples de l'Islam ; après le travail de la journée, beaucoup d'entre eux ont repris la robe asiatique, et jamais un cri, jamais une bagarre ne vient déranger l'harmonie de leurs groupements autour des hautes mosquées grises. Il est vrai, dans ces foules du soir, un élément de charme fait défaut pour les yeux : les dames-fantômes, presque toutes gracieuses, qui le jour promenaient dans les rues leur énigme, se sont cachées par convenance, évanouies aussitôt le crépuscule ; on n'en aperçoit nulle part, et,

pour des Européens non habitués, une ville où il n'y a plus de femmes prend quelque chose d'anormal, affecte tout de suite une austérité de cloître. Mais l'immense rêverie de ces myriades de fumeurs n'en est que plus détachée, leur recueillement n'en est que plus profond pour attendre l'heure de la cinquième prière.

Que de fois jadis je m'étais mêlé à ces foules des veillées de Turquie! Quand je commandais le *Vautour*, mes officiers en subissaient comme moi l'attirance, il leur arrivait de m'accompagner dans mes sorties du soir et de prendre place, eux aussi, au milieu de ces groupes méditatifs. Et ce qui nous retenait là, n'était pas seulement la séduction des aspects et des couleurs pour des yeux d'artiste; non, c'était ce besoin de revanche, qui est au fond de beaucoup d'âmes d'Occident, contre nos agitations vaines, contre tout ce qu'il y a de trop positif et de plus en plus desséchant dans nos modernes existences. Oh! la suprême sagesse de laisser les choses comme elles sont, de prendre les jours comme ils viennent, de suivre les tradi-

tions ancestrales, de se préparer dès longtemps à la mort par le recueillement et la prière...

Mais, pendant les étés d'autrefois, quand je venais de goûter la paix des beaux soirs d'ici en regardant sur le ciel les silhouettes des mosquées, presque toujours ma demeure était loin, sur l'autre rive, ou même c'était à bord que j'habitais ; je ne pouvais donc m'attarder assez tranquillement à cause des complications du retour : redescendre vers les ponts, les traverser, remonter vers Péra, ou bien prendre un canot pour rejoindre mon navire ; c'étaient de vrais voyages qui demandaient au moins une heure. Tandis que, depuis aujourd'hui, me voici vraiment quelqu'un de Stamboul ; au sortir de ma maison, je me trouve tout de suite au milieu du reposant décor.

La mosquée si proche de chez moi, devant laquelle je vais prendre place ce soir jusqu'à ce que les petits cafés éteignent leurs lanternes pendues aux branches des énormes platanes, est une mosquée très vieille et très vénérable, tout à fait inconnue des touristes, car elle ne

renferme point de merveilles et ne figure pas sur les guides. Bien que je me sois souvent assis à l'ombre, sur la place que son minaret domine, jamais je n'y suis entré, retenu par je ne sais quel sentiment de délicatesse, puisque les étrangers ne la profanent pas encore.

Sur une banquette recouverte d'un vieux tapis d'Asie, je m'installe près d'un Imam à barbe grise, qui me connaît depuis longtemps, et nous causons à voix basse. Mais, à peine mon narguilhé a-t-il commencé de répandre sa fumée odorante, le muezzin là-haut jette l'appel de la cinquième prière. — « Pourquoi, dit l'Imam, ne viendrais-tu pas avec nous à la mosquée, puisque tu désires tant être des nôtres à présent? » En effet, pourquoi non?... L'esprit un peu ailleurs, je me lève machinalement pour le suivre, et, quand il a soulevé le lourd rideau de cuir, qui retombe sur le seuil après le passage de chaque fidèle, je découvre le profond sanctuaire que je ne connaissais pas encore, très archaïque, très rude et très religieux, à la lueur pensive de ses petites veilleuses... Ce

Dieu d'ici, il domine toutes les rêveries et tous les silences. Jour et nuit, on entend passer, au-dessus de Stamboul, son nom chanté, paraphrasé, prolongé en vocalises éperdues et tremblantes par des centaines de voix claires. Dans les enroulements innombrables des arabesques, sur les marbres des stèles, sur les murailles en précieuses faïences, c'est son nom encore qui revient partout, multiplié à l'infini, obsédant, éternel, tantôt visible ou tantôt dissimulé parmi les rosaces compliquées et les hiératiques fleurs. Allah, Dieu des mosquées blanches ou des mosquées grises ; Dieu des oasis et des déserts, si même, au début, il n'avait été rien, rien qu'une conception obstinée des âmes orientales, il semble qu'il ait acquis, au cours des siècles, une existence, à force d'avoir été conçu par des milliers d'êtres, et puis tant appelé, tant prié et conjuré, aux heures des détresses ou des agonies...

Dans cette vieille mosquée de mon quartier, où les veilleuses pendues à la voûte donnent à peine plus de lumière qu'il y en avait dehors,

sous le ciel de nuit et sous les épaisses ramures des platanes, on subit d'Allah une oppression souveraine ; au milieu de la pénombre sonore, on entend son nom chanté comme craintivement par un fausset étrange, et puis répété, répété chaque fois par les voix caverneuses des hommes prosternés qui se frappent le front contre terre.

Je reste debout, moi, près de la porte, mais je sens qu'il ne me faudrait plus un grand effort pour tomber à genoux comme eux tous et supplier leur Allah qu'il me prenne aussi en pitié, qu'il me fasse grâce de la fuite des saisons, grâce de ma brièveté et de la mort sans retour, — et grâce de cet effroyable avenir de désespérance, de fer, de feu et de sang, vers lequel des vertiges nous emportent.

XII

Dimanche 28 août 1910.

Donc, par un matin tiède et clair, je m'éveille au cœur de Stamboul, habitant enfin, comme je l'avais souhaité, une mystérieuse demeure, où des initiés seuls me trouveront. Après avoir, à la pointe de l'aube, perçu dans mon sommeil tous ces chants de muezzins qui s'envolaient au-dessus de ma tête comme très haut dans l'air, cela m'amuse, maintenant que le grand jour est levé, de réentendre et reconnaître les bruits des vieux petits métiers naïfs d'alentour, et, sous mes fenêtres à grillages, les cris, les appels ou les sonneries des marchands qui

passent, — avec en plus les antiques mélodies graves que mon serviteur Djemil, dans sa chambrette tout en bas de la maison, recommence à jouer sur sa flûte.

La vieille ville d'enchantements et de ruines, qui m'a repris dans ses dédales, est toute retrempée de jeunesse, ce matin, au milieu d'une fête de lumière. Et je songe avec joie que j'ai vraisemblablement devant moi six semaines de vie turque, six semaines pour faire mes pèlerinages et mes recherches, au beau soleil d'un été d'Orient...

D'abord et avant tout j'irai au cimetière — à l'un des grands cimetières qui sont là-bas en dehors des murailles — car c'est elle, qui est cependant cachée depuis si longtemps sous la terre des morts, elle l'humble petite fille des montagnes de Circassie, pour qui j'avais inventé ce nom d'Aziyadé dans un livre, elle toujours ici qui reste la magicienne du mélancolique sortilège; tandis que *l'autre*, dont je m'obstine aujourd'hui à chercher la trace, n'existe dans ma mémoire qu'en tant que *son*

reflet, parce qu'elle essayait d'être pour moi quelque chose comme sa continuation; elle me montrait presque les mêmes yeux, s'efforçait d'avoir une âme pareille, et puis elles étaient nées au même village, et le son de ces deux voix se ressemblait si étrangement!

Mais combien les temps sont changés! moi qui jadis, par crainte des profanations, me rendais clandestinement à la chère petite tombe, je vais y conduire aujourd'hui un Turc, — le capitaine Tewfik Bey, parce qu'il m'a promis de s'enquérir de choses importantes pour la préservation indéfinie des stèles.

Comme il vient de Candilli, mon ami Tewfik, il arrivera par l'un des bateaux qui accostent au pied de la ville, au grand pont de la Corne d'Or; aussi dois-je descendre à sa rencontre, moi qui habite une des rues d'en haut, et l'attendre là, en face du débarcadère, dans un café où nous avons pris rendez-vous pour deux heures.

Bien bruyante, cette foule d'en bas, pour qui redescend des vieux quartiers calmes, et

si bigarrée, si miroitante sous l'ardent soleil d'août! Des bateaux, des caïques n'arrêtent pas de déverser des arrivants, du monde à toutes les échelles. On discute, on se fâche dans toutes les langues de l'immense empire. Passent des cavaliers superbes, chamarrés d'or; passent des landaus fermés où de mystérieuses belles, escortées par des nègres, ne laissent voir que leurs yeux. Une séquelle de touristes vilainement barbus défile en cortège, dans des voitures pavoisées de petites guenilles aux couleurs de l'Allemagne. Rencognés contre des murailles, se tiennent accroupis des mendiants lépreux qui ont un trou en guise de nez. Des étalages par terre sont piétinés par les passants et les chevaux. « *Bous guibi! Bous guibi!* » (Frais comme glace!) crient des vendeurs de sirops, promenant, sur leur dos courbé, de monumentales fontaines en cuivre, qui se dressent, au-dessus des têtes coiffées de rouge, comme autant de petites pagodes hindoues. Les peuples les plus divers se coudoient encore, dans ce vestibule de la ville des Kha-

lifes, ainsi que jadis à Byzance. A cette heure même, sur les escaliers de la mosquée géante, qui est postée là de garde au seuil de Stamboul et pointe ses minarets dans le ciel, sur toutes ses marches en amphithéâtre, s'étagent, comme pour faire tableau, des groupes venus du fond de l'Asie, une de ces tribus Boukharotes qui fréquentent souvent ce coin de Babel : longues robes orangées ou bleues, figures plates à la mongole avec de hauts bonnets en poil de mouton. Et, encerclant tout, encerclant mosquées, minarets et foules orientales, les eaux du golfe et du Bosphore, les eaux criblées de navires, les eaux accablées de lumière, scintillent jusqu'à l'horizon comme un tapis gris-perle à grandes paillettes de mica.

Le café de notre rendez-vous est un vaste café dans un jardin. On y trouve un peu de fraîcheur à l'ombre, et une trêve de bruit. Quantité d'officiers turcs y sont attablés fumant des narguilhés ou buvant de ces innocents sorbets aux fruits qu'on appelle ici « *dondourma* » ; point d'alcools, bien entendu, ni

« d'apéritifs ». Mais, comme ils sont élégants tous, d'aspect et d'allure! Plus élégants d'année en année, et si différents de ce que je les avais connus jadis, trop sanglés à l'allemande dans d'impeccables dolmans bleu de ciel ou vert bronze. Ils ont même abandonné le traditionnel fez rouge, pour de seyants bonnets en drap, assortis au costume et galonnés d'argent ou d'or; on ne dirait plus des musulmans. Qui donc les a changés ainsi?

Arrive enfin Tewfik. Alors, vite la première voiture venue, et allons-nous-en. Amolli par la vie du Bosphore, j'ai pu tergiverser plus de quinze jours ; mais, à présent que je me sens tout près du but, Stamboul va me paraître interminable à traverser. Nous prenons par Oun-Capane et Sultan-Sélim, nous enfonçant de plus en plus dans des quartiers de désuétude et de mort où le silence nous fait l'effet de courir après nous pour nous envelopper. De sombres maisons d'où ne sort aucun bruit, des fondrières, des éboulements, des ruines.

Ensuite les hauts remparts croulants qui

furent ceux de Byzance, mais qui ont l'air de ne plus enfermer qu'une nécropole, et, par une porte à l'ogive demi-brisée, nous atteignons la campagne, autrement dit la région sans fin des cyprès et des tombes. Le chaud soleil de trois heures darde sur le semblant de désert, peuplé de morts, qui commence aussitôt ces remparts franchis. Tout le long des mornes murailles grises, qui déploient à perte de vue, en pleine solitude, la série de leurs bastions crénelés, les cimetières succèdent aux cimetières ; jusqu'aux derniers lointains, s'en vont les bois de cyprès, les verdures funéraires presque noires.

A bonne distance avant d'arriver, laissons notre voiture à l'écart. Il est là-bas, à notre gauche, celui des cimetières où nous allons. Pour éviter la vieille maisonnette des gardiens, qui s'étonneraient peut-être, nous n'entrerons pas par la porte, mais en escaladant l'antique petit mur, par une brèche que j'ai tant pratiquée jadis. Traversons d'abord ces terrains d'herbes sèches, où, depuis des siècles sans

doute, paissent les chèvres; la brèche est au bout, indiquée de loin par une traînée blanchâtre que les bergers ont tracée à la longue sur les pierres brunes, en passant là pour mener leurs troupeaux brouter la menthe parmi les tombes.

Le cimetière, où nous voici entrés, est un des plus délaissés de Stamboul. Je reconnais si bien son herbe courte, qui se froisse sous nos pas avec toujours son même parfum d'aromates. Il y croît aussi des chardons bleus, comme sur certaines plages de notre pays, — mais plus bleus encore et plus délicats; c'est une tradition pour moi, à chacun de mes voyages, d'en cueillir un bouquet, le plus près possible des marbres sous lesquels la petite Circassienne est endormie, et de les remporter en France. Silence absolu; personne, pas même un berger; aucun fez rouge en vue nulle part. Nous sommes les seuls maîtres du lieu, qui est intimidant ce soir, à force d'être solennel. Dans la chaleur lourde, les cyprès centenaires jettent un peu d'ombre bienfaisante sur nos

têtes, et le soleil excite leur senteur balsamique dont l'air est tout imprégné; sous ces hautes futaies lugubres, on a l'impression d'un temple, qui serait abandonné, mais où l'encens brûlerait encore.

Tout un monde de stèles, penchées, tombées, brisées par leur chute, devenues informes, et puis recouvertes de lichen, ayant pris la couleur du sol, la couleur des tapis d'herbe sèche, la couleur des murailles de Byzance, ce même brun cendré, qui est ici partout, sauf sur les cyprès noirâtres et sur leurs vieilles ossatures blanchies par le temps. Presque tous ces morts doivent être infiniment oubliés, car très peu de tombes sont encore entretenues, restent à peu près peintes et dorées. Voici la mienne, où je vais tout droit, m'orientant sans peine au milieu de la jonchée de ces marbres dont les inscriptions s'effacent... Quel air de pauvre chose fanée elle a déjà pris, elle aussi! Je l'avais si soigneusement fait remettre à neuf, pendant mon dernier séjour! Mais les neiges de six hivers ont eu raison de ses ors et de ses

bleus, qui meurent. Même la grille, que les « désenchantées » avaient fait placer autour, l'année qui suivit mon départ, a déjà pris son air de vétusté; quant à la clef du petit portail — qu'elles m'avaient envoyée en France et que j'ai rapportée avec moi — elle ne tourne plus dans la serrure rongée par la rouille... C'est que le temps fuit, fuit toujours *de plus en plus vite*, et toute cette époque charmante où je commandais le *Vautour* est déjà presque aussi plongée dans le passé que celle où vivait la pauvre petite endormie là-dessous... La muraille de Stamboul aussi me paraît avoir beaucoup vieilli depuis six ans, elle achève de crouler : il vient ainsi une heure où les ruines, après trop de durée, n'en peuvent plus et brusquement se désagrègent. Ces grands cyprès eux-mêmes sont à bout de sève; par endroits leurs ramures sont devenues blanches comme font ces ossements qui ont longuement traîné au soleil. Dans le lointain, au-dessus des farouches remparts, on voit émerger beaucoup de minarets, et des coupoles un peu déjetées,

tout cela d'une blancheur morte sous le beau bleu calme, implacable, ironique, du ciel d'été. Choses du passé, toute cette ville qui s'effrite, tout cet Islam qui se décompose. Choses du passé, et du passé musulman, l'histoire de ma petite amie et de moi-même, choses qui vont finir ensemble dans la même poussière. Nos temps sont révolus. Bientôt arriveront les armées du Nord, pour envahir la Turquie, et ici tout sera bouleversé, on ne respectera plus ces cimetières ; cette tombe sera détruite, rien n'en marquera plus la place...

Non, décidément la clef ne tourne pas; impossible d'ouvrir et d'entrer; c'est pourtant un petit coin de terre que je considérais depuis longtemps comme à moi, et que d'ailleurs j'ai si souvent revu dans mes rêves! Mais j'aime mieux remettre à un autre jour de briser cette frêle serrure. Tewfik peut quand même lire l'inscription, et il la lit à haute voix, d'un ton grave : « Dites une prière pour l'âme de ... » C'est la première fois de ma vie que j'entends

son *vrai nom* prononcé par un homme de Turquie, et il est prononcé avec respect; oui, combien les temps sont changés!

Ne prolongeons pas pour aujourd'hui; je reviendrai bientôt, mais je reviendrai seul; Tewfik a beau être le plus gentil des amis, sa présence suffit à rompre l'intimité et l'émotion de la visite. Il a pris les relèvements qu'il fallait pour retrouver les stèles; il ira aux informations pour s'assurer si le terrain a été dûment acheté à perpétuité et s'il n'y a rien à craindre, — du moins tant que durera la Turquie. Ensuite il amènera ici ses sœurs et leur confiera la surveillance, puisque les « désenchantées » n'y sont plus.

Je vais cueillir le traditionnel bouquet de chardons bleus; aussitôt après, nous nous retirerons de ce lieu de silence, toujours par la brèche coutumière; nous remonterons en voiture pour rentrer à Stamboul. Et nous nous ferons conduire directement chez moi, puisque cela amuse Tewfik de voir mon installation turque.

Ma maison, le bruit fêlé de la sonnette d'entrée. Et Djemil, qui descend nous ouvrir la porte, m'annonce que l'Émir est là, depuis une demi-heure, à m'attendre. On l'a fait entrer, asseoir sur mon divan, et on est allé chercher pour lui un sorbet, dans un petit café voisin. — Oh! c'est parfait, et, il n'y a pas à dire, mes gens sont rompus aux belles manières.

Asseyons-nous aux côtés de l'Émir; qu'on apporte d'autres sorbets avec des narguilhés pour nous trois, et que Djemil, un peu loin à la cantonade, commence à nous jouer sur sa flûte ses vieux airs d'Anatolie. C'est vraiment très turc, chez moi, très gentil, tout à fait ce que ma fantaisie avait souhaité... Et puis après?... Dans six semaines, avec l'été, tout cela va finir.

Au-dessus du cadre de l'un de ces versets du Coran qui ornent mes murs, j'ai accroché le traditionnel bouquet de chardons bleus. En partant pour mon pays, je l'emporterai, comme je fais chaque fois; dans la mosquée que j'ai adjointe à la maison de mon enfance, au pied de la stèle musulmane qui se dresse là en copie

exacte de la véritable, je le déposerai à la place de l'ancien, que j'y avais mis lors d'un précédent retour, et qui sera brûlé... Et puis après?... Après, il se desséchera lentement, perdra sa couleur bleue, que peut-être je ferai repeindre pour prolonger son air de vie, et, si plus tard j'en rapporte un nouveau, je brûlerai celui-là aussi, qui aura fini son temps...

Quand ils sont partis, Tewfik et l'Émir, qui donnaient le change à ma solitude, le jour décline, et tout à coup, sans cause, je sens un ennui m'envahir, un ennui qui va jusqu'à la détresse. Un rayon de soleil, horizontal et d'un rouge de cuivre, dessine sur le mur les treillages d'une fenêtre, et allonge démesurément l'ombre de ces chardons de cimetière... Pourquoi sont-ils toujours plaintifs, les rayons qui viennent comme cela, les soirs, s'attarder dans les vieilles demeures?... Et puis après?... Le *dernier* bouquet de chardons pareils que je cueillerai, lors du *dernier* de mes pèlerinages en Orient, qui sait, quand je n'y serai plus, quelle main le brûlera?...

L'ombre oblique de ces treillages m'est pénible et presque irritante à regarder, qui dira pourquoi? De fait, des treillages aux fenêtres d'un harem vide, quelle inutilité et quelle ironie! Jadis, dans cette maison, des femmes voilées ont vécu, peut-être des esclaves circassiennes choisies pour leur beauté blonde. J'aimerais savoir comment étaient leurs jeunes figures, et si elles ont aimé d'amour, ici même... La pénombre commence d'envahir ma chambre; une fois de plus, la belle nuit tiède, infiniment calme, descendra sur Stamboul; une fois de plus j'entendrai les muezzins chanter, et j'irai m'asseoir dehors, devant la mosquée de mon quartier, sous l'épaisseur obscure des feuillées de platane, à la lueur de ver luisant des vieilles petites lampes, parmi les turbans pensifs qui rêvent d'Allah... Et puis après?... après, je rentrerai seul, dans ma maison inutilement grillagée... Quelle erreur d'être venu tant m'isoler dans ce pays, puisqu'elle n'est plus, celle de qui tout le charme de Stamboul émanait, et que même l'*autre*,

l'autre qui plus tard m'avait à son tour un peu retenu et troublé, semble évanouie pour jamais, elle aussi, dans le mystère des séquestrations ou dans la mort...

XIII

Lundi 29 août 1910.

De bon matin, quand je dormais encore, une galopade à pas multiples ébranle tout à coup mes escaliers. — Ça, évidemment, c'est l'entrée de mon fils, c'est son impatiente prise en possession du logis turc que je lui avais promis pour ses vacances. Le paquebot qui l'amène de Marseille a dû arriver au Bosphore à la première heure, en prévision de quoi j'avais commandé hier au soir à Osman et Hamdi de descendre vers les quais de Galata au lever du jour, pour le cueillir à bord, et, là tout de suite, au débotté, le coiffer d'un fez pour ne

pas me faire l'injure de me le présenter en chapeau. Si c'est bien lui et sa suite, qui montent et que ce tapage annonce, je bénis leur galopade qui coupe court aux nostalgies de mon réveil.

En effet, c'est bien cela, je reconnais sa voix. Et, dès l'abord, il exprime joyeusement sa satisfaction par cette formule, — qui, j'en conviens, hélas! est dénuée de couleur orientale : « C'est rudement chic, ici! » Traduction : « C'est tout à fait turc et cela m'enchante! » Dans la vie, il a fait son apparition juste à l'heure pour apercevoir encore un peu ce que fut la Turquie, ses jeunes yeux auront saisi un dernier reflet du mélancolique éblouissement, et, à ce point de vue du moins, mon âme sera continuée par la sienne.

Mon ami Ibrahim Bey, qui est la perspicacité même, m'a déjà retrouvé comme par miracle tous les noms de la vieille dame qui pourrait m'éclaircir le mystère de *l'autre*. Elle s'appelle Émiré-Sadika-Kiamouran, et il m'écrit qu'il ne

désespère pas de découvrir bientôt sa piste fuyante.

En attendant, bien que la démarche soit un peu hardie pour Stamboul, l'idée me vient d'aller aujourd'hui tout droit à son ancienne demeure, où quelqu'un peut-être consentirait à me renseigner.

C'est très loin de chez moi, et dans un quartier purement turc, autant que le mien. Devant l'impasse au fond de laquelle se cache sa demeure, j'hésite une minute tout de même, car le lieu me paraît plus méfiant encore et plus jaloux qu'à l'époque où j'y venais rencontrer les pauvres petites « désenchantées ». Et c'est surtout une fois engagé entre ces murailles, après le premier tournant franchi, que cela devient très funèbre, quand l'impasse a l'air de s'être fermée de toutes parts; on oublie, dans cette ombre, que le beau soleil resplendit dehors, et, comme autrefois, mes pas tout à coup résonnent davantage, sur ces mêmes pavés sertis toujours de la même mousse et de la même herbe triste; vraiment

ces hautes maisons de bois, déjetées par le temps et de couleur noirâtre, sont inquiétantes de vous surplomber ainsi, avec leurs observatoires comme des échauguettes, impénétrablement grillagés toujours, et d'où l'on croit sentir tomber des regards. Le voici enfin, le lieu de nos innocents rendez-vous de jadis ; c'est là que, il y a six ans, chaque coup du frappoir nous faisait frémir, là que nous nous étions un jour photographiés ensemble, sans oser ouvrir les rideaux, avec si peu de lumière que, sur l'épreuve, nous ressemblons à des ombres. La maison, comme celles d'alentour, est muette et close ; elle penche, et quelques vitres sont brisées. Un fil d'électricité passe maintenant auprès, anachronisme imprévu, et des hirondelles l'ont utilisé pour s'y réunir très nombreuses, en conciliabules qui annoncent mélancoliquement l'approche de l'automne.

Le lourd frappoir de cuivre m'intimide ; quel bruit il va faire, dans ce silence !... Jadis je n'avais jamais besoin de m'en servir, la porte était entre-bâillée discrètement quand je venais,

et souvent on me montrait, par la fente, des petits doigts bien gantés, qui tambourinaient avec gaminerie et bravade. Aujourd'hui, qui donc m'ouvrira? sans doute quelque négresse effarée, qui ne risquera que le coin d'un œil. Et que fera-t-elle, surtout si elle s'aperçoit à mon langage que je ne suis pas un vrai Turc? Je ne redoute rien de tragique, évidemment, car je sais tout ce qui se cache de bonhomie et de tolérance sous les airs farouches de ce pays. Non, mais je crains que ma visite, d'abord n'aboutisse à rien, et puis soit jugée trop inconvenante et fasse scandale. J'ai envie de continuer mon chemin sans m'arrêter; mais, impossible, puisque c'est une impasse; il faut bien que j'aie l'air d'être venu pour quelque chose, sans quoi je serais ridicule aux yeux des dames invisibles qui doivent m'épier.

Je frappe... Le bruit, au milieu de ces résonances, dépasse encore ce que je craignais, et les hirondelles là-haut se remuent... Personne ne bouge... Je frappe plus fort... Rien... « Il nous ennuie, celui-là », semblent dire ces

hirondelles, qui ébauchent un mouvement pour s'en aller. En levant la tête, je m'aperçois maintenant que par places le vieux toit est crevé; en Turquie, je sais bien, ce n'est pas une raison suffisante pour que l'on n'habite plus; mais la maison cependant doit être abandonnée. Et je devine là-haut, dans les petits observatoires d'alentour, des dames cachées se disant avec ironie : « D'où arrive-t-il? de la lune? pour s'entêter comme ça au frappoir d'une ruine... »

M'adresser à une porte du voisinage, je n'ose plus, au moins pour aujourd'hui. Je n'ai qu'à m'en aller, avec ma confusion... De ce côté-ci, toute piste est perdue; il faudra chercher ailleurs.

Et, à chaque nouvelle tentative qui échoue, on dirait un plan inéluctable du destin qui continuerait de s'accomplir; j'ai davantage l'impression que je ne saurai rien, — rien jamais.

XIV

Jeudi 1er septembre 1910.

C'est la seconde fois de ma vie que j'habite au cœur de Stamboul, — la première fois, c'était il y a déjà, hélas! trente-trois ans! — et je crois que cela m'amuse et me charme autant qu à l'époque de ma jeunesse, de me sentir ainsi ignoré de tous et perdu en pleine turquerie.

Déjà, comme si j'y avais depuis longtemps vécu, je me suis habitué à mon quartier, aux bruits discrets des petits métiers d'alentour, aux chansons et aux cris des naïfs marchands qui passent, — et habitué au son grêle de ma

sonnette annonçant les rares visiteurs que Djemil n'introduit qu'après les avoir férocement dévisagés.

Ma maison est grande, les pièces du rez-de-chaussée sont vides, à l'exception de la chambre de ce Djemil, avec son couchage à l'orientale, son narguilhé et sa flûte. Nous habitons au premier, mon fils, Osman et moi. De ma chambre, je vois sans être vu, entre les grillages jaloux des fenêtres, défiler la foule qui, dans cette rue, est restée à peu près complètement turque. Au second étage, des appartements vides, dans lequels l'officier qui me loue sa demeure a enfermé des tapis et où les rats font chaque nuit d'inquiétants vacarmes.

Et, tout en haut, une terrasse d'où la vue est infinie. Au premier plan, la mosquée sainte à laquelle nous sommes adossés et qui nous dépasse de tout son dôme grisâtre surmonté d'une hampe de bronze vert à croissant d'or — et la médressé (l'école de théologie musulmane) avec ses rangées de petites coupoles recouvertes de plomb et ses fenêtres aux

grilles rouillées, aux ogives de pierres alternativement roses et grises.

Directement à nos pieds, ce sont des jardinets enclos, un peu à l'abandon, où quelques minces jets d'eau sortent de petits bassins de marbre jauni. Là, des bonshommes à barbe blanche, en turban et longue robe, lisent le Coran assis sur leurs talons, à l'ombre des treilles et des figuiers. Beaucoup de chats, qui dorment au soleil, sur le faîte des murs effrités.

Plus loin, des vieux toits rougeâtres, encadrés de platanes et de cyprès, descendent par myriades vers la mer. Puis des minarets et des minarets, tous ceux des grandes mosquées de la pointe du Sérail — une vraie futaie de minarets blancs. Et enfin, la Marmara, déployant à perte de vue sa nappe bleue.

Tout cela, qui tourne le dos au Péra des infidèles, est de la vieille Turquie immobile et m'enchante encore comme à vingt-cinq ans.

XV

Vendredi 2 septembre 1910.

C'est le jour élégant aux Eaux-Douces-d'Asie et, bien que ce soit très loin de notre demeure, nous nous y rendons une fois encore.

Au point où ce ruisseau des Eaux-Douces, qui coule entre des berges de feuillage et des prés fleuris, vient se perdre si tranquillement dans le Bosphore, il y a une haute tour du moyen âge à créneaux très pointus, et il y a aussi un modeste vieux café turc, tout au bord de l'eau, sur pilotis, où l'on fume des narguilhés, parmi une profusion de pots de fleurs disposés avec un art candide. Quand le soir

tombe et que la foule des beaux caïques s'en va, c'est là que nous prenons place, pour assister au départ de toutes ces barques en forme de croissant de lune qui vont ramener les dames voilées vers leurs logis aux grilles toujours aussi farouches que jadis.

Il est nuit close quand nous regagnons Stamboul et notre mystérieuse maison, sur la hauteur, au centre des quartiers musulmans.

XVI

Samedi 3 septembre 1910.

La comtesse O... vient nous rejoindre devant un café de Stamboul, où elle nous a donné rendez-vous, à l'ombre des arbres et des tendelets de toile, dans la paix exquise.

Il est convenu que je la conduirai là-bas, là-bas, dans les cimetières, où je veux lui montrer et lui confier la chère tombe.

Une voiture nous emmène, à travers l'immense et morne vieux Stamboul, jusqu'aux antiques murailles byzantines, jusqu'à une porte un peu croulante qui donne sur la campagne déserte, ou plutôt sur la région des

cyprès funéraires, sur le domaine sans fin des morts.

Comme toujours, c'est par la brèche du vieux mur d'enclos que nous entrons dans le cimetière où dort ma petite amie. L'herbe sèche, qui entoure les vieilles tombes en déroute et rongées de lichens, craque sous nos pas. Personne en vue dans cette solitude...

Près de la tombe, la comtesse s'agenouille pour dire une prière chrétienne ; je n'avais pas prévu ce geste qui m'émeut très profondément.

Ensuite, entre les barreaux en fer de l'entourage, elle allonge sa main gantée pour enlever les brindilles tombées des cyprès, qui encombraient trop la petite auge de marbre blanc où les oiseaux viennent boire. C'est une de ces nombreuses coutumes, si adorablement touchantes, de la Turquie, celle qui consiste à creuser toujours, dans les dalles de marbre des tombes, ces tout petits bassins où se conserve l'eau du ciel, pour procurer aux pauvres morts la compagnie fréquente des oiseaux qui ont soif ou envie de se baigner...

XVII

Dimanche 4 septembre 1910.

Le matin, un chaouch du palais m'apporte l'avis que S. M. le Sultan me recevra ce soir à 4 heures à Dolma-Bagtché. C'est à une bonne lieue de chez moi et pour m'y porter je fais venir une voiture fermée dans laquelle je me faufile comme un malfaiteur : les gens de mon quartier ne m'ont jamais vu qu'en fez et je crains de me déconsidérer à leurs yeux par une apparition en redingote et en haut de forme.

Combien les temps sont déjà changés ! Toutes les grilles de ce somptueux palais quasi

moderne sont grandes ouvertes, à peine des gardes aux portes blanches, on entre là comme n'importe où. Quelle différence avec ce Yeldiz, où habitait si sombrement le « Sultan Rouge » et dont jamais on ne franchissait sans un frisson le seuil redoutable!... Dans une première salle aux merveilleux tapis de soie, — d'où la vue plonge, à travers les glaces des grandes fenêtres, sur le quai de marbre blanc, sur les eaux bleues du Bosphore et sur les mosquées de la rive d'Asie, — on me sert d'abord le café traditionnel, cet exquis café blond, couleur de thé, comme on n'en boit qu'au palais; c'est sur un plateau d'or, dans une toute petite tasse à pied d'or et de diamants, et, suivant l'étiquette des cours orientales, une draperie de velours rouge brodé d'or, jetée comme une sorte de manteau, recouvre en même temps le délicat breuvage et le bras et l'épaule du serviteur qui vient me le présenter.

Le Sultan Mahomet V me reçoit ensuite dans un salon presque simple. Rien dans sa mise n'indique le Khalife de l'Islam. Il est vêtu

d'un « complet » gris et, n'était le fez dont il est coiffé, on croirait un quelconque bourgeois de France. Son regard franc, bienveillant et doux met tout de suite le visiteur à son aise. Comme nous sommes loin de ce « Sultan Rouge » qui fut le prince du soupçon mortel, le maître de la terreur, mais dont les yeux d'aigle pouvaient cependant charmer quand ils révélaient tout à coup combien son âme insondable restait accessible encore à la pitié et même à la tendresse! Il était un souverain d'autrefois, celui-là, une grande figure du passé attardée dans notre xxe siècle; nous ne pouvons comprendre ses effrois devant l'avenir de son pays et de sa race menacés de tous côtés et nous n'avons pas le droit de juger ce que nous appelons ses crimes. Quant à moi, qui avais reçu de sa part tant de preuves de sympathie, je serais ingrat si, en pénétrant dans ce palais pour la première fois depuis qu'il n'y est plus, je ne donnais un souvenir à son ombre...

L'audience terminée, il me tarde de regagner Stamboul, de quitter mon chapeau ridicule et

de reprendre mon fez turc pour redevenir, au moins pendant quelques jours, l'un de ces milliers de rêveurs qui oublient la marche du temps et savent encore prier.

Demain, nous entrons en Ramazan, et cela m'amuse de penser que je vais voir une fois de plus ce carême d'Islam, auquel je me suis si souvent mêlé jadis. Il est vrai, pendant les journées, très rigoureusement, la si complète abstinence va donner à Stamboul presque un aspect de deuil; tant que le soleil restera au-dessus de l'horizon, les Turcs, comme on le sait, n'ayant le droit ni de manger, ni de boire, ni de fumer, vont se tenir assis devant les petits cafés, les petits restaurants où l'on ne servira plus rien; sans parole, en demi-sommeil, ils égrèneront leur chapelet d'un air morne, et partout la vie sera comme suspendue. Mais par contre, le soir, dès que le soleil aura disparu derrière les rideaux de cyprès des grands cimetières et que le canon aura annoncé aux fidèles la fin des heures de jeûne, quel brusque et joyeux réveil pour la grande

fête nocturne ! Toute la ville, comme soudain galvanisée, s'emplira de gaieté, de bruit, de musique et de lumière. Le long des trottoirs, les narguilhés s'allumeront par milliers, les cafés regorgeront de monde ; avec de bons rires et des appétits robustes, on se pressera autour des rôtisseurs en plein vent, qui distribuent pour de menues monnaies des bouchées de mouton rôti roulées dans de la crème ; il y aura partout des concerts, où les longues guitares turques s'harmoniseront avec les tambourins, les flûtes ; de place en place, s'allumeront les traditionnels petits théâtres d'ombres chinoises irrésistiblement drôles, et au-dessus de cette explosion de joie naïve, très haut dans le beau ciel nocturne, il y aura la féerie des illuminations aériennes, les versets du Coran comme inscrits sur le vide en lettres lumineuses et toutes les bagues de feu encerclant les innombrables minarets qui ont l'air de pointer vers les étoiles.

Un des grands charmes de cette gaieté orientale est d'être toujours si honnête, si

naïve, on pourrait dire si bon enfant. Jamais rien de brutal, jamais rien de vulgaire : oh ! quel abîme entre la si parfaite décence de tout cela et les écœurantes soûleries de la Grécaille célébrant, dans les quartiers bas de la ville, la naissance de son Dieu !...

Ici s'arrête le manuscrit de Suprêmes Visions d'Orient ; *mon père* (*Pierre Loti*) *l'abandonna en 1914, au moment où il partit pour le front, et il renonça depuis à le terminer. Mais il vient de me permettre de continuer son livre inachevé par les notes qu'il avait prises au cours de ses deux derniers voyages en Turquie.*

Donc, à part les trois « Lettres d'Andrinople », déjà parues en 1913, tout ce qui va suivre n'était pas prêt pour la publicité.

Ces notes auraient eu besoin d'être corrigées et mises au point, ce que, bien entendu, je ne me suis pas permis de faire; je me suis borné simplement à supprimer, sur la recommandation de mon père, les passages trop intimes qu'elles contenaient[1].

S. V.

1. Dans ce livre, tout ce qui est imprimé en caractères italiques n'avait pas été revu par mon père.

Lundi 5 septembre 1910.

Une grande fièvre, sans cause connue, vient presque soudainement m'anéantir et je reste étendu par terre, gisant comme un mort.

Au coucher du soleil, des musettes et de grands tambours caverneux, passant dans la rue, me rappellent que c'est le premier soir du Ramazan. En effet, bientôt un minaret, que j'aperçois à travers les grillages de mes fenêtres, prend son cercle de feux. Mon fils entre alors dans ma chambre et me dit de venir sur la terrasse, regarder avec lui tous les minarets de la Pointe du Sérail couronnés de leurs lumières de fête; je me traîne jusque là-haut, pensant que, sans doute, je serai trop malade pour les voir demain.

L'air du dehors a rafraîchi un instant ma tête. Mais, toute la nuit, le grand tapage orien-

tal du Ramazan me fait de nouveau affreusement souffrir. Ce grand tapage se complique, vers minuit, de ces sinistres cris des veilleurs à bâton, qui sont d'usage à Constantinople, pour annoncer les incendies et qui semblent toujours se prolonger au delà de la puissance des poumons humains : « Yangun va... a... ar ! » (il y a le feu !)

Je décide, pendant mon insomnie, de partir demain matin pour l'hôpital français de Taxim, si je suis transportable.

Mardi 6 septembre 1910.

Je m'habille et prépare ma valise pour l'hôpital. Jusqu'à nouvel ordre, mon fils et Osman resteront ici, servis par Djemil.

Long trajet en voiture pour passer sur l'autre rive de la Corne d'Or, monter à Péra et enfin arriver au Taxim, autant dire aller dans un monde tout différent.

A 11 heures, je suis à l'hôpital, où me reçoit la bonne sœur Jeanne, qui, me trouvant si brûlant, tout de suite me fait coucher.

Mercredi 7 septembre 1910.

L'hôpital du Taxim! Retrouvé sœur Jeanne, sœur Pauline et son chat Michu et la même chambre où j'ai langui déjà un mois, pendant les neiges de l'hiver, il y a six ans, lors de l'épidémie de grippe qui coucha sur le flanc plus de la moitié de mon équipage. Rien n'a changé ici et la même horloge sonne, la nuit, ses coups lugubres.

Vendredi 9 septembre 1910.

Je suis sorti de l'hôpital ce matin, avec encore un peu de fièvre, — qui va passer, disent

les médecins. Oh! la joie de retrouver ma maisonnette au cœur de Stamboul!

Je conduis mon fils à Eyoub. Depuis son premier voyage en Turquie, depuis six ans, c'était son rêve de voir les silencieuses cours de la mosquée d'Eyoub, le lieu le plus sacré de Constantinople, le seul qui soit encore jalousement interdit aux étrangers. Jusqu'ici, j'avais toujours refusé à mon fils de l'amener là, car cela me faisait encore un peu peur.

Pour nous donner davantage l'air de gens du pays, j'ai jugé prudent d'arriver à Eyoub par les grands cimetières et d'aborder l'enceinte de la mosquée par le côté opposé à la Corne d'Or.

Coiffés de fez et nos chapelets à la main comme de bons Turcs, nous ouvrons le petit portail qui clôt les saintes cours et maintenant nous voici au milieu de la nuit verte des hauts cyprès et des larges platanes dont on ne sait plus l'âge. Là, sous de vénérables stèles à turban de pierre, dorment des compagnons de Mahomet II dans ce vaste enclos de silence, dont les

murs sont garnis de vieilles faïences à fleurs bleues. Quelques pieux vieillards sont accroupis en prière, tandis que des pigeons et des cigognes se promènent familièrement autour d'eux, sur les dalles. Nous passons tranquilles, sans éveiller l'attention, dans ce lieu dont la paix si profonde est presque oppressante et nous arrivons devant le kiosque où dort le Saint Eyoub. Nous nous arrêtons pour regarder le tombeau, à travers la grille de bronze ciselé de l'une des fenêtres. L'intérieur de ce kiosque, un peu en contre-bas de la cour ombreuse, est occupé presque entièrement par le grand catafalque couvert de soie lamée d'or éteint et que surmonte un énorme turban. Tout autour, scintillent les murs couverts de faïences très anciennes, aux dessins du plus beau rouge, de ce rouge de rubis dont le secret est perdu depuis trois siècles. Enfermé près du catafalque, nous tournant le dos, un vieux hodja, assis sur les nattes, lit le Coran dans un précieux manuscrit sur parchemin à enluminures d'or. Peut-être nous nous attardons trop à regarder toutes ces choses, car le vieux hodja,

comme s'il avait flairé des infidèles, se retourne brusquement vers nous et nous dévisage d'un air méfiant qui tout à coup nous fait peur; le sentiment nous vient, plus pénible, d'être des intrus qui profanons un lieu saint. Il ne nous faut cependant pas sembler inquiets, ce qui tout de suite donnerait l'éveil, et nous nous en allons, sans nous presser, en égrenant nos chapelets.

Au sortir de la dernière cour, quand je referme sur nous la petite barrière, jadis considérée par moi comme infranchissable, et que nous nous trouvons enfin dans l'avenue de marbre blanc des Cheiks-Ul-Islam, qui, elle, est permise à tout le monde, j'éprouve un soulagement de ce que mon fils ait pu quitter sans bagarre ce lieu si défendu.

Le soir, à la nuit close, malgré la fièvre qui de nouveau m'alourdit et me brûle, je vais m'asseoir, avec mon fils et Osman, sur la place de Mahmoud-Pacha qui nous est redevenue si familière — et devant la mosquée, dans un humble café, nous demandons des narguilhés.

Parce que nous sommes en Ramazan, il y a foule plus que de coutume pour la prière du soir, à la porte ogivale de ce vieux sanctuaire de Mahmoud-Pacha; tous les minarets d'alentour, il va sans dire, ont dans le ciel leurs couronnes de feux, et en outre, d'archaïques lanternes ont été accrochées à toutes ces vénérables stèles funéraires qui çà et là se dressent, en petits groupes amis, au milieu des tables des fumeurs, comme pour se mêler de plus près aux vivants. Oh! nullement agressifs, ces petits groupes sans visages, ni gêneurs, ni désapprobateurs pour les si innocentes distractions que l'on prend en ce lieu : causeries à voix basse en soufflant de temps à autre une spirale de fumée endormeuse...

Du reste, il en est de même dans tout ce Stamboul, dont la terre est pleine de rêveurs ensevelis et qui, au lieu de les dissimuler, les révèle au contraire, à chacun de ses carrefours, sur chacune de ses places ombreuses, par de discrètes compagnies de ces stèles toujours pareilles qui n'ont emprunté à la mort rien de

son horreur, mais sa paix seulement et sa sérénité...

Autrefois, jamais je n'aurais osé entrer dans ce sanctuaire un peu farouche de Mahmoud-Pacha, que les touristes, Dieu merci, ne visitent pas. Mais les temps sont changés, — et puis, je suis devenu tellement quelqu'un d'ici, que mes voisins de fumerie, assis aux petites tables, sur des tapis d'Orient, m'invitent d'eux-mêmes : « Pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous, à notre prière?... »

Le charme de tout cela l'emporte une fois de plus sur l'accablement de ma fièvre brûlante et je me lève pour les suivre dans la mosquée. Mais arrivé là, ne tenant plus debout, je m'agenouille et me prosterne comme les vrais fidèles, à l'appel chanté de l'Imam, — et je dois m'avouer que c'est surtout pour emprunter l'appui solide des dalles et la fraicheur des nattes par terre...

Je suis complètement épuisé lorsque, la prière finie, les lampes suspendues aux voûtes commencent à s'éteindre et à ramener la pénombre

un peu sépulcrale ; il faut donc regagner notre maison clandestine qui heureusement n'est qu'à deux pas...

Toute la nuit, les bruits du Ramazan qui, jusqu'au matin, emplissent Stamboul, compliquent d'une manière très lugubre mes songes de fièvre. Dans ces petits orchestres, qui passent en cortège sous mes fenêtres, puis vont se perdre au loin, au fond du dédale des rues, ce qui frappe surtout mon cerveau un peu délirant, c'est leur caractère étranger ; *ces mélodies que les musettes gémissent en mode mineur, ces rythmes que marquent les coups des énormes tambours, on sent que tout cela vient de l'Asie proche, et, même dans ce Stamboul, dont j'ai fait si longtemps presque ma patrie, tout cela m'apporte une impression d'exil que je n'aurais jamais attendue. Est-ce possible, dans mon Stamboul, me sentir exilé et perdu !*

J'ai hâte que le soleil se lève ; dans le jour il me semble que cette impression d'exil me paraîtra moins forte. L'hôpital du Taxim, où je pourrai, alors, me faire conduire en une

heure, si je le veux, sera au moins, pour moi, un coin de France.

Samedi 10 septembre 1910.

Je conduis mon fils à la tombe de la petite amie de ma jeunesse. Le conduire là me semble bien un peu étrange. Mais son souvenir, à elle, en filtrant à travers les années, s'est tellement purifié, qu'il est pour ainsi dire dématérialisé.

Je veux que mon fils soit allé là, une fois dans sa vie, et je crois que si ce n'est pas aujourd'hui, ce ne sera jamais, car la fièvre augmente. Toute la nuit les musiques du Ramazan m'ont fait mal à la tête, et puis il me semblait que c'était la dernière fois que je les entendais, ces musiques qui me rappellent tant de souvenirs, — la dernière des dernières fois.

Une chaleur lourde, lourde, sous de grands nuages sombres, aux contours précis, comme s'ils étaient des choses consistantes qui vont

tomber. Nous partons en voiture vers trois heures, accompagnés d'Osman. Longue route à travers les quartiers d'Ak-Seraï; je suis tout vibrant de fièvre et, sur mon front, le fez turc pèse trop lourd. Enfin nous sortons par la « Porte d'Andrinople », la vieille porte croulante, et nous voici dans la solitude infinie des cimetières.

C'est encore par la brèche, que je fais entrer mon fils dans celui des enclos à l'abandon où ma petite amie s'est décomposée depuis si longtemps, parmi les racines des cyprès. Quel ciel étrange et sinistre, obscur presque, avec cette chaleur accablante qui tombe sur le sol desséché!

Les stèles, leurs dorures et leurs blancheurs me paraissent aujourd'hui encore plus fanées, encore plus mourantes... Je cueille des chardons bleus pour les mettre plus tard, sur cette autre stèle pareille, que j'ai fait placer dans ma mosquée à Rochefort, si je ne meurs pas ici.

Avant de m'en aller, sans doute pour jamais, je veux me pencher et baiser la terre; alors je dis à mon fils et à Osman de me précéder, de

m'attendre là-bas contre la brèche du mur ; peut-être devinent-ils ce que je veux faire, mais tant pis... je me couche sur l'herbe sèche pour le baiser suprême : je regarde tout, je regarde la tombe et le grand décor d'alentour, je veux que cela reste fixé dans mes yeux jusqu'à la mort...

Quand je rejoins mon fils et Osman, je les trouve accroupis tous deux, s'amusant comme deux enfants, avec une tortue tellement énorme que jamais nous n'avions vu la pareille : elle doit avoir deux ou trois cents ans pour le moins. Elle est étrange, cette bête de cimetière, qui a vécu là, depuis les temps reculés de l'Islam, sous les sultans magnifiques de jadis et qui vit encore sa vie à peine consciente, au milieu de ces délabrements et de ces silences de la fin...

Le soir, après le canon du Ramazan, quand les musiques orientales recommencent d'emplir Stamboul, j'essaie encore d'aller m'asseoir devant un des petits cafés familiers, sous les platanes, parmi les rêveurs à turban. Mais la fièvre m'accable, je ne tiens plus...

Jeudi 15 septembre 1910.

Malgré mon regret profond de quitter encore Stamboul, je suis obligé de retourner ce matin à l'hôpital, avec une fièvre beaucoup plus forte et que, tout de suite, les médecins trouvent grave.

Avant de partir, avec le sentiment très net que je ne reviendrai plus, je jette un coup d'œil d'adieu sur toute ma maison clandestine, dans laquelle mon rêve de turquerie aura été si éphémère. Puis je monte sur la terrasse, dire adieu aux vieux jardinets enclos où se promènent les humbles vieillards à turban et à barbe blanche, dire adieu à la forêt de minarets blancs, qui, là-bas sur la Pointe du Sérail, s'en vont dévalant vers les lointains bleus de la Marmara. Non, certes, je le sens bien, je ne reviendrai plus dans cette maison.

Et une voiture m'emmène là-bas, à l'hôpital.

Jamais de ma vie, je crois, je n'avais eu une fièvre aussi brûlante, même à la côte de Guinée, pendant les insolations de l'été africain.

Mercredi 28 septembre 1910.

Déjà près de quinze sinistres jours passés dans cet hôpital. Oh! les affreux réveils du matin après les nuits de fièvre! Qu'est-ce que j'ai? Les médecins n'en savent rien, n'y comprennent rien?...

Mon fils a dû banalement prendre une chambre dans un hôtel de Péra pour être plus près de moi. Sous ma dictée, je lui ai fait écrire mes instructions en cas de mort.

Kemal bey, le gentil officier qui m'avait loué sa demeure, est venu m'avertir qu'il allait la reprendre pour y habiter avec sa mère; il faut que je fasse enlever tout ce qui m'appartient, dans cette installation éphémère organisée en

août, avec une joie enfantine. Donc, même si je me guéris, je n'habiterai plus Stamboul.

Mais j'étouffe ici et j'ai accepté, bien malade encore, l'hospitalité que m'offre le Consul Général de France, dans sa maison de campagne qui domine le Bosphore, du haut de la colline d'Ortakeui. Ce soir, au déclin du jour, on m'emmènera là-bas, avec mon fils et Osman, auxquels le Consul donne aussi l'hospitalité.

Samedi 1er octobre 1910.

Ortakeui, chez le Consul de France, dans sa maison où il m'a recueilli comme une épave!

Le Consul part chaque matin pour Constantinople avant mon lever, ne rentre qu'à sept heures du soir. Mon fils et moi, nous déjeunons en tête à tête dans la salle à manger où des capucines mourantes et des liserons d'un incomparable bleu enlacent les barreaux des fenêtres. Ensuite, mon fils va se promener à Stamboul, ou bien sur

la côte d'Asie, en compagnie d'Osman, et je reste seul tout le jour, enveloppé d'un manteau, sur un fauteuil, dans une sorte d'abri de planches, au bout du grand jardin. De là, je regarde finir l'été, finir l'Orient, finir ma vie ; c'est le déclin de tout...

Le charme de la demeure du Consul est sa vieillesse et sa paix ; une très antique maison de bois en style d'Orient. Ce jardin, où je traine mes jours de malade, est une sorte de très grande et très longue terrasse, à une trentaine de mètres au-dessus du Bosphore. Les allées sont droites, à la mode ancienne, les fleurs sont de vieilles fleurs de France ; des dahlias, des asters d'automne, de petits chrysanthèmes. Il y a aussi des arbres fruitiers, des carrés de légumes, et, dans les parties incultes, sous toutes les pierres, dorment des scorpions. Tout au bout de ce vieux jardin à l'air si campagnard, il y a l'abri, où maintenant je passe mes jours.

Par-dessus le mur bas qui sert de clôture à mon *jardin, je vois, dans des terrains vagues, parmi de grands arbres, un coin de la muraille*

du palais impérial d'Yeldiz, qui, récemment encore, au temps du « Sultan Rouge », répandait sur tout ce quartier son oppression et sa terreur. Mais ce que je regarde surtout, ce sont les choses qui se déploient à mes pieds; c'est, directement au-dessous de moi, un autre jardin qui est lui aussi une longue terrasse et qui appartient à une vieille Sultane, veuve du Sultan Mourad; on la voit quelquefois passer, voilée ou en tcharchaf, lente et les yeux à terre, suivie de ses petites esclaves circassiennes.

Plus bas encore que le nostalgique jardin de la veuve impériale, il y a la mosquée d'Ortakeui et enfin le Bosphore et, au delà des eaux, la côte d'Asie, toute rose à cette saison sous ses tapis de bruyères en fleurs.

Sur le Bosphore, à mes pieds, c'est le va-et-vient des navires; mais les grands voiliers d'autrefois aux poupes relevées en château et naïvement peinturlurées, qui passaient en silence avec une lenteur majestueuse, font place de plus en plus aux bruyants paquebots, et les caïques, aux mouches à vapeur, — là aussi, l'Orient s'en va...

Dans le jardin de la Sultane, comme dans le nôtre, les feuilles jaunissent, les dahlias se penchent, les asters finissent leur floraison d'automne... Et je reste là, de longues heures, languissant à mon poste de malade, seul jusqu'au soir, jusqu'au moment où le jour baisse et le froid tombe... Quelquefois, j'ai cependant la visite d'un ami turc; mes anciens domestiques, Hamdi et Djemil, viennent aussi me voir, ce qui me permet de reparler un peu la langue aimée.

Le personnel du Consul qui m'a recueilli se compose de deux fidèles vieilles servantes françaises, toutes deux gaies et drôles, m'entourant de soins maternels, de deux jeunes Croates, frères, de vingt ou vingt-cinq ans, aux yeux de velours : Niko et Aleko, et puis d'un jardinier turc.

A la nuit, le Consul rentre, mon fils rentre aussi. Ils dînent ensemble ; moi, qui suis malade et ne dîne pas, je monte au premier, dans le grand vieux salon arrangé à la turque, et c'est l'heure la plus nostalgique du jour. Suivant l'usage oriental, ce salon est prolongé par une partie vitrée, garnie d'un large divan, en sur-

plomb sur le jardin; de là, on domine, au premier plan, deux grandes maisons, celle de la Sultane veuve et celle de l'Exarque des Bulgares, et la vue s'étend de tous côtés, sur les villages et les mosquées de la rive, sur le Bosphore et sur la côte d'Asie. Les feux s'allument dans le noir de la soirée automnale; le vent se lève, chassant des nuages de ténèbres, on l'entend siffler partout à travers la vieille maison de bois toute déjetée. On entend aussi les muezzins chanter la prière du soir, et puis les veilleurs de nuit qui ont conservé l'usage ancien, dans ce vieux faubourg, de frapper les pavés, avec la pointe de fer de leur bâton.

On se sent bien en Orient encore; mais c'est de l'Orient si triste, de l'Orient d'automne, de soir, de déclin et de mort.

Samedi 8 octobre 1910.

A Ortakeui toujours. Le paquebot qui devait enfin m'emmener en France, a été abordé et coulé

dans la mer Noire. Je suis donc forcé de retarder mon départ, de rester quinze jours encore dans cette sévère retraite d'Ortakeui, où je tremble d'être bloqué par l'hiver.

Dimanche 16 octobre 1910.

Dans la vieille maison du passé que j'habite se sont conservées les traditions d'autrefois et le dimanche on y observe un repos patriarcal; ce jour-là est d'un calme infiniment nostalgique.

C'est aussi l'après-midi du dimanche que les religieuses de l'hôpital français ont adopté pour faire leur visite de chaque semaine au Consul. Vers deux heures, sœur Jeanne, la Supérieure, arrive avec deux autres bonnes sœurs subalternes, qu'elle conduit comme en promenade enfantine. Sœur Jeanne vient s'asseoir près de moi, dans mon abri, au bout du jardin, et nous regardons de haut le défilé des navires sur le Bosphore; ce défilé auquel j'avais si souvent pris part jadis

à bord des bateaux de guerre et que je regarde maintenant comme si je n'étais plus de ce monde.

La mosquée d'Ortakeui, directement au-dessous de nous, tout près de l'eau, nous occupe beaucoup elle aussi, sœur Jeanne et moi. Un tremblement de terre avait renversé un de ses deux minarets plus aigus que des flèches, et, assise par assise, des ouvriers, spéciaux pour minarets, le reconstruisent avec lenteur ; nous observons donc, pour nous distraire, de combien il a monté d'un dimanche à l'autre, en remarquant chaque fois le point, toujours plus haut, où il se profile sur les collines de la côte d'Asie, qui se colorent de plus en plus en rouge brique, par la floraison finissante des bruyères... Oh! le calme monacal de ces journées... Dans ma vie en tourmente, quel intermède étrange!... Les morts, s'ils s'intéressent aux choses des vivants, doivent les regarder comme nous regardons cela...

Pendant ce temps, les autres sœurs, plus jeunes, s'amusent dans le jardin à la façon des écolières, faisant sauter les chats par-dessus leurs mains jointes, ou bien ramassant les figues

et les grenades tombées des arbres qui s'effeuillent. Et sous un berceau de treilles jaunies, les deux vieilles servantes françaises, les deux jeunes Croates et Osman font d'interminables parties de domino, en riant de tout cœur, avec une gaieté enfantine, des tours qu'ils se jouent les uns aux autres et de leurs si innocentes tricheries.

Dans le quartier, les gens ont coutume de dire : « La maison du Consul de France, c'est la maison du bon Dieu » ; cela est vrai surtout en ces paisibles après-midi des dimanches où les cornettes des religieuses viennent régulièrement apporter ici leur monacale blancheur. Et pour moi, combien c'était inattendu et combien c'est étrange de m'être laissé enfermer, pour ainsi dire, dans ce doux asile de repos monotone ! D'autant plus étrange que tout autour de ce jardin se déploie la splendeur d'un décor immense : le Bosphore, où l'on sent que va se jouer l'une des plus terribles tragédies mondiales, où le sang va couler à flots, où se prépare, hélas ! l'agonie d'un monde qui s'en va !... Les dahlias, les asters

vont décidément mourir. Seuls, les liserons bleu-de-ciel persistent encore ; ils me rappellent ceux que je voyais, il y a dix ans, durer, malgré les premières gelées blanches, dans de pauvres jardinets de Chinois, au milieu des sinistres ruines de Tien-Tsin, semées de cadavres.

La paix reposante qui m'entoure me rend peu à peu la vie, et ma presque immobilité de malade me devient de plus en plus pénible, — surtout lorsque je pense que je suis en Turquie, que le cher Stamboul est là, dissimulé par la verdure jaunie d'un petit cap du voisinage. Il est trop loin malgré tout pour que je puisse y aller souvent ; mais, les jours qui ne sont pas dimanche, *je loue une voiture sur la place d'Ortakeui et je me fais conduire dans quelqu'un des villages turcs de la rive d'Europe, pour jouir au moins d'être encore pour quelques jours en Turquie.*

Je fume mes derniers narguilhés, au soleil qui pâlit, devant les petits cafés de plus en plus solitaires. Des teintes d'automne sont partout et souvent, dans le ciel, roulent de gros nuages

sombres... Combien, cette fois, il va finir d'une façon imprévue, mon séjour dans le cher Orient !

A l'heure où le veilleur du quartier commence à frapper de son bâton ferré les pavés sonores, l'envie de m'évader me prend quelquefois. Si la nuit est belle et douce, je descends la rue de pentes roides et d'escaliers, entre la maison de la Sultane veuve et celle de l'Exarque des Bulgares, pour aller jusqu'à la petite place calme et religieuse, au bord de l'eau, autour de la mosquée. Le Consul, qui ne sait pas combien j'ai été, dans mon temps, un noctambule invétéré de Stamboul, a la bonté de s'inquiéter de me savoir seul dans ces promenades nocturnes, et bientôt j'entends, derrière moi, un pas jeune accourir dans l'obscurité, descendre quatre à quatre les marches de la rue solitaire : c'est l'un des Croates, Niko ou son frère Aleko, que mon hôte envoie me rejoindre et m'accompagner.

Mais les petits cafés de rêveurs ont fermé leurs vitres. Le vent est devenu aigre et froid. On ne

fume plus dehors, il faut prendre place, maintenant, à l'intérieur, entre les silencieux bonshommes à turban, dans l'atmosphère alourdie par l'odeur des narguilhés. Les humbles murailles, auxquelles pendent les vieux ustensiles de cuivre, sont ornées de mille petits cadres d'or fané qui entourent des inscriptions sacrées, des versets du Coran.

Dans ces lieux que ne fréquentent pas les Européens, on est si loin du monde moderne, loin de tout !

Ensuite, quand il s'agit de remonter la pente des rues jusqu'à la maison du Consul, mon état de convalescent se rappelle à moi par une inexorable lassitude que j'avais un instant oubliée...

Lundi 17 octobre 1910.

Je vais décidément mieux, la vieillesse et la mort semblent s'éloigner encore une fois et m'accorder un temps de grâce.

Ma longue fièvre et ma quasi séquestration à Ortakeui avaient interrompu mes difficiles recherches pour retrouver, dans le dédale de Stamboul, la vieille dame qui avait été assez intimement mêlée à ma vie d'autrefois avec les pauvres petites « désenchantées » — et qui seule pourrait me dire dans quel coin des cimetières Djenane s'est endormie.

Ici, dans cette tranquillité de cloître où je vis, j'ai fini cependant par apprendre que, depuis de longs mois, la vieille dame, qui doit tout savoir, s'est retirée en Asie, près de Smyrne, dans une petite propriété qui lui reste de sa fortune disparue. Mais, m'avait-on assuré, il était impossible qu'elle ne revînt pas à Stamboul cet automne, aux premiers jours d'octobre au plus tard. Et le petit supplice d'attendre avait une fois de plus commencé pour moi, avec la crainte d'être obligé de m'en aller avant son retour. J'aurais manqué le paquebot et retardé encore mon départ plutôt que de partir sans l'avoir vue.

Mardi 18 octobre 1910.

Mon fils, obligé de rentrer en France à date fixe pour son service militaire, est parti ce soir par l'Orient Express, très tristement, et je sens le vide de son départ. Moi, je reste ici seul pour huit jours encore, — du moins si l'inexplicable fièvre ne revient pas m'anéantir.

Dans la journée, nous avions fait ensemble, mon fils et moi, une dernière promenade, un peu mélancolique, aux plus proches villages de la rive, devant le Bosphore dont les teintes sont déjà automnales.

Je me rappellerai longtemps la minute où nous nous sommes séparés, au crépuscule, sur le seuil de cette vieille maison, perdue dans un faubourg lointain. Un petit vent froid, venant de la mer Noire, agitait les capucines mourantes enroulées aux grilles de la porte... Aux instants graves de la vie, d'infimes petits détails de

choses, qui n'ont aucune importance propre, ni même aucun lien avec les événements dont nous avons à souffrir, s'impriment en nous d'une façon singulière; ainsi, en disant adieu à mon fils, je regardais les dessins faits de cailloux noirs et de cailloux blancs, sur le pavage du seuil, — et cette petite mosaïque quelconque s'est étrangement fixée dans ma mémoire...

Quand je reverrai mon fils, il sera habillé en soldat, en artilleur, autant dire tout transformé.

Mercredi 19 octobre 1910.

Depuis hier cependant, la vieille dame de Smyrne, que je cherchais anxieusement, était arrivée à Stamboul, des amis turcs me l'avaient affirmé, et je tirais des plans hérissés de dangers pour obtenir une entrevue. Ce qui compliquait encore toutes choses, c'est qu'elle ne savait pas un mot de français. Je m'étais donc ouvert

de ces difficultés à mon fidèle Djemil, — l'homme à la fois le plus téméraire, et le plus habile et le plus rusé de Constantinople.

— Non, m'avait-il répondu, toi, ne va pas à Stamboul la chercher, cela donnerait l'éveil dans son quartier, tu comprends... J'irai, moi... Tout de suite même, je vais y aller... Le temps seulement de mettre mon beau costume rouge, et je descends louer une belle voiture en bas, sur la place de la mosquée, pour me mettre en route. C'est à peine s'il est dix heures du matin, à deux heures, au plus tard, je te la ramène... Aie confiance en Djemil, tu sais qu'il ne te trompe jamais !...

« A deux heures, au plus tard », avait-il dit. Et voici bientôt quatre heures, il n'a pas encore reparu ! Quel enfantillage de ma part d'avoir ajouté foi à la possibilité de cette invraisemblable petite aventure !

Quatre heures et demie ; le jour commence à baisser et déjà le froid tombe :

— *Les voilà qui arrivent!* vient me dire en courant le Croate Aleko. *Ils sont descendus de voiture au bas des escaliers de la rue, et ils montent à pied, en se dépêchant comme s'ils étaient très pressés!*

En effet, je les aperçois là-bas : un grand bonhomme rouge et or, qui monte à longues enjambées, et, toute petite, trottinant auprès de lui, une dame turque, enveloppée dans un tcharchaf en soie couleur puce (ce qui est la couleur des vieilles dames, là-bas comme chez nous), gantée de blanc et la tournure encore élégante. Mais pourquoi se presse-t-elle tant que ça, pourquoi cette hâte de me revoir?

— *Je te prie, Aleko, va au-devant d'eux; tout de suite, amène-moi la dame ici, ne la fais pas attendre.*

Je tremble un peu, à l'idée que je vais enfin savoir. Déjà dans l'escalier j'entends monter ses pas... Et la voici qui entre dans ce salon, où sa présence m'avait semblé irréalisable... agitée, rapide, son tcharchaf relevé sur sa figure encore charmante malgré ses cheveux blancs,

elle court à moi et me saisit les deux mains :

— Oh ! Loti, dit-elle, vite parlez ! Tout ce que vous savez, oh ! dites-le !...

— Comment ? Parler, moi ? Mais c'est à vous de parler, madame. Moi, je ne sais rien, hélas ! Oh ! dites-moi où est sa tombe ! De grâce, allons-y ensemble... Oh ! ne me refusez pas de m'y conduire, avant que j'aie quitté son pays pour toujours.

— Mais je ne sais pas... je vous jure que je ne sais pas... J'avais quitté Stamboul avant... avant le dénouement du drame... Et elles ne m'ont plus écrit, les autres... Si vous saviez de quel impénétrable secret ces sortes de choses s'entourent... dans notre pays...

Elle s'est affaissée dans un fauteuil, ses yeux s'emplissent de larmes, et un silence haletant retombe entre nous deux.

Je sens bien, hélas ! qu'elle dit la vérité, de même qu'elle ne doute pas de mes paroles...

Mais alors, nous n'avons plus rien à nous dire, nous n'avons plus d'intérêt l'un pour l'autre... Le seul lien entre nous est maintenant

brisé à tout jamais. Nous venons de nous faire l'un à l'autre beaucoup de mal, nous nous sommes causé une déception suprême, qui peu à peu pénètre plus avant dans nos âmes comme un poison glacé... Ainsi tout est fini, et fini dans un profond mystère, comme finissent à Stamboul les choses dont on n'a même plus le droit de parler.

Et elle pleure en silence, la pauvre visiteuse qui était tout à l'heure si empressée :

— Et maintenant faites-moi ramener, Loti, dit-elle... Nous sommes loin de Stamboul, ici... Le jour baisse... J'ai presque peur...

J'appelle Djemil :

— Va-t'en reconduire la dame, Djemil, — et avec beaucoup d'egards, tu m'entends, car elle a été très bonne, elle a fait pour moi tout ce qu'elle pouvait faire... Ne la quitte qu'après que tu auras vu la porte de sa maison refermée sur elle, ramène-la comme si elle était ta mère.

Quant à moi, je la reconduis cérémonieusement jusqu'à la porte du jardin, et, pour le grand adieu, je baise sa main gantée. Avant

qu'elle ait rebaissé son voile, j'aperçois que ses yeux sont pleins de larmes.

Jeudi 20 octobre 1910.

A Stamboul pour la dernière fois, — mon départ ayant lieu dans trois jours, — et je me trouve aujourd'hui dans une ville déjà presque hivernale, sous un triste ciel.

Il a pris, lui aussi, son air sombre de l'hiver, mon petit quartier tant aimé de Mahmoud-Pacha, et, devant les cafés turcs, sous les grands arbres qui s'effeuillent, seuls, deux ou trois vieillards en caftan de fourrure, persistent à se tenir encore ; peut-être essaient-ils, ces vieillards, de se prolonger l'illusion des beaux jours, car ils ne verront plus beaucoup d'étés.

Au crépuscule, une rafale de vent du Nord se lève et me chasse.

Samedi 22 octobre 1910.

Il fait doux, presque chaud et l'on dirait que l'été est revenu, pour mon dernier soir d'Ortakeui.

Je sens l'inévitable angoisse des départs, des choses qui vont finir sans retour. J'aurais dû le prévoir : déjà je me suis attaché à cette demeure, à ce vieux jardin, où j'ai langui et souffert si longtemps. Je dis adieu aux allées désuètes, le long desquelles sont morts les dahlias et les asters.

Le chat gris de ma voisine la Sultane saute le mur bas, pour me tenir compagnie, comme il le faisait quand j'étais malade. Je l'appelle et il arrive, très câlin, pour se faire caresser une dernière fois.

Après le souper, je veux revoir cet humble café turc de la rive d'Ortakeui, où la fumée des

narguilhés a terni, avec le temps, les pieuses inscriptions musulmanes accrochées aux murs, et je descends, par la belle nuit tiède, jusqu'aux eaux du Bosphore qui ont pris, encore une fois, comme naguère toutes les nuits d'été, leur tranquillité de miroir.

Quelqu'un me court après, dans l'obscurité; je devine que c'est l'un des Croates de la maison, Aleko, ou son frère Niko, que le Consul, dans sa sollicitude inquiète, envoie pour m'escorter, ne voulant toujours pas admettre combien je suis un noctambule de Constantinople. Je continue donc ma promenade suivi de ce gentil compagnon imposé.

En bas, sur la petite place, il fait tellement doux, ce soir d'octobre, que je trouve les habituels « mussafirs » en turban, assis à fumer dehors, comme en été, et je prends place parmi eux, à la belle étoile.

La vie est revenue en moi, ces derniers jours, je ne désespère plus maintenant de revoir encore ma chère Turquie, à un autre voyage, mais, pour sûr, je ne serai plus jamais un habitant

d'Ortakeui, un familier de ces humbles petits cafés autour de la mosquée, les soirs d'automne...

Dimanche 23 octobre 1910.

Le départ de Constantinople. Je quitte, avec un serrement de cœur, la vieille maison d'Ortakeui, que j'ai habitée plus d'un mois.

A bord du paquebot, j'apprends que l'appareillage, prévu pour six heures, est remis à dix heures du soir ; j'ai donc le temps de redescendre à terre, pour ne pas perdre une minute de Turquie.

Je m'arrête au point du quai le plus voisin du navire qui va m'emporter, et ce point est précisément Top-Hané, — le vieux Top-Hané de mon premier séjour, il y a trente-quatre ans, et que j'avais délaissé, depuis, le trouvant trop près du Péra infidèle ; cependant il est resté immuable.

Là, devant le Bosphore, je fume mon narguilhé-suprême, dirai-je presque, sur les banquettes d'un café turc, où je m'étais sûrement assis plus d'une fois, jadis, quand j'avais vingt-six ans.

Qui dira tous les souvenirs de ma jeunesse, restés accrochés aux fontaines, aux mosquées, aux grilles, dans ce quartier de Top-Hané!

Avant dix heures, il faut rentrer à bord pour l'appareillage; peut-être, pour moi, est-ce fini à jamais de la chère Turquie?...

En août 1913, mon père retourne en Orient, peut-être pour la dernière fois.

Les guerres Balkaniques sont à peine terminées, la paix n'est pas définitivement conclue, on ne sait pas encore quel sera le sort de la Turquie ni si Andrinople restera Ottomane.

S. V.

Lundi 11 août 1913.

Halte, le matin, à Chanak, au milieu des Dardanelles.

Le soir, à minuit, mouillé à l'entrée du Bosphore, près de la Tour de Léandre. Le grand Stamboul silencieux est là, tout près, ses minarets illuminés des couronnes de feu du Ramazan. D'ici, en apparence, rien n'a changé, malgré les terribles drames où faillit sombrer la Turquie, malgré les deux ou trois cent mille morts que les balles chrétiennes ont couchés dans les champs de la Macédoine ou de la Thrace.

Mardi 12 août 1913.

Cinq heures du matin. Le soleil levant éclaire en rose pâle les palais, les harems grillés de la côte d'Europe, encore dans le silence du sommeil, et qui semblent toujours recéler tout le vieux mystère du passé oriental. Mais les fumées et l'agitation moderne vont bientôt commencer là-bas, vers Galata où nous arrivons.

A six heures, le paquebot s'amarre à son poste. Sur le quai, je vois des bannières, des foules, des caisses de plantes vertes et des tapis rangés comme pour faire honneur à un grand personnage, et toute la police est en armes. Pour qui ce déploiement?

— Mais je crois que c'est pour vous, tout ça, commandant, me dit Osman, mon serviteur fidèle qui m'accompagne en Turquie pour la cinquième fois.

Des délégations montent à bord, des généraux

envoyés par le Sultan et les princes, des représentants de toutes les corporations, des imams, des derviches, des prêtres d'Arabie. Et c'est bien moi que l'on cherche en effet pour me faire fête.

Des voitures de la cour sont là, qui m'attendent. Mon Dieu, j'avais été bien loin de prévoir un pareil accueil. Dès que je mets pied à terre, la foule applaudit, les bannières s'agitent. Jusqu'au quai de Top-Hané où m'attend une mouche du Sultan, les soldats, en haie, font le salut militaire et la foule applaudit toujours. Il y a même la confédération des hammals, les braves portefaix de Constantinople; ils sont tous venus, portant leurs grandes bannières vertes zébrées d'inscriptions blanches, et, avec leurs rudes mains, ils applaudissent en tonnerre.

Donc à ce même vieux quai inchangeable où, tant et tant de fois, je m'étais embarqué jadis, comme petit enseigne de vaisseau ignoré de tous, je m'embarque aujourd'hui en triomphe, dans la belle mouche impériale, au milieu des saluts militaires et des acclamations.

Une demi-heure après, nous sommes à Candilli, chez mes amis O...., qui m'ont, encore une fois, aimablement offert l'hospitalité. Je reprends ma chambre d'il y a trois ans, sur pilotis, au-dessus du Bosphore, en face des vieilles tours et des vieux cimetières de Rouméli-Hissar. Sous le plancher, le clapotis du Bosphore est toujours aussi berceur. Et j'oublie les tragédies horribles qui se sont jouées, depuis que j'avais quitté ce lieu...

Mercredi 13 août 1913.

Visites aux princes Yousouf-Izeddin et Abd-ul-Medjid.

A mon retour, retrouvé mon ancien serviteur, le brave Djemil, qui m'attendait à Candilli. Il m'embrasse les mains avec effusion. Il a souffert pendant l'horrible guerre où il s'est longtemps battu et son costume de soldat est usé et poussiéreux. — Mon pauvre Djemil, lui dis-je, tu

as beaucoup vieilli et tes cheveux ont commencé à blanchir. (Zavallé Djemil tchock ichtiarladoun, satchéné bachladi agharmaya.)

Et il s'est mis à fondre en larmes.

Dans le jour, pendant mes tournées de visite, pendant mes courses sur l'encore immuable Bosphore tout ensoleillé, j'avais repris confiance en la durée de l'Orient et de l'Islam. Mais ce soir, à la nuit tombante, quand nous sommes assis devant la maison, sur notre petit quai de marbre, et que des nuages sombres s'amassent en face, au-dessus de la côte d'Europe, des nouvelles arrivent plus que jamais terrifiantes : le partage de la Turquie semble décidé irrévocablement par l'Europe chrétienne. Et je traduis ces nouvelles au pauvre Djemil qui, tout pâle, m'écoute d'un air de résignation accablée.

Vendredi 15 août 1913.

Le grand Vizir m'envoie prendre, par son

beau caïque à trois rameurs en vestes capucine brodées d'or, pour la visite que je dois lui faire dans son palais de Yeni Keui, sur la côte d'Europe.

A l'instant où je prends place dans la somptueuse embarcation, le paquebot qui m'a amené de France et continue sa route vers la mer Noire, passe devant Candilli et me salue du pavillon.

Après la réception du grand Vizir, j'ai le temps d'aller, toujours avec le beau caïque, sur la rive asiatique du Bosphore, à Béïcos. Mon arrivée en cet équipage y fait sensation ; comme je suis coiffé d'un fez, tous les rêveurs, assis au bord de l'eau, me prennent pour quelque seigneur turc et se lèvent avec de grands saluts.

Oh ! la mélancolie de revenir là, sous l'ombre épaisse des platanes centenaires, dans la « Vallée du Grand-Seigneur » où plane toujours le même calme sans nom, le même mystère...

Au bord du ruisseau plein de tortues, l'humble tout petit café existe encore, comme au temps des « désenchantées » ; et l'on m'y reconnaît avec émotion. Le crépuscule approche et des

familles turques, femmes voilées, arrivent pour faire sur l'herbe l' « iftar » du Ramazan (le repas du soir, après le jour de jeûne). Les bergers ramènent leurs chèvres avec la même musique de flûte qu'autrefois. Dans la forteresse enfouie sous les arbres on entend les mêmes sonneries graves des trompettes turques appelant les soldats à la prière.

Je m'attarde en ce lieu de paix élyséenne et la lune éclaire déjà quand je rentre à Candilli, sur les eaux du Bosphore qui ont pris, comme chaque soir, leur immobilité de glace réfléchissante.

Vers neuf heures du soir, comme nous sommes assis au bord de l'eau, sur le petit quai de marbre, on entend s'approcher une vieille musique de Turquie, musettes et tambourins; c'est en mon honneur, me dit-on, une fête en surprise que m'ont préparée les gens du village. Une barque paraît, une immense barque menée par huit rameurs en costume d'autrefois, qui rament debout. Elle est tout illuminée et pavoisée, avec,

à ma louange, une inscription transparente en caractères turcs. Dans la grande barque m'attendent tous les notables du village et les imams : il faut que je prenne place au milieu d'eux, étendu sur de somptueux tapis et des coussins, et on m'apporte un narguilhé d'honneur. Le vieil Orient n'est pas mort, on l'a reconstitué là, pour moi, avec un soin touchant. Et nous partons pour une promenade qui durera jusque passé minuit, moi toujours étendu sur les beaux tapis, comme un pacha. Les aigres musettes et les tambourins vont en tête, dans une autre barque, et derrière nous, suivent tous les caïques de Candilli, en long cortège. On brûle des feux de Bengale, des fusées. Nous longeons de près la côte d'Asie, où tous les villages ont été prévenus et, devant chacun d'eux, s'allument des feux de joie. Dans les vieilles maisons turques, derrière les grillages des fenêtres éclairées, on aperçoit des têtes d'hommes coiffées de fez rouges ou de turbans, et, dans les impénétrables harems, des têtes de femmes voilées comme pour la rue, à cause de tant de lumières allumées chez elles ce

soir. Et tout ce monde m'acclame en battant des mains.

Nuit tiède et merveilleuse, nuit de féerie. Pas une ride ne trouble le miroir pâle de la mer, et, en haut du ciel, la grande pleine lune du Ramazan argente toutes choses. Ni les rameurs, ni les musiciens ne se lassent, et les feux de Bengale, rallumés sans cesse par les gens des villages, répandent toujours leurs petites nuées roses ou bleues. Les deux rives, celle d'Europe et celle d'Asie, continuent de défiler lentement, comme si l'on déroulait des deux côtés de notre route les toiles d'un diorama à grand spectacle. Les enchantements de ce Bosphore, où soufflent tous les jours des brises violentes, consistent surtout en ces calmes soudains, qui commencent chaque soir d'été, au coucher du soleil, et transforment aussitôt les eaux agitées en une immense glace réfléchissante que rien ne dérange plus. C'est à peine si notre marche glissante y trace à notre suite quelques stries légères. Nous glissons, nous glissons, moi toujours étendu, comme un prince oriental, sur des tapis et des coussins

brodés d'or. Les collines et les bois d'Europe ou d'Asie dessinent sur le ciel si clair des découpures nettes, presque noires, en avant desquelles se détachent en blancheurs les villages, les dômes des mosquées et les hautes flèches des minarets... Oui, c'est bien un prince oriental que je suis pour le moment, et mon passage réveille des pays endormis qui s'éclairent de mille feux et d'où partent de gentilles salves d'applaudissements. Tant sont immobiles, les eaux sur lesquelles je glisse, que les étoiles s'y reflètent comme des clous d'or qui ne s'entourent d'aucun cerne, d'aucune buée, pouvant y jeter du vague ou les déformer; c'est sur de vraies constellations que je chemine, c'est sur une carte du ciel, ou plutôt sur le ciel lui-même qui serait renversé à de vertigineuses profondeurs, — et la toujours même petite musique étrange et douce nous précède sur l'eau, avec une persistance d'incantation.

Samedi 16 août 1913.

Le Sultan me reçoit longuement au palais d'Yeldiz. Au moment où je le quitte, il enlève sa montre, au chiffre en brillants, et sa chaîne lourde, les met, presque de force, dans mon gilet, et, voyant que je veux refuser ce cadeau, il insiste : « Acceptez, me dit-il, cette montre à laquelle je tiens beaucoup et que je porte depuis bien avant d'être sultan. Ce que je fais là, je ne l'ai jamais fait et ne le ferai jamais pour personne d'autre que vous. »

Lundi 18 août 1913.

Départ pour Andrinople. Une mouche vient nous prendre le matin, à Candilli, mon fils, Osman et moi, et nous porte à Stamboul.

Rencontré, près de l'Échelle de Serkedji, où nous débarquons, les équipages du Harem impérial qui se rendent à Sainte-Sophie, pour une grande cérémonie religieuse. Dans les luxueux carrosses, on aperçoit les belles sultanes voilées de gaze blanche; elles semblent toutes joyeuses de leur promenade, car elles ne traversent la ville qu'une fois par an; des eunuques noirs les escortent, et ce défilé, au brillant soleil d'août, est bien du vieil Orient sur lequel le modernisme n'a pas encore eu de prise.

A onze heures, nous sommes dans le train spécial qui nous mènera à Andrinople.

Le « *tragique désert de Thrace* », disais-je dans une précédente lettre...

Il commence presque aux portes de Stamboul, ce désert. Le train qui m'emmène à Andrinople s'engage tout de suite dans d'infinies solitudes où le soleil d'été darde brûlant sur des herbes et des chardons bleus.

Au bout d'une heure et demie, voici Tchataldja où, l'hiver dernier, la mort hurlait furieuse, dans le vent glacé et les rafales de neige. Aujourd'hui tout est lumineux et adorablement calme; cependant les tranchées sont encore là, les tranchées qui entendirent si

longtemps le fracas des shrapnells et le râle des agonies. Il y a aussi de grands trous faits par les obus; la floraison fougueuse des graminées n'a pas encore pu masquer dans les plaines l'horreur de tout cela. De loin en loin des amas de décombres, où déjà l'herbe commence à pousser, représentent les villages turcs, rageusement anéantis par les barbares de Bulgarie. Et il reste ces barrières à n'en plus finir, faites d'une triple ligne de fils de fer barbelés, pour entraver les cavaliers.

On me montre, à droite, le point où la ruée des envahisseurs vint se heurter et se briser contre l'héroïque résistance de Djemal bey, — qui sauva Constantinople. Silence là comme ailleurs, silence et triomphe de l'herbe, qui s'est hâtée de recouvrir les champs de bataille, triomphe surtout des chardons bleus qui, jusqu'à l'horizon limpide, bleuissent toute la plaine, sous un ciel plus éperdument bleu encore.

Ni paysans, ni troupeaux, ni villages, plus rien. Sans les éboulements qu'ont laissés les

habitations humaines, on croirait que ce pays fut de tous temps un désert. De loin en loin, cependant, le long des sentiers, cheminent en mélancoliques cortèges des chars à bœufs, ramenant des émigrants qui avaient fui devant les massacreurs. (Il en reste encore près de 200.000 à Stamboul, recueillis par la charité publique.) Dans leurs vieux coffres asiatiques, ils rapportent les hardes qu'ils ont pu sauver. Ils reviennent, très réduits comme familles, car, pendant la fuite sous la neige au milieu des plaines détrempées, les vieillards et les tout petits enfants sont morts. Ils savent qu'ils ne retrouveront plus rien et qu'à peine ils pourront reconnaître, parmi les décombres, ce qui fut leur demeure : mais ils sont résignés, et un d'eux m'a dit, sans une plainte : « Grâce à Dieu, la terre au moins nous est restée. »

Après les plaines d'herbages viennent les forêts de broussailles ; on croirait traverser la grande jungle indienne. Et, le soir, commencent d'apparaître de tous côtés des alignements de petites tentes blanches, des campements de

soldats : toute la Turquie est là, en armes, dans la crainte encore de quelque nouvelle invasion barbare. De l'artillerie, de la cavalerie, des fourgons, des chameaux chargés de munitions et de vivres. A chaque station où notre train s'arrête, des officiers et des soldats nous attendent au passage ; ils s'avancent pour me saluer ou me serrer la main. En quoi ai-je mérité tant de reconnaissance, qui m'est partout témoignée?... Oh! les belles troupes, saines, vigoureuses, bien équipées, l'air résolu et grave! Si différentes sans doute de celles que, au début de la guerre, la Turquie, prise à l'improviste et indignement trompée d'ailleurs par les promesses de l'Europe, fut obligée d'envoyer à l'ennemi, pauvres troupes de la défaite, qui se battaient manquant de tout et traînant la faim épuisante aux entrailles.

A la station d'Al-Poullou, que nous n'atteignons qu'à nuit close, de grands feux de joie sont allumés autour du camp, et des hommes se rangent le long du train avec des torches enflammées. C'est pour moi, tout cela, paraît-

il. Et pourtant je n'ai fait que mon devoir d'honnête homme et de *Français*, en rétablissant la vérité malgré les calomniateurs à gages ou les aveugles sectaires.

Des soldats envahissent nos voitures, nous offrant sur des plateaux de l'eau fraîche et des verres d'orangeade ; celui qui me sert est un géant frêle à la figure noire : l'un de ces braves eunuques des harems qui ont voulu à tout prix s'armer comme les autres et se battre...

Après la courte halte, quand les feux de joie s'éteignent dans la nuit, je m'inquiète de n'avoir pas assez remercié pour cet accueil que j'étais si loin d'attendre.

Il est minuit, sous la pleine lune du Ramazan, quand nous arrivons à Andrinople. A peine arrêté en gare, le train est pris d'assaut : le gouverneur de la ville, les chefs militaires, les chefs religieux aux fronts enturbanés, le chef des derviches, le grand rabbin des israélites, tous sont venus me souhaiter la bienvenue. Et sur le quai j'aperçois une foule énorme, des musiques, de la cavalerie, de grandes ban-

nières de soie rouge zébrées d'inscriptions blanches... Vraiment, est-ce possible que ce soit pour moi tout cela?... Je mets pied à terre aux sons de la *Marseillaise*, et des applaudissements éclatent en grande salve. Je crois bien que mes yeux s'embrument un peu, tandis que je rends les saluts au passage. Cependant ma voiture part au trot, suivie d'autres en cortège et de cavalerie, et de jeunes garçons qui courent à toutes jambes pour au moins toucher le bout de mes doigts à la volée... Si je conte ces détails, c'est qu'ils montrent bien ce qu'est le peuple turc, ce qu'est sa reconnaissance, ce qu'est son cœur. Je représente pour eux, comme ils ne cessent de me le dire, l' « *ami des jours sombres* », et, en Turquie, ces choses-là ne s'oublient pas.

Une demi-heure de course à travers la campagne et les arbres, et puis nous traversons la belle Maritza — à cette heure, miroir de la lune — et enfin nous entrons dans Andrinople, où m'attendent encore des foules, des acclamations et des bannières. Le long des rues,

éclairées de mille lanternes et pavoisées de drapeaux rouges à croissant blanc, les Turcs, les chrétiens et les juifs battent des mains et crient : « Vive la France ! » Par endroits, il y a aussi contre les maisons des groupes, des rideaux de silencieuses dames voilées qui, malgré l'heure tardive, ne se sont pas lassées de m'attendre.

Andrinople est peut-être plus délicieusement orientale encore, plus intacte que Stamboul ; au-dessus de ses innombrables petits cafés décorés de banderoles et de lumières, tous ses minarets, illuminés cette nuit pour le Ramazan, montent dans le ciel plein d'étoiles, plein de rayons de lune, montent presque trop haut ; on dirait de trop gigantesques fuseaux noirs, des lances fantastiques où seraient enfilées à différentes hauteurs des bagues de feu. J'attendais une ville encore en deuil, et je trouve une ville en fête, qui délire de joie. Fête du Ramazan et joie inespérée de la délivrance, réveil après le plus horrible des cauchemars, résurrection après des semaines de mort : je bénéficie de

tout cela, moi qui me sens si peu de chose; presque l'on dirait que je suis le libérateur; c'est immérité, c'est trop, et ma reconnaissance émue se mêle de beaucoup de confusion. Aucun peuple au monde n'aurait su me remercier comme on le fait chaque jour depuis mon arrivée en Turquie, à la fois avec tant d'élan et avec une délicatesse aussi exquise.

Singulier retour des choses humaines! En face de l'admirable mosquée de Sélim II, la maison, le petit palais plutôt qui m'est préparé, est celui que le général bulgare avait choisi comme repaire et d'où il fit pendant tant de jours planer l'horreur sur la ville. Il l'avait dévalisé en partant, et, ce qui est un comble, ayant trouvé un acquéreur dénué de scrupules, il avait vendu très cher la maison voisine qui, bien entendu, ne lui appartenait pas davantage. De différents côtés, on a prêté pour moi de beaux meubles; par excès de précaution, car je suis très visé par les Bulgares, on a placé à ma porte une garde armée de nuit et de jour, et je m'endors du plus confiant sommeil, bercé

de temps à autre par la voix aérienne des muezzins.

C'est à l'extrême matin surtout, aux premières transparences du jour, qu'ils chantent là-haut comme des oiseaux de printemps. Ils chantent, ils chantent; leurs vocalises si faciles et si pures s'épandent au loin dans l'aube sonore. Jamais je n'avais entendu en l'air d'aussi longues aubades, ni les louanges d'Allah si mélodieusement répétées. Durant tant de jours sombres, les grands minarets avaient dû rester silencieux, et on pensait, hélas! qu'ils l'étaient pour jamais! Il semble donc que ce besoin de prière, longtemps comprimé dans la belle mosquée muette, s'échappe à présent par ces hautes flèches, reprend un essor plus exalté et plus éperdu...

P.-S. — L'ambassadeur de Bulgarie à Vienne m'a fait l'honneur, dans la *Neue Freie Presse*, de répondre à mon précédent article : « Je me suis trompé, dit-il, et toutes ces ruines sur ma route étaient celles de villages bulgares sac-

cagés par les Turcs. » Probablement ce sont les Turcs aussi qui ont détruit et souillé toutes leurs mosquées!...

A moins qu'une telle réplique ne soit très enfantine, elle est de la plus impudente mauvaise foi; elle est même de la dernière maladresse, car rien n'est plus facile que de constater sur place. La vérité est au contraire que les maisons bulgares, très clairsemées d'ailleurs dans cette province entièrement musulmane, sont encore debout. Les envahisseurs ne les ont pas détruites (les loups ne se mangent pas entre eux) et les Turcs, qui à leur retour auraient été excusables d'agir par représailles, les ont généreusement épargnées. Chacun peut y aller voir!

Le même ambassadeur, dans sa réponse, estime que le général bulgare a montré beaucoup de mansuétude en ne faisant pas exécuter ce métropolite grec qui avait l'effronterie (*sic*) de lui exprimer ses préférences pour la domination musulmane. Soit!...

Le lendemain de son arrivée à Andrinople, mon père adressa la lettre suivante aux habitants de la ville, pour les remercier de leur accueil :

Andrinople, 19 août 1913.

J'ai éprouvé hier au soir, en entrant à Andrinople, une des émotions les plus imprévues et les plus belles de ma vie, et je crois bien que mes yeux s'embrumaient un peu de larmes, tandis que je rendais les saluts au passage.

J'ai serré beaucoup de ces mains qui se tendaient vers moi. J'ai même serré celles de petits enfants que leurs mères soulevaient à bout de bras, — des mains pareilles à celles que les monstrueux Bulgares coupaient pour

s'en faire des amulettes... J'aurais voulu les serrer toutes, mais il y en avait des milliers, il y en avait trop. Contre mon attente, j'entrais dans une ville en fête. Tous étaient unis, musulmans, chrétiens et juifs ; il y avait dans les âmes non seulement l'élan d'une reconnaissance cent fois plus grande que je le mérite ; mais il y avait aussi une explosion d'unanime joie à être délivrés du plus affreux cauchemar, après avoir vécu quelques mois dans l'effroi et l'horreur, sous le couteau des bouchers de viande humaine.

Un merci profond à tous. Et vive Andrinople ottomane ! Puisse l'Europe, un instant égarée, comprendre enfin et se repentir ! Il est impossible que la diplomatie, à défaut de pitié, n'ait pas au moins un peu de conscience. Puissent la paix et la prospérité d'autrefois revenir dans cette ville, dont j'ai senti hier au soir le cœur si reconnaissant, mais encore si anxieux, battre là tout près du mien !

PIERRE LOTI.

POUR ANDRINOPLE OTTOMANE

Je veux simplement dire en toute sincérité ce que j'ai vu, de mes yeux vu, dans le désert que les Bulgares ont fait de la Thrace. Oh! combien cela dépasse en abomination tout ce que l'on m'avait conté, tout ce que j'imaginais! Avec quelle rage ont-ils donc travaillé, les libérateurs chrétiens, pour accomplir en quelques mois une destruction pareille!

Un désert, disais-je, et le plus tragique des déserts, parce qu'on sait que, la veille encore, c'était une province heureuse et que la terre est toute pleine de paysans fraîchement tués. Plus rien. Dans l'automobile militaire, qui

m'emporte à toute vitesse, j'ai pu faire des lieues sans apercevoir une créature humaine. Çà et là des carcasses de bêtes, des compagnies de corbeaux. De loin en loin des amas de pierres, des enchevêtrements de petits murs en ruine : c'est ce qui reste des villages. Si l'on s'approche parfois, une figure craintive, contractée de douleur, surgit des décombres, — quelque rescapé des grands massacres qui s'abrite sous un toit de branches dans ce qui fut sa maison.

De ces villages fantômes je détaillerai un quelconque : Haousa, par exemple, où je me suis arrêté une demi-heure. Mais il y en a des centaines et des milliers d'autres où l'horreur est pareille.

Donc Haousa, prenons celui-ci au hasard. Plus que des pans de murs, des ruines, des débris. Voici la mosquée : de loin, elle semblait moins détruite que tant d'autres, sans doute faute de temps pour la mieux saccager. En dedans quelques blessés, quelques malades aux figures terreuses gisent sur des loques. On

a brisé à coups de masse les fines sculptures en marbre blanc des fenêtres et du mihrab, et ce sont les prisonniers, les blessés turcs, qui ont été condamnés à faire eux-mêmes la besogne sacrilège, tandis que les Bulgares les harcelaient à coups de baïonnette. Il faut monter au minaret pour voir le plus immonde : les Bulgares y venaient tous les jours pour faire de là-haut leurs ordures sur la coupole qui en est ignoblement souillée.

Autour, c'est le cimetière ; on a brisé toutes les stèles, on a mis à découvert des morts et on s'est amusé à faire des ordures sur leurs ossements disloqués. Voici le puits du village ; il en sort une sinistre odeur ; on y a jeté les corps des femmes et des enfants violés par les soldats et, par-dessus, pour les faire plonger, on a entassé les stèles arrachées aux tombes.

Sur un peu plus d'un millier d'habitants, il en reste une quarantaine échappés au massacre. Quelqu'un leur a dit mon nom, et ils accourent autour de moi, surgissant de derrière les ruines comme des spectres. Pauvres

et braves gens ! Comment se peut-il que, même dans ce village perdu, ils sachent que j'ai essayé de crier la vérité à l'Europe dite chrétienne ? Mais oui, ils savent tous et viennent me serrer la main. Et puis ils me content leur martyre. L'un dit : « Je n'ai plus ni femme, ni enfants, ni maison, ni troupeau. Pourquoi ne suis-je pas mort ? » Un autre, un vieillard courbé, dit : « Moi, j'avais une petite-fille de dix ans qui était ma joie. Quatre soldats bulgares sont entrés pour la violer ; ils m'ont aux trois quarts tué à coups de poing parce que je voulais la défendre. Quand j'ai repris connaissance, elle n'y était plus. » Où est-elle, sa petite-fille ? Dans le puits, sans doute, à pourrir avec les autres sous les marbres brisés.

Tout le long de la grande route qui traverse ces infinies solitudes désolées, il y a un continuel défilé de soldats, de fourgons d'artillerie, de canons sur des chariots, de cavaliers kurdes ou bédouins, de chameaux chargés de vivres. On arrive de toutes parts à marches

forcées, même du fond de l'Asie, au secours d'Andrinople qui a échappé une première fois par miracle, mais où l'Europe s'obstine à vouloir, contre tout sentiment humain, ramener les grossiers massacreurs qui n'y laisseront pierre sur pierre et qui en feront un charnier.

Andrinople ! Le soir, après la longue promenade funèbre, elle réapparaît à l'horizon au-dessus d'une verte ceinture d'arbres. Couronnée de ses minarets et de ses dômes, elle est encore merveilleuse. Mais peut-être, hélas ! ses jours sont comptés. Dans ses rues pavoisées, c'est la joie, l'imprévoyante joie de s'éveiller enfin du plus horrible des cauchemars. On sait par quel miracle Andrinople fut sauvée. Les Bulgares, sentant revenir les Turcs, avaient tout préparé pour la tuerie finale. Eux devaient massacrer les Musulmans, tandis que les Arméniens armés par leurs soins étaient sommés de massacrer les Grecs. La répartition du travail était faite. De plus, des canons avaient été braqués sur la belle mosquée souveraine, la mosquée de Sélim II, pour l'anéan-

tir. Et cette dernière nuit de l'occupation bulgare fut particulièrement terrible : c'est celle où l'on jeta dans la rivière des Grecs attachés quatre par quatre. Le seul rescapé de la noyade me l'a contée en détails à faire frémir, que je me réserve de donner plus tard.

Cette dernière nuit donc, on tua, on pilla, on viola un peu partout. Exemple entre mille : dans une maison que je connais, où habitaient la veuve d'un officier turc et ses deux jeunes filles, une bande de soldats bulgares, entrés par effraction, restèrent jusqu'au matin, et les voisins entendirent toute la nuit les cris déchirants de ces trois femmes contre lesquelles les brutes s'acharnaient. On s'occupa aussi d'entasser le pillage dans des wagons qui devaient partir à l'aube. Et quel lamentable pillage, — jusqu'aux meubles et aux matelas des plus pauvres gens, tout ce qui était tombé sous leurs mains forcenées !

Mais à l'aube, Dieu merci ! parurent ceux que l'on n'attendait pas encore. Une clameur de délivrance s'épandit dans toute la

ville : « Les Turcs, les Turcs arrivent ! » On ne comptait sur eux que le lendemain matin. Et les Bulgares se croyaient si sûrs de la nuit suivante pour tout ensanglanter ! Par quel prodige ces trouble-fête avaient-ils pu parcourir 80 kilomètres en vingt-quatre heures ? Enfin ils étaient là. Andrinople se sentait sauvée, au moins pour un temps. Et Musulmans, Grecs et Juifs tremblaient de joie, pleuraient de joie. Avant de s'en aller, les Bulgares prirent le temps de jeter dans des puits quelques derniers prisonniers de guerre. Ensuite, fuyant en déroute, ils se retournèrent pour capturer un jeune officier turc, Rechid bey, fils du grand Fuad, qui s'était lancé trop près de leurs talons. Ils lui arrachèrent les deux yeux des orbites, lui coupèrent les deux bras, et puis disparurent. Et ce fut leur dernier crime, au moins pour cette fois.

Pauvre Andrinople que j'ai vue en fête, toute pavoisée, toute illuminée le soir en l'honneur du ramazan, — peut-être de son dernier ramazan ! Derrière cette joie du peuple dans les

rues persistait le souvenir des atrocités de la veille. Dans les quartiers turcs, on m'a montré partout des mosquées démolies, des portes, des fenêtres défoncées par les pilleurs ou les satyres. On m'a fait visiter l'île d'angoisse, cette île du fleuve où quatre à cinq mille prisonniers de guerre turcs furent entassés pour y mourir de faim. Là j'ai vu les arbres jusqu'à hauteur d'homme dénudés et blancs, dépouillés de leur écorce que les affamés dévoraient. On sait qu'au bout de quinze jours de cette torture les Bulgares vinrent égorger ceux qui s'obstinaient à vivre.

Si je n'avais recueilli que des témoignages turcs, je risquerais d'être taxé d'exagération. Mais les plus accablants, ce sont les Grecs et les Juifs qui me les ont fournis. Le métropolite grec, que je suis allé visiter dans son vieux palais épiscopal, m'a conté en m'autorisant à l'écrire comment lui parla le général bulgare qui l'avait mandé brutalement : « — Est-ce que vous aimez les Turcs, vous ? — Oui, parce que durant quatre siècles ils nous ont permis

de vivre heureux. — C'est bon, je vais vous faire exécuter. — Alors tuez-moi tout de suite. — Non, un peu plus tard, quand ça me plaira. Sortez. » Et, dans une salle voisine, les aides de camp parlaient de même à tous les notables grecs convoqués. Mais l'arrivée foudroyante des Turcs les sauva tous.

C'est pendant un iftar, dîner de Ramazan, offert par le vali dans son palais dévasté, que j'ai pu juger surtout de l'entente fraternelle entre les musulmans et les autres communautés religieuses d'Andrinople. Parmi des généraux, des officiers de tout grade, le grand rabbin des juifs était attablé entre deux hodjas à turban; ailleurs, le métropolite grec causait en souriant avec son voisin de gauche, le chef des derviches. Hélas! sur cette joie de la délivrance qui les unissait tous, pesait l'angoisse des lendemains. L'Europe, l'Europe, que ferait-elle? qu'exigerait-elle? On avait confiance pourtant, confiance en les cœurs français, en les cœurs anglais, et peut-être, malgré tout, en les cœurs russes. A la fin du repas, la belle

voix d'un muezzin emplit le palais. Par les fenêtres ouvertes on voyait resplendir la pleine lune et monter dans le ciel les flèches aiguës des minarets illuminés en féerie pour le Ramazan.

C'était l'heure de la prière du soir, et je me rendis avec le vali et sa suite à la mosquée merveilleuse de Sélim, où déjà des milliers d'hommes se prosternaient. Et, ce soir-là, les hodjas chantèrent comme en délire. Leurs belles voix claires semblaient planer vers le haut de la coupole sonore, tandis que les innombrables voix assourdies et graves des fidèles agenouillés accompagnaient comme un grondement souterrain. Jamais dans aucune mosquée je n'avais entendu pareille exaltation de prière, prière d'actions de grâces en même temps que de supplication et de terreur. Hélas ! dans quelques jours, si l'Europe ramène ici les Bulgares, que seront devenus tous ces hommes qui implorent, que seront devenues ces belles mosquées que les croyants emplissent de leurs psalmodies ardentes? Après ce que les barbares

ont fait une première fois et n'ont pas eu le temps d'achever, on devine ce que sera leur retour, quand ils auront en plus la rage folle d'avoir été chassés.

L'heure est infiniment grave... Et cependant j'espère encore. L'inqualifiable crime de livrer ces beaux sanctuaires aux destructeurs sans merci, surtout de condamner cette population à la torture et à l'horrible mort, l'Europe avertie hésitera à le commettre, ne fût-ce que pour ne pas creuser entre le monde chrétien et le monde musulman un abîme de haine.

Je disais que les Turcs espéraient même en les cœurs russes. Eh bien, moi aussi. Je crois que les Russes s'égarent, qu'ils sont abusés, qu'ils ne savent pas. Quand ils sauront toute la monstrueuse vérité, ils comprendront que se solidariser avec ce petit peuple fourbe et féroce, opprobre de la grande famille slave, ce serait maculer leur histoire d'une indélébile souillure.

P.-S. — On reproche aux Turcs de s'avancer au delà des limites qu'ils s'étaient fixées

eux-mêmes. J'en ai parlé à leurs officiers qui m'ont dit : « Mais nous ne voulons pas nous y établir. Seulement quand des femmes affolées, tant grecques que musulmanes, viennent nous crier : « Tuez-nous ou délivrez-nous des Bulgares ! » comment ne pas venir à leur secours? » Sait-on en Europe qu'à Dédéagatch, une ville que la diplomatie concède à Ferdinand de Cobourg, les Turcs et les Grecs ont fait serment d'émigrer ensemble en Asie avant l'arrivée des Bulgares, et qu'ils préparent des radeaux pour leur fuite? Et enfin je viens de recevoir d'une petite ville de Thrace une dépêche ainsi conçue : « Vous supplions de faire tout au monde pour que nous ne tombions pas aux mains des monstres bulgares. — *Signé* : Une centaine de Grecs. »

DERNIERS TÉMOIGNAGES

Dans ma belle maison d'un jour, qui fut celle du général bulgare et d'où récemment encore émanait tant de terreur, je reçois, comme si j'étais un justicier, d'accablants témoignages. Ceux des Turcs, on pourrait les croire exagérés. Je ne parlerai que de ceux des chrétiens et des juifs, et ne citerai en entier que celui-ci, parce qu'il n'a encore paru nulle part. Il est d'un Grec nommé Pandelli, le seul rescapé de la fameuse noyade dans la Maritza :

« En rentrant le soir de mon travail, je vis

mon quartier envahi par des soldats bulgares. Chez moi, un sergent venait de donner l'ordre à ma femme de lui livrer tout ce que nous possédions, et mes petits enfants (j'en ai cinq) pleuraient à chaudes larmes. Dans les maisons voisines, d'autres soldats opéraient de même et, peu à peu, notre linge, nos objets précieux, s'entassaient dans la rue, devant un officier qui faisait les cent pas. Quand, enfin, les pilleurs eurent constaté que nos logis étaient vides, ils nous emmenèrent, nous les hommes, à la gare, sous prétexte de nous faire interroger par un capitaine. Voici à peu près quel fut l'interrogatoire de chacun de nous : « Tu es Grec, toi? Donc tu es voleur (*sic*). File! » Par là-dessus, deux soufflets et on nous conduisait l'un après l'autre dans une cave obscure où, poussés brutalement, nous descendions la tête la première.

« Là, nous restâmes enfermés jusqu'à une heure du matin. Alors parut un homme qui dit tout d'abord : « Oh! mais, c'est qu'il y en a beaucoup! » Il tenait une lanterne; c'était un

Arménien d'Andrinople nommé Arapian, que nous connaissions tous, et notre surprise fut grande de le voir déguisé en soldat bulgare : « On ne vous veut pas de mal, nous dit-il, mais seulement vous emmener ailleurs. Montez! » Au sortir de la cave, on nous mit en marche deux par deux, entre une double haie de soldats qui nous bourraient de coups de crosse. Pendant le trajet, qui fut long, Arapian s'approcha de ceux qu'il connaissait le mieux pour leur souffler à l'oreille : « Si vous avez de l'argent en poche, confiez-le-moi, ce sera plus sûr. » Mon voisin lui confia 15 livres (environ 300 francs). Je répondis, moi, que je n'avais que quatre ou cinq piastres (environ 1 franc). — « Ça ne fait rien, dit-il, inutile de laisser ça aux Bulgares ; donne-le-moi tout de même, puisque je te le rendrai demain matin. » Cependant les coups de crosse pleuvaient plus fort sur nos têtes et nous n'avancions plus qu'avec des cris de douleur, à moitié assommés. A un tournant, d'autres Bulgares, endormis dans l'herbe, se réveillèrent pour demander à leurs

camarades : « Où menez-vous tout ça ? » — « A l'eau ! »... On s'arrêta au bord de la rivière, en un point où la berge était à pic et l'eau profonde. On nous enleva nos ceintures pour s'en servir comme de cordes ; tous, les bras repliés et ligotés le long du corps, nous fûmes attachés quatre par quatre, et on commença de nous précipiter, en se ruant sur nous par derrière. Arapian était avec ceux qui nous poussaient pour nous noyer. Je faisais partie du dernier groupe de quatre. Dans ma chute, je brisai mes liens et je me mis à nager. Mais on me voyait, à cause de la lune, et les coups de feu partirent de différents côtés. Chaque fois, je plongeais de la tête sous l'eau. Cependant, j'allais mourir, quand je pris pied sur la vase, parmi des roseaux qui me cachaient. Dès que la fusillade eut cessé, je gagnai l'autre rive, où j'essayai de prendre ma course, mais je retombai comme évanoui. Au lever du jour, je pus me traîner jusqu'à la maison d'un jardinier grec que je connaissais ; par terreur des représailles bulgares, il me mit dehors. Toujours

mouillé et transi de froid, j'allai donc me recacher dans les broussailles.

» Mais bientôt des cris de joie se propagèrent de tous côtés : « Les Turcs! Les Turcs arrivent! » On ne les attendait pourtant que le lendemain... Et je vis de loin les Bulgares qui fuyaient dans la campagne. Sauvé enfin, je pris tranquillement une voiture pour rentrer chez moi.

» Là, je fus assailli par les veuves, les enfants des quarante-quatre autres, les ligotés au fond de la rivière. « On les a emmenés pour les interroger, répondis-je. Ne vous inquiétez pas, ils vont revenir. » Le courage me manquait, et ce n'est que le soir que je me décidai à dire la vérité.

» Vous savez comment ensuite on les repêcha, méconnaissables avec leurs figures toutes boursouflées par les coups de crosse. »

Des Français viennent me conter les départs de ces détachements de prisonniers turcs, que les Bulgares emmenaient au loin, on ne sait vers quels calvaires. Parce qu'ils ne pouvaient

plus se traîner, mourant de faim, on les bourrait de coups de crosse ; ceux qui tombaient tout à fait, on les lardait à la baïonnette et ils râlaient par terre dans la rue. Des médecins viennent me conter les martyres des jeunes filles grecques aux seins tranchés, qu'ils avaient aidées dans leurs agonies, ou bien la mort des toutes petites de huit à dix ans, violées à la file par toute une compagnie de soldats et puis tailladées à la hache. Ensuite m'arrive la lettre d'une grande dame roumaine, me disant que, dans les poches des prisonniers bulgares amenés à Bucarest, on trouvait parfois, en plus d'oreilles enfilées en chapelet, des mains coupées de petits enfants : « Vous savez bien que c'est un porte-bonheur », disaient-ils pour s'excuser... Et, enfin, on m'apporte la photographie dûment authentiquée d'un soldat turc ; les Bulgares se sont amusés à lui *décortiquer* le crâne ; il a encore son nez, un œil et une joue ; partout ailleurs l'os est à nu et bien raclé...

Mais ces documents n'avaient de valeur qu'au début, quand j'étais seul à dénoncer tant de

monstruosités ; aujourd'hui tout le monde a témoigné, et c'est même un Slave, un Russe, qui a donné les détails les plus terrifiants, après être d'abord parti tout feu tout flamme pour le camp bulgare. Donc, j'en ai assez entendu, j'en ai assez noté... Non, plutôt que j'aille chercher du calme et de la beauté dans cette mosquée d'en face qui, le jour, jette son ombre et qui, la nuit, me berce de ses chants aériens.

LA MOSQUÉE DE SÉLIM

Dès qu'on pénètre dans la sainte cour, entre les rangées d'arceaux et au pied des minarets qui s'élancent si aisément dans l'air, on se sent comme imprégné soudain de calme et d'harmonie, de détachement et de pardon. Il y a beaucoup de monde, en ces temps douloureux, à ce péristyle de mosquée, mais ce sont des groupes immobiles, des figures voilées, et personne n'élève la voix dans le religieux silence. Sous les porches, aux places où se tiennent

d'ordinaire les mendiants, quantité de femmes sont assises le voile baissé, décemment vêtues, l'attitude digne et résignée. Elles vivent maintenant de la charité publique, celles-là, mais elles ne tendent pas la main, et on devine qu'on les blesserait avec une aumône directement offerte ; veuves de sous-officiers ou de soldats, échappées des villages détruits, n'ayant plus de gîte ni de famille, elles sont venues chercher un refuge provisoire, ici, au seuil de la maison d'Allah. Et voici beaucoup d'enfants entassés pêle-mêle, qui ne songent pas à jouer, que l'on n'entend pas rire, mais qui ne pleurent pas non plus : orphelins des récentes batailles, qui ne se connaissaient pas hier et qui maintenant s'entr'aident comme frères et sœurs. On m'en montre un tout petit, qui a bien quatre ans et qui est seul au monde ; de lui-même, d'instinct, il est venu, lui aussi, vers la belle mosquée, comme y viennent les pigeons, les moineaux et les hirondelles. Malgré la misère qui est partout, chacun s'occupe d'eux ; à cette saison, par les belles nuits tièdes, ils sont encore très bien

à dormir sous ces porches, se réchauffant les uns contre les autres ; mais on leur prépare en hâte des orphelinats, où ils seront recueillis dès les premières fraîcheurs d'automne ; les petits enfants de Turquie ne sont jamais abandonnés.

A l'entrée du sanctuaire, aussitôt qu'on a soulevé le lourd rideau de cuir, un tranquille enchantement commence. C'est donc cela, l'intérieur de cette mosquée de Sélim que, de si loin dans la campagne déserte, on apercevait posée en diadème sur Andrinople, et que les alliés contemplèrent longtemps comme un joyau défendu. Le lieu profond et magnifique apparaît dans une pénombre irisée : d'innombrables très petites fenêtres à vitraux, qui s'alignent à différentes hauteurs, y donnent une demi-lumière qui a des nuances d'arc-en-ciel ; on ne sait quelle parfaite et mystérieuse concordance dans les proportions contribue à y répandre cette paix, qui n'est plus tout à fait terrestre. Très haut, la coupole centrale pose sur des moitiés d'autres coupoles qui l'agrandissent

encore, et on dirait qu'elle reste en l'air par magie, sans piliers, sans rien qui la soutienne; c'est elle que l'on regarde d'abord en levant la tête; elle donne l'impression d'une sorte de vélum très léger planant au-dessus des choses: elle est diaprée de mille couleurs qui se fondent dans l'éloignement; la décoration en est comme *immatérielle*, si l'on peut dire ainsi, et semble imitée de ces dessins géométriques, d'une régularité trop impeccable, mais d'une fantaisie exquise, que le microscope découvre dans les flocons de neige.

Je n'avais encore vu cette mosquée que le soir, à l'heure de la grande prière, quand des milliers d'hommes prosternés et battant le sol de leur front clamaient tous ensemble le nom d'Allah avec un bruit caverneux d'orage. Maintenant c'est une quasi-solitude, où l'on aperçoit à peine, dans les coins, quelques vieillards qui prient, et où l'on entend voler des oiseaux. Le bruit des pieds nus s'assourdit sur des nattes et des tapis, — des tapis neufs envoyés de Stamboul depuis que Ferdinand de Cobourg,

qui est un tortionnaire doublé d'un collectionneur, a dérobé les anciens et les précieux. Sur les murailles, de merveilleux panneaux de faïence luisent doucement ; il en manque bien quelques-uns, hélas ! enlevés par d'autres Slaves — les Russes, en 1878, qui détruisirent ici à la même époque ce palais de Sélim tout en céramiques et en ciselures d'or, un des plus purs chefs-d'œuvre de l'art turc en Europe — mais l'effet d'ensemble est à peine gâté. Avec un éclat que le temps n'a pu ternir, dans des bleus et des rouges inimitables, ces revêtements de carreaux représentent, parmi beaucoup d'arabesques, des inscriptions saintes, ou bien d'étranges fleurs, rigides et comme hiératiques, des fleurs religieuses, des fleurs d'Islam. Aucune statue, bien entendu, aucune figure nulle part, rien qui rappelle l'humanité comme dans nos églises. Toute cette splendeur, toute cette ornementation empruntée presque uniquement à des lignes qui se croisent et s'enchevêtrent, affectent je ne sais quoi d'abstrait qui porte à oublier les choses d'ici-bas, à entrevoir des

ailleurs apaisés et définitifs où l'on ne souffrira plus.

En l'air, les oiseaux volent toujours ; la sonorité des coupoles double le bourdonnement de leurs ailes ; ce sont des pigeons, des moineaux, qui nichent en confiance parmi les ciselures des voûtes. Et voici, par l'entre-bâillement du rideau de cuir qui ferme l'entrée, une bande d'enfants qui se précipitent, très gais, amenant un furtif rayon de soleil avec eux, petits garçons au fez rouge et aux larges culottes bouffantes, petites filles vêtues d'étoffes à grands ramages et coiffées d'un voile de mousseline ; ce ne sont pas les orphelins du seuil, ceux-ci, ils paraissent tout joyeux, mais des habitants du voisinage ; d'abord ils s'amusent à se poursuivre, sans faire trop de bruit, autour des colonnes, et puis ils vont tous boire à une fontaine sacrée qui jaillit au beau milieu du sanctuaire, sous la prodigieuse coupole.

En dehors des heures prescrites, où la foule vient en masse pour prier, les mosquées de Turquie sont des espèces de palais de rêve, des

palais jamais fermés, que fréquentent toujours beaucoup les petits enfants et les oiseaux.

Jeudi 21 août 1913.

Départ d'Andrinople de bonne heure le matin, reconduit à la gare par le Vali, Enver Bey et tous les généraux.

Le soir, je suis de retour dans le grand Stamboul illuminé pour le Ramazan, et, vers minuit enfin, j'arrive dans mon petit Candilli.

Vendredi 22 août 1913.

Candilli. — Malgre le temps lourd, sombre comme en hiver, je voulais aller seul à Beïcos, me reposer dans la « Vallée du Grand-Seigneur ».

Mais, là-bas, une forte pluie d'orage m'oblige à me réfugier dans un petit café turc. Et voici qu'on m'y reconnaît, tout le monde s'attroupe :

les officiers, les soldats, le peuple, même les plus humbles du village. Je suis pressé, acclamé, on m'embrasse les mains, on ne veut plus me quitter... Quel est donc le peuple au monde où l'on trouverait tant de reconnaissance ?

Je n'arrive qu'à grand'peine à prendre le « Chirket » (le petit bateau à vapeur qui me ramènera à Candilli en longeant de près la côte d'Asie). Des gens, montés avec moi sur ce bateau, me signalent à tous les passagers et, lorsque je débarque à Candilli, des centaines de personnes encore m'acclament.

Aux dernières nouvelles de ce soir, il semble que l'Europe aura pitié, que la Russie cédera, qu'Andrinople enfin restera turque.

Dimanche 24 août 1913.

Mon dernier jour de Candilli. Je dois prendre possession demain d'une maison que mes amis turcs m'ont préparée, au cœur de Stamboul.

Aujourd'hui, accompagné de la comtesse O..., je vais à Thérapia, pour ma visite à l'ambassadrice de France. Le palais, qui servait de residence d'été à notre ambassade, vient d'être détruit par un incendie; l'ambassadrice nous promène dans les décombres. Ce vieux palais de bois, desséché par le temps, appartenait à la France depuis plus d'un siècle ; il a brûlé comme de la paille et on n'a rien pu sauver de tous les souvenirs précieux qu'il contenait.

La plupart des choses que j'aime en Turquie auront le même sort, puisque le feu est, avec le « progrès » et la Grécaille, un des plus grands destructeurs du passé oriental.

Le soir, après le dîner, nous assistons, la comtesse et moi, à la prière dans la mosquée de Candilli. C'est une toute petite mosquée de village, sans coupole et qu'un simple minaret de bois distingue seul des maisons d'alentour. Il y fait presque sombre, les quelques lumignons à l'huile, qui pendent du plafond, éclairent à peine la chaux des murs et les décorations naïves du

mirhab. Mais le recueillement des fidèles, dans ce modeste lieu de prière, frappe peut-être plus encore que dans les somptueuses grandes mosquées de Stamboul.

Après la cérémonie, les notables de Candilli et les Imams viennent me faire leurs adieux, puisque demain, hélas ! je quitte leur délicieux village.

Lundi 25 août 1913.

A deux heures mes amis turcs sont venus nous prendre à Candilli et nous ont menés dans notre nouvelle demeure, que je ne connaissais pas encore.

Notre maison a été arrangée à la turque, avec de vieilles belles choses que le Sultan m'a envoyées du Palais du Vieux Sérail, et notre souper nous est servi dans de la vaisselle d'or.

Mais ce soir, comme exprès pour donner un peu de tragique à mon installation dans ce quartier si perdu, un terrible orage vient ébranler notre toit, tout s'assombrit ici et, malgré le luxe

oriental qui m'entoure, tout me parait un peu lugubre.

Jeudi 28 août 1913.

Me voici donc encore une fois installé dans mon cher Stamboul, au fond d'un quartier introuvable, presque inaccessible, au bout de longues rues du temps passé, dont, jusqu'à ce jour, j'ignorais presque l'existence.

Quand on est sur la sainte place de Sultan Fatih, qui, elle, m'est familière depuis bientôt quarante ans, il faut prendre « Charchembé Djiadessi », une rue de vieille Turquie, entre des tombes et des maisons aux fenêtres grillagées; la suivre pendant un kilomètre et demi, tourner à droite, devant une petite mosquée très antique, traverser une fondrière et enfin on arrive chez nous, au fond d'une sorte d'impasse, au premier aspect de coupe-gorge, où les cochers hésitent toujours à s'engager. Cette impasse tor-

tueuse, bordée de vieilles maisons de bois croulantes, de vieux murs, de vieux arbres, se perd dans un recoin mystérieux et sombre. De l'herbe partout sur les pavés, un petit minaret en ruine, pas de vue, d'aucun côté; on se croirait dans un humble village d'Anatolie, bien plutôt que dans cette ville immense.

Le matin, un chant ou une musiquette de flûte annonce l'arrivée de quelque marchand de fruits ou de quelque porteur d'eau, en costume d'Asie. Le reste du temps, personne ne passe, si ce n'est, de loin en loin, un Turc en caftan et turban, qui va se perdre dans l'une des maisonnettes grillées de la ruelle. Le soir, au clair de lune, deux jeunes filles, toujours les mêmes, font les cent pas, bras dessus, bras dessous, mélancoliques et craintives, sans s'éloigner de leur demeure. Les siècles n'ont pas dû marcher pour ce quartier mort.

Et ma maison est là, très grillagée, elle aussi, et très silencieuse. Au rez-de-chaussée, sont les logis des domestiques et de la police qui me garde : huit ou dix hommes. Dans le vestibule

de marbre blanc, bas et sombre, il y a, sur des étagères, leurs socques et leurs babouches. Sabah Eddin, l'un des serviteurs que m'a prêtés le Sultan, est derviche, et j'ai aussi repris mes anciens domestiques d'il y a dix ans, le grand Djemil et Hamdi le naïf.

Au premier étage se trouve la salle à manger. Chez moi, on ne mange que des mets turcs, servis à la turque, dans d'adorables petits plats d'or. La table de ma salle à manger est en argent massif et elle fut celle du Sultan Abd-ul-Aziz.

Nous avons souvent des invités, que ce service oriental amuse; ce sont surtout des invités de mon fils, des enseignes de vaisseau français, des attachés d'ambassade. Mais il faut aller au-devant de nos convives, les attendre jusque devant la mosquée de Mehemet Fatih, sans quoi ils n'arriveraient jamais à notre introuvable maison, sans se perdre en route.

Au second étage, où la plupart des fenêtres et la véranda donnent du côté opposé à la ruelle d'arrivée, on s'aperçoit, tout à coup, qu'on est

très haut perché, en nid d'aigle, dominant à pic les quartiers du Fener et de Balata, puis la Corne d'Or et, sur la rive opposée, le village d'Haskeui...

C'est à Haskeui que j'avais habité d'abord — il y a 36 ans! — et que j'avais reçu la petite amie de ma jeunesse, à son arrivée de Salonique. Là, rien n'est changé. De ma maison actuelle, je peux voir tous les jours, en face et au-dessous de moi, ma maisonnette de jadis devant la petite mosquée d'Haskeui et ce même débarcadère de vieilles planches, sur lequel, tant de fois, s'était posé mon pied anxieux, quand j'arrivais le soir au logis clandestin. Comme le temps a coulé depuis cette époque, chavirant des sultans et des empires!... Et aujourd'hui, non plus petit aventurier, comme jadis, mais quelqu'un que la Turquie vénère, j'habite de ce côté-ci de la Corne d'Or, au sommet des quartiers farouches que j'osais à peine aborder autrefois, et près de cette mosquée de Sultan Sélim qui m'avait été nommée, un soir de ma jeunesse, par mon pauvre Méhemet, quand nous passions en caïque et

qu'elle nous apparut pour la première fois, tout en haut, au-dessus de nos têtes...

A ce second étage, il y a mon salon entièrement à la turque, avec des divans, des inscriptions coraniques et des bibelots envoyés toujours du palais du Vieux Sérail par le Sultan. Et puis il y a nos chambres, tout à fait à la turque, elles aussi, tapis épais, matelas de soie par terre, robes de chambre en soie de Damas, linge brodé magnifiquement d'argent et d'or. Chez moi, table de nacre et lavabo en vermeil marqué au chiffre d'une sultane morte il y a cent ans. Les chambres de mon fils et d'Osman donnent sur le panorama de la Corne d'Or; la mienne, — plus tristement, mais d'une tristesse voulue, — sur la petite impasse lugubrement close dont l'herbe verdit les pavés.

Le soir après le diner, en fez naturellement, nous allons sur la grande place de Mehemet Fatih, centre de tous ces quartiers musulmans, et là, devant la mosquee merveilleuse, nous nous asseyons sous les arbres du traditionnel café turc de Mustapha, nous mêlant aux quelques centaines

de rêveurs à turban qui fument des narguilhes en parlant à peine. Autour de cette place de Mehemet Fatih, Stamboul, à cette époque, est partout en grande féerie de Ramazan; les minarets ont tous leurs couronnes de feux et soutiennent en l'air, au moyen de cordes jetées de l'un à l'autre, de saintes inscriptions faites d'innombrables petites veilleuses.

Vers dix heures, long trajet encore pour regagner notre logis par les rues désertes. Dans ces vieilles rues, endormies malgré le Ramazan, on entend de tous côtés, sur les pavés qui résonnent, le heurt des bâtons ferres des veilleurs de nuit — le bruit classique du vieux Stamboul. Pendant ces chaudes nuits d'été, lorsque je ne peux dormir, je relève souvent le grillage d'une de mes fenêtres, aux vitres toujours ouvertes, pour regarder la petite ruelle mystérieuse, sous les étoiles. Dans l'ombre se promène d'un pas velouté le chaouch qui me garde contre les incendiaires bulgares.

A la pointe de l'aube, nous arrive le chant d'un muezzin, du haut du minaret en ruine de

la petite mosquée qui nous surplombe. On ne chantait plus là depuis des années, mais les Turcs, pour me faire plaisir, envoient maintenant chaque nuit, dans ce minaret abandonné, un muezzin différent, choisi parmi ceux à la voix la plus belle et claire.

Vendredi 29 août 1913.

Ce soir, pour célébrer la grande nuit sainte du Ramazan, nous avons été invités à souper chez les derviches tourneurs, dont le couvent est situé hors des murs de Stamboul, au milieu de l'immense et silencieux désert des morts. A Constantinople, il existe d'autres couvents de tourneurs plus accessibles que celui-ci, il en existe même en plein Péra, où les étrangers sont admis; mais, ici, n'entre pas qui veut, et il faut avoir des intelligences dans la place.

On est saisi, dès l'entrée, par l'aspect, le calme et la blancheur de ce grand réfectoire de

couvent aux murs garnis d'inscriptions coraniques. Les derviches, en très haut bonnet brun, soupent là, par petites tables — une douzaine de petites tables rondes, basses, presque au ras du sol, autour desquelles ils sont gravement accroupis sur les nattes du plancher; des bougies, longues comme des cierges, les éclairent; pendant le repas, l'un des religieux lit des prières, les autres l'écoutent en pieux silence et, à chaque pause, lorsque le lecteur s'arrête, tous, d'une voix profonde, prononcent en s'inclinant le nom d'Allah.

Notre hôte, le chef des derviches, est un homme encore jeune, instruit, très au courant de toutes les questions modernes; mais qui a su garder, ainsi qu'il sied à ses fonctions, la noblesse et la tranquille courtoisie des Turcs d'autrefois. D'ailleurs il porte le titre de « saint » et son haut bonnet, qu'entoure un turban noir, sa robe sombre lui donnent très grand air. La table, autour de laquelle nous sommes assis à ses côtés, est cependant aussi basse et aussi petite que les autres, seulement la vaisselle y est plus

précieuse ; c'est de la vieille porcelaine chinoise, venue sans doute de là-bas en des temps reculés. Après le souper, il nous emmène dans son salon particulier. Ici encore, bien entendu, aucun objet d'Occident ne vient rompre l'harmonie purement orientale. Trois ou quatre panneaux noirs, où des phrases du Coran sont écrites en caractères d'or, ornent seuls les murs ; de larges divans, quelques très petites tables pour poser le café et les cigarettes, c'est tout ce qu'il y a dans ce salon d'une austérité étrange.

Ensuite nous nous rendons à la mosquée du couvent pour assister à la cérémonie de la nuit sainte. Là, de la tribune où nous avons pris place, sur des tapis de prière, nous dominons l'espace réservé à la danse des tourneurs ; c'est un grand cercle vide qui occupe tout le centre de la mosquée et qu'entoure une barrière. Le chef est resté en bas, à l'intérieur de ce cercle sacré ; debout et nous faisant face, il se tient immobile, rigide, comme anesthésié, les yeux en rêve. Un à un, les derviches arrivent, sortis sans bruit des lugubres solitudes d'alentour ; ils arrivent les yeux

baissés, les mains jointes sur la poitrine, dans la pose hiératique des momies égyptiennes. Ils ont revêtu de longues robes sombres, très amples, à mille plis, mais que des ceintures serrent beaucoup à leur taille mince. Ils commencent leurs exercices par une lente promenade rituelle, à la file, autour de la salle ronde. C'est déjà comme en rêve qu'ils se meuvent, et chaque fois qu'ils passent ou repassent devant le chef de la confrérie, ils lui adressent une très profonde révérence, qui leur est rendue avec la même gravité. La danse religieuse sera menée par un petit orchestre de flûtes et d'énormes tambourins caverneux, elle durera pendant tout l'office, accompagnée de chants discrets à plusieurs voix. D'abord les derviches déploient les bras par saccades comme des automates dont les ressorts engourdis joueraient difficilement, et quand ils ont fini par les étendre tout à fait, presque en croix, la tête penchée sur l'épaule avec une grâce un peu morbide, c'est alors seulement qu'ils commencent à tourner, d'un mouvement d'abord très doux, mais qui de minute en minute s'accé-

lère et arrondit en cloche leurs larges robes sombres; on dirait bientôt de grandes campanules renversées, devenues maintenant si légères qu'il suffirait d'un souffle imperceptible pour les faire glisser comme cela en rond, tout autour de la salle ronde, comme des feuilles mortes que le vent balaye. Ils ont pris tous un mouvement de toupie lancée sans heurt sur une surface plane. En passant ils ne font aucun bruit, on ne voit même pas s'agiter leurs pieds rapides, et leurs si hauts bonnets ne chancellent même pas sur leurs têtes aux yeux d'extase. Ils tournent, ils tournent ainsi, toujours du même côté; tant on s'est identifié à leur mouvement, il semble que, s'ils en changeaient le sens, on en ressentirait une commotion douloureuse et qu'une rêverie ultra-terrestre en serait rompue sans recours... Ils tournent interminablement, à donner le vertige...

Le décor en pénombre, où tournoient ces personnages si légers, est un grand décor funèbre; ils dansent devant un parterre de morts, de morts qui, toute leur vie, avaient tournoyé

comme eux, ici, au milieu de ce même sanctuaire, mais qui aujourd'hui se contentent de surveiller, dans un silence attentif et intimidant, de quelle manière ces derviches actuels continuent la sainte tradition du vertige religieux. En effet, la mosquée est ouverte par de larges arceaux sur des bas-côtés profonds tout peuplés d'immenses et très hauts catafalques que drapent des étoffes vertes, la couleur du Prophète. Tous ces tombeaux vert émir, qui se pressent les uns derrière les autres comme pour mieux voir si les rites du tournoiement séculaire sont bien conservés de nos jours, tous ces tombeaux des différentes époques de l'Islam sont d'autant plus élevés et imposants que le mort endormi en dessous était plus saint et plus vénéré dans le milieu des dervicheries, et chaque catafalque est du reste surmonté d'un haut bonnet pointu de derviche que supporte un champignon *en bois et qui donne à l'ensemble une sorte de vague aspect humain.*

Devant ces spectateurs immobiles et cachés, ils tournent, les derviches, ils tournent de plus

en plus vite, au son de leur toujours même petite musique flûtée que l'on dirait étrangement lointaine et entendue du fond des temps passés; c'est si invraisemblable, la continuation de leur tournoiement sans un à-coup, ni un faux pas, ni une hésitation qu'on les dirait dématérialisés ou plutôt réduits à l'état de machines tourbillonnantes, dont les robes s'enflent de plus en plus en forme de campanules renversées. Les morts, qui tant s'intéressent sous les catafalques verts, semblent de plus en plus captivés par cette danse facile qui ne fait pas de bruit; ils ont l'air d'étirer leur cou raide et de se hisser pour mieux voir. Du reste, ce que cherchent les danseurs, c'est la fatigue qui grise, c'est l'ivresse élégante, éthérée, c'est le vertige favorable à l'envol dans les régions où réside le dieu inaccessible sous la forme spéciale de cet Allah, Dieu de l'Islam et des grands déserts. A force de regarder, le vertige vous prend aussi, et les bonnets géants, qui coiffent les morts attentifs, ont tout à fait maintenant l'air de se soulever pour s'approcher des danseurs.

Tout de même, on a peur à la fin qu'ils ne tombent, ces vertigineux valseurs, et voici que tout à coup la petite musique si monotone paraît vraiment fatiguée, elle aussi, et hesitante, près de finir, et les tambours caverneux battent quelque chose de déréglé, comme serait une sorte de berloque qui voudrait dire : c'est assez, finissez. Les danseurs commencent à s'affaisser par terre, d'abord un seul, puis deux, puis trois, puis tous... C'est fini. On se sent presque aussi épuisé qu'eux-mêmes et les grands bonnets des catafalques font l'effet de s'affaisser aussi, de rentrer leur cou de bois. C'est fini...

Pendant toute la cérémonie, on n'avait pas perdu la notion d'être environné d'une région absolument mortuaire, et maintenant on frissonne un peu à l'idée que, pour s'en aller, il va falloir se replonger là dedans, cheminer longtemps parmi les stèles, parmi les cyprès au feuillage noir, aux ramures blanches dont les pointes, sous la pâleur du ciel de minuit, simulent, elles aussi, de colossales, d'obsédantes coiffures de derviches...

Samedi 30 août 1913.

Ce soir, à neuf heures et demie, je traverse Stamboul pour me rendre à la représentation nationale que les Turcs donnent en mon honneur. Dans les rues, la foule orientale est en grande fête de Ramazan, et au-dessus, dans le ciel noir, les minarets aériens ont leurs couronnes de feux. Tout le long du chemin, je suis acclamé. Devant le théâtre, la foule, qui m'attendait, délire en me voyant et les musiques jouent la Marseillaise. *Quand j'entre dans ma loge, qui est garnie de tentures et de fleurs, la salle bondée se lève tout entière et les applaudissements ne cessent plus. Le Sultan, son fils et le prince héritier ont chacun envoyé un aide de camp pour me saluer de leur part.*

A onze heures, toujours à travers la foule, dans la féerie des nuits du Ramazan, je regagne ma maison solitaire.

Lundi 1er septembre 1913.

Un grand dîner m'avait été préparé à Thérapia et l'on venait me chercher avec un vapeur tout pavoisé monté par une centaine de personnes. Mais, de son côté, le Sultan m'a envoyé prendre pour un dîner au palais du Vieux Sérail; un dîner que, pour me faire plaisir, il a commandé à la mode ancienne, avec tout un cérémonial suranné et charmant. Il n'y a pas d'hésitation possible, je me fais excuser auprès de tous ces aimables gens de Thérapia et je me rends au Vieux Sérail.

Le Vieux Sérail!... Le nom de ce lieu unique au monde a pris à lui seul quelque chose d'imposant et de presque terrible. Le Vieux Sérail... c'est le promontoire qui termine l'Europe et qui s'avance magnifique et dominateur vers l'Asie voisine, tout chargé de cyprès centenaires, de kiosques de faïence et de marbre que remplissent

des trésors de pierreries, dans un éternel silence de cimetières interdits. C'est là que, pendant un demi-millénaire, fut la résidence de ces sultans devant qui tremblait le monde, au milieu d'une pompe que nous n'imaginons plus, lieu immense qu'enferme une muraille de citadelle flanquée de monstrueux bastions carrés et surmontée, dans toute sa longueur, de hauts créneaux menaçants. Les ogives par lesquelles on pénètre dans l'épaisseur de ces murailles sont fermées par des portes bardées de fer que gardent nuit et jour des sentinelles en armes; lorsqu'on entend se refermer derrière soi ces portes farouches, on se sent comme séquestré et séparé à jamais du reste du monde. Tout d'abord on se trouve dans des avenues pavées de grandes dalles de pierre qu'abritent les ramures de cyprès et de platanes sans âge, et l'on arrive aux kiosques épars, dans cette région du silence, que ne visite presque jamais personne aujourd'hui. Là, chaque Sultan de jadis, pour suivre la tradition et ne pas vivre où son prédécesseur était mort, avait fait construire son propre palais. Et il faut des

autorisations très spéciales pour s'en faire ouvrir les portes fermées à double tour[1].

Nous sommes six ou huit invités, triés parmi les membres les plus considérables du Comité de la Suprême Défense Nationale. Avant d'aller prendre place autour de la table ronde, en argent ciselé comme toujours, on nous propose de nous promener dans les appartements des harems de ces sultans d'autrefois, dans lesquels on n'avait jamais pénétré jusqu'à ce jour et où n'habitaient que de vieilles sultanes quasi centenaires, qui y finissaient leur vie dans une séquestration et un silence éternels; à cause de nous, on a momentanément caché ces nobles vieilles dames. Un des appartements qui nous frappe le plus, c'est le Harem du Sultan Abd-ul-Medjid; après avoir traversé nombre de couloirs étroits et obscurs, avec des sentinelles partout et des portes effroyables, nous pénétrons dans des

1. Ceci était écrit en 1913, mais ce n'est plus exact aujourd'hui. Maintenant ce lieu a été profané par une quantité de touristes de marque, qui ont obtenu par les ambassades l'autorisation de le visiter.

salons, aux plafonds tout ciselés et dorés, dont les divans sont recouverts de merveilleux lampas d'un rose cerise lamé d'argent. Je dis alors à mes aimables hôtes : « Ce sont de vrais palais des Mille et une Nuits, mais combien on y est oppressé par le sentiment qu'on ne peut y entrer et en sortir que par d'étroits passages de souricières et que toute évasion serait absolument impossible s'il plaisait au Souverain, maître de céans, de vous y garder captif. » — « Oh ! non, dit mon guide, avec un sourire semi-ironique semi-respectueux, regardez, il y a aussi une sortie pour certains privilégiés. » Il ouvre alors un petit panneau délicieusement ciselé et doré, qui est au pied du divan impérial en lampas rose et argent, par où un homme pourrait sortir, mais à la condition d'y être jeté la tête la première. Il s'en échappe aussitôt une bouffée d'air humide et glacé qui sent la mort. — « Ah ! parfaitement, dis-je, une oubliette ! » Une oubliette en effet, et on y jette, pour me convaincre, une pierre que j'entends rouler peu à peu à d'étonnantes profondeurs et dont la chute se termine

dans les eaux du Bosphore, à une centaine de mètres au-dessous de nous...

Nous visitons ensuite d'autres appartements splendides et terribles, et de petits jardins très nostalgiques, aux plates-bandes bordées de buis, qui sont enfermés dans des murailles dont on peut juger l'épaisseur par les parois des fenêtres. A travers les grilles de ces ogives on aperçoit, mais, il est vrai, de très loin et de très haut, l'azur magnifique de la Marmara.

Pour rendre ce Vieux Sérail plus sinistre, de place en place, dans les couloirs étroits et sombres qui conduisent d'un palais à un autre, sont suspendues des petites lampes allumées. — « C'est, me disent mes hôtes, pour perpétuer le souvenir de tel Sultan ou de telle Sultane qui furent égorgés ici il y a cent ou deux cents ans. »

Afin de me faire plus d'honneur, on me présente les derniers eunuques blancs, sortes de demi-fantômes qui terminent ici leur vie étrange. (On sait qu'on ne fait plus maintenant que des eunuques noirs.) Ce sont des petits vieillards tout ratatinés, dont le visage à mille plis est d'une

pâleur presque grisâtre. On nous montre aussi, à l'entrée de leur quartier, des séries de bâtons de différentes grosseurs, de gourdins noueux, suspendus par des ficelles, qui servaient à les battre quand ils avaient commis quelque manquement grave.

Notre couvert de six ou huit personnes est mis dans un petit salon oppressant et obscur où la table ronde en argent massif est chargée d'une vaisselle sans prix, dont la moindre pièce serait un objet de choix pour un musée. Le dîner servi dans une telle magnificence, par des hommes graves en longue robe de soie ancienne et de coupe surannée, est frugal, sans alcool bien entendu, sans vin, ce qui serait presque injurieux pour les mânes des grands morts qui, avec la nuit, vont sortir des souterrains ou des salons somptueux. On parle bas et chacun à son tour.

Au bout d'une demi-heure, la nuit, qui enveloppe déjà ce lieu plein de mystères, même ses places et ses avenues dallées, ne nous permet plus de rester à table. On nous conduit, pour le café et la fumerie, dans des

salons vitrés où il fait encore grand jour. Nous sommes là dans l'espace et la lumière, assis sur des divans de lampas roses lamés d'argent: d'énormes pièces d'orfèvrerie, posées çà et là par terre, servent à faire tremper des gerbes de fleurs odorantes. Pour cette fumerie, on apporte à chacun de nous des chibouks au fourneau alourdi de gros diamants historiques, qui représentent chacun une fortune, et dont les tuyaux de jasmin sont si longs que les bras des hommes seraient trop courts pour les allumer; affaire d'étiquette, car ça oblige un serviteur agenouillé, dans sa grande robe de soie, à se tenir auprès de chacun de nous pour les entretenir. Le café blond, il va sans dire, est d'un parfum exquis... Tout à coup, dans ce vieux palais mort, s'élève le chant délicieux du muezzin; c'est l'appel pour la prière du soir, dans la mosquée de ces hommes demi-fantômes, que sont les eunuques blancs. Quand nous nous levons pour nous y rendre, Stamboul s'est déjà illuminé; vu de ce lieu, surtout le soir, il offre aux yeux une féerie incomparable; la forêt des minarets, qui a

poussé sur toute cette pointe du Sérail, est entièrement baguée de couronnes de feux.

A notre sortie, les étranges vieillards insexués sont encore rangés près des portes, pour nous faire honneur.

« Vous savez, me dit un de mes hôtes, que Sa Majesté avait eu l'idée de vous loger ici même, un honneur jamais fait à personne. C'est nous qui l'en avons dissuadé, c'eût été trop funèbre : il y a trop de revenants qui se promènent ici, la nuit. » Hélas! c'est donc vrai que j'aurais pu habiter là, y faire transporter ma table d'argent massif et ma lourde vaisselle d'or, y devenir le maître pendant quelques jours, et maintenant, jamais je ne retrouverai plus une telle occasion...

Mardi 2 septembre 1913.

La lune nouvelle a éte aperçue, c'est donc la fin du Ramazan. Demain aura lieu la fête de

Baïram et après Stamboul reprendra sa physionomie habituelle et son tranquille silence.

Mercredi 3 septembre 1913.

Baïram, Stamboul en fête sous l'ardent soleil, — pour moi, jour de profond désespoir que j'étais loin d'attendre...

Je me trouvais déjà bien en retard, étant en Turquie depuis près d'un mois, pour faire ma première visite au lieu où dort la petite amie de ma jeunesse. Aujourd'hui donc, avec Kenan Bey et Osman, je m'étais mis en route pour les cimetières, à travers toute cette fête de Baïram, à travers tous les beaux costumes éclatant au soleil en couleurs vives sur le fond sombre des vieilles maisons de bois.

Après un long trajet dans le vieux Stamboul, notre voiture passe la « Porte d'Andrinople » et nous mettons pied à terre, hors de la grande muraille byzantine, à l'entrée des solitudes et des cimetières.

Voici, sous d'immenses cyprès noirs, le cimetière enclos que nous cherchons et nous nous dirigeons, au milieu des stèles droites, penchées ou brisées, vers le groupe de cyprès qui doit abriter la chère petite tombe.

Mais comment se fait-il que je n'aperçois pas les stèles encore? Me serais-je trompé de direction? Ce n'est pas possible... Elles n'y sont pas cependant et l'inquiétude commence... Je cherche, je cherche... C'était bien là pourtant, à cette distance des murailles... Quelque chose, sans doute, s'est obscurci dans ma mémoire; j'étais si sûr de moi tout à l'heure, maintenant je ne me reconnais plus bien... C'était là, il n'y a aucun doute... Osman, qui m'y avait accompagné souvent, affirme, lui aussi, que la tombe était là... Et elle n'y est plus. Nous allons voir plus au fond de l'enclos, parmi les herbes brûlées et les vieilles stèles en déroute... Mais non, ce n'était pas si loin que cela, je le sais bien... L'angoisse m'étreint, j'entends battre mes tempes. C'est fini, la tombe a disparu... Et d'ailleurs c'est comme dans les cauchemars, je ne m'y reconnais plus

bien... Il me semble qu'il n'y avait pas cette brèche en face, dans la grande muraille byzantine; il n'y avait pas, non plus, cette maison solitaire, qui pourtant a l'air bien vieux... Des bergers sont là avec leurs chèvres, je les interroge : « Cette maison, répondent-ils, mais le père de notre père l'avait toujours connue... » Alors, est-ce que je deviens fou?... La chère petite tombe n'y est plus, c'est le point indiscutable; peu importe le reste, ma mémoire a pu se tromper, et nous avons maintenant parcouru tout le cimetière!...

Visiblement désemparé, Kenan Bey me conte toutes les horreurs de la guerre qui vient de finir : deux cent mille émigrés, fuyant devant les massacres bulgares, ont campé pendant deux mois dans ces cimetières, avec leurs chariots, leur bétail; ils ont dû tout chavirer, et ce n'est la faute de personne... Mais non, si c'était cela, je retrouverais par terre les deux stèles et leur grand socle de marbre... C'est donc que tout a été profané exprès *par des fanatiques, pour punir peut-être la chère petite morte. « Per-*

sonne aujourd'hui, me dit Kenan Bey, ne serait assez intolérant pour faire cela... » Alors ce sont des marbriers, voleurs de tombes, qui, voyant celle-là un peu à l'abandon, auraient enlevé les marbres pour les retailler et les revendre... « Ah! oui, me dit encore Kenan Bey, cela, hélas! n'est pas impossible; il y a des rôdeurs qui la nuit font de tels métiers. Le tombeau d'un de mes oncles, une fois, a disparu ainsi... » Et il cherche à me consoler : « Avec les relèvements que vous avez dessinés jadis on retrouvera la place, on réédifiera tout pareil et les Turcs, à l'avenir, seront jaloux de garder cette tombe... » Mais non, la place exacte, à cinq ou dix mètres près, ne sera jamais retrouvée et un jour est proche, s'il n'est pas déjà arrivé, où l'on fouillera cette terre, où l'on brouillera les chers petits ossements, pour jeter là quelque nouveau cadavre. Cette pensée est pour moi l'horreur dernière. Allons-nous-en, sans retourner la tête. Tout est fini...

Un immense dégoût me prend soudain pour cette Turquie que j'avais tant aimée... Le secret de mon amour pour l'Orient, c'était ces

deux stèles et la cendre qui dormait dessous. Maintenant que tout est profané, je maudis ce pays, auquel rien ne m'attache plus, où rien ne m'intéresse plus. Et je vais partir par le prochain paquebot, pour ne revenir jamais.

Mon Dieu, avoir tant tremblé pour ce pauvre petit monument, si humble, tout l'hiver dernier, quand les barbares aux casquettes plates étaient si près des murs de Stamboul! Avoir tant de fois, dans mes mauvais rêves, imagine qu'ils étaient là, ces barbares, au pied des murailles, brisant les stèles, souillant les morts et les mortes, suivant leur coutume, — et maintenant que j'étais débarrassé de cette angoisse, maintenant que la Turquie est encore vivante, — apprendre que ce sont les Turcs, eux-mêmes, qui ont commis le sacrilège...

La voiture me ramène morne au logis. Injustement j'englobe tous les Turcs dans ma rancœur; même le pauvre Kenan Bey, qui est à côté de moi. Je ne dis plus rien; tous mes projets de rendez-vous pour ce soir, je les abandonne, sans un mot d'excuse. Stamboul est vide et sans âme

pour moi; mon logis oriental me fait hausser les épaules et me dégoûte. Je m'enferme et ne veux voir personne.

Vendredi 5 septembre 1913.

Grâce à un vieil imam laveur de morts, la tombe a été enfin retrouvée; je me réveille d'un cauchemar. Et c'est invraisemblable, cette histoire, c'est comme si de mauvaises fées, de mauvais génies s'en étaient mêlés...

Avant-hier soir, nous ayant entendu parler entre nous des stèles, donner des détails sur leur inscription, leur dessin et leur couleur, l'un de mes domestiques turcs, — celui qui est derviche tourneur, — était allé en causer avec ce vieil imam laveur de morts. Et ce matin, le vieil imam est venu dire : « J'ai retrouvé une tombe qui se rapporte au signalement donné, le nom de la morte est le même, et la date et tout... Seulement cette tombe n'est pas dans le cimetière de la « Porte d'Andrinople », mais

dans celui de la « Porte de Top-Kapou ». En entendant cela, j'ai d'abord haussé les épaules ; est-ce que c'est possible ? Alors, je serais fou ! Je sais bien que, depuis des années, je sortais par la « Porte d'Andrinople », pour aller au cimetière. — « Il faut tout de même voir », m'ont dit mon fils et Osman, et je me suis laissé entraîner... Il y avait bien en effet ce point inexplicable ; c'est que, mercredi, dans le cimetière, je ne me sentais pas chez moi, les arbres familiers n'étaient pas tout à fait à leur place, le décor, sans doute par un affaiblissement de ma mémoire, me semblait changé, — et puis, cette vieille maison qui n'y était pas jadis et qui avait surgi là, comme par miracle...

Nous montons dans notre voiture, Kenan Bey, Osman et moi. — Je suis sceptique, sans espoir. Nous allons chercher d'abord le vieil imam dans sa maisonnette, car c'est lui qui doit nous guider. Puis nous sortons des remparts encore par la « Porte d'Andrinople » ; mais nous ne nous arrêtons pas aujourd'hui au cimetière en face, puisque la tombe n'y est plus. *Nous tournons à*

droite, longeant la muraille byzantine, par la route désolée, jusqu'à l'autre porte, qui doit avoir elle aussi son cimetière. Que des fées y aient transporté les stèles, cela me semble toujours impossible.

Mais, tout à coup, comme nous approchons, je lève les yeux : la voici, là-bas, l'autre vieille porte toute pareille à la première, avec ses petits cafés turcs sous les arbres, et en face, sur notre droite, son cimetière !... Est-ce que je rêve? Je reçois comme une grande commotion nerveuse. Cette fois, je reconnais tout, jusqu'à la forme des cyprès, jusqu'au moindre détail du chemin; je retrouve tout cela, qui s'était gravé dans ma mémoire, comme sur une plaque de photographie. Comment ai-je pu un instant me laisser tromper par l'autre cimetière, malgré la ressemblance extrême ?... Et la brèche de l'enclos, par où j'avais l'habitude de passer, je la reconnais tout à coup avec émotion! Elle me saute aux yeux comme un document irréfutable, cette brèche un peu blanchie par les pas des bergers, qui amènent leurs chèvres sur les

tombes, et même un peu blanchie par mes pieds, à moi, car ils s'y posèrent tant de fois, jadis! Oh! cette brèche familière, trace blanche parmi les pierres grises! Mais je suis chez moi, ici!... Et j'ai hâte de descendre de voiture. J'escalade en courant la brèche, suivi de mes compagnons et du vieil imam, qui n'a plus besoin maintenant de me conduire... « Et la voilà, votre tombe! » dit derrière moi la voix joyeuse d'Osman; oui, la voilà retrouvée, de quel singulier maléfice je suis enfin délivré! J'arrive, toujours en courant, parmi les herbes desséchées et les chardons bleus, jusqu'aux marbres, que je touche avec tendresse; ils sont bien réels, il n'y a pas à dire, et bien les miens.

Ceux qui me suivaient, même l'imam à la démarche alourdie par l'âge, m'ont rattrapé. Ils s'asseyent alentour, et moi, je m'écarte un peu pour qu'ils ne me voient pas, car les larmes embrouillent mes yeux.

Comme elle a vieilli encore, la chère petite tombe, depuis trois ans! Elle a vu, trois fois de plus, les longues neiges d'hiver, et puis elle a vu

l'horreur de tous ces campements de fuyards, où les femmes, les vieux, les petits enfants mouraient de faim, de froid et de misère.

Il va falloir la faire repeindre, redorer, pour qu'elle n'ait plus cet air d'abandon; cet air qui plonge tout ce passé plus loin dans la nuit. Avec le vieil imam, au courant des spécialités de cimetière, nous convenons de la réparation et de la dorure: une des stèles penche un peu, on la redressera et, dans huit jours au plus tard, tout sera mis à neuf.

Et nous repartons; j'ai le cœur léger, je me sens rajeuni. Il me semble que tout dans ma vie a repris son équilibre; la Turquie a retrouvé son âme. Je l'aime encore, ce pays de ma jeunesse, et ce soir, au clair de lune, je m'abandonnerai aux enchantements de Stamboul.

C'est égal, il y a une chose qui restera éternellement inexpliquée : comment ai-je pu me tromper? Pendant vingt ans de ma vie, c'était à la « Porte d'Andrinople » que je venais chercher ce cimetière, et je suis bien sûr d'avoir dit

à tous les cochers qui me conduisaient, cette phrase que ma mémoire répéterait comme un phonographe : « Edirné Kapoussouna gueutur. » (Mène-moi à la porte d'Andrinople.)

Quand j'ai demandé à Osman, à Djemil et à tous ceux qui y étaient venus avec moi par quelle porte nous sortions pour aller là, tous, sans hésiter, m'ont répondu : « Par la Porte d'Andrinople ».

Alors, cela restera un de ces mystères, comme il y en a déjà beaucoup dans ma vie...

Jeudi 11 septembre 1913.

Stamboul. — Longue agonie et mort de notre petit chat Mahmoud. Il avait passé avec nous les cinq ou six jours heureux de son existence, ce pauvre petit martyr.

C'était sur la place de Mahmoud-Pacha que nous l'avions trouvé, assis sur son derrière,

dans une pose de résignation suprême, tout contre un mur, dans un coin d'ombre. Il ne disait rien, ne demandait rien, ne bougeait pas. Étonnamment petit, un diminutif de chat, un tout petit corps tout ratatiné par la misère et par la faim, mais un amour de petite figure, la plus jolie, la plus intelligente figure de chaton que j'aie jamais vue.

Il était angora, d'un gris foncé presque noir, avec un peu de gris clair sous le menton; âgé de trois ou quatre mois peut-être, mais beaucoup trop petit pour son âge, la croissance retardée par la misère. La figure du petit chat était si adorable que nous nous étions rapprochés; alors il nous avait parlé en nous regardant droit dans les yeux : « Oui, je suis bien malheureux, vous voyez, je suis un pauvre petit rien, bien abandonné. »

Après nous être assurés qu'il n'appartenait à personne, nous l'avions emporté dans notre voiture. Chez nous, tout de suite il comprit la protection, sentit la sécurité, éprouva de l'affection reconnaissante. Nous l'avions baptisé Mahmoud,

parce qu'il venait de Mahmoud-Pacha, et ce nom, qui fait penser aux gros mammouths, semblait drôle, donné à une petite bête aussi chétive.

Mahmoud ne voulait plus nous perdre de vue, mon fils ou moi, acceptant tout au plus la compagnie des domestiques. Il nous suivait partout en courant sur ses petites pattes trop maigres, qui le supportaient à peine. Le bon lait, les meilleures pâtées ne lui disaient pas grand-chose ; sans doute, il était trop tard, il avait trop souffert, ses intestins étaient atrophiés.

Le lendemain de son arrivée, il ne se trouvait bien que sur l'épaule de l'un de nous. Obstinément, il grimpait le long des pantalons, de la veste et s'installait là-haut, sa tête appuyée contre notre joue ; blotti, comme cela, il était heureux et faisait son ron-ron. Où avait-il pu apprendre l'affection et la tendresse, ce petit abandonné, dont les premières pensées ne dataient que de trois mois à peine ?

Par moments, le petit malade se sentait la force de jouer un peu avec un bouchon au bout

d'une ficelle ; cependant il ne se rétablissait pas, ses petits os semblaient près de percer sa peau. Un vétérinaire, appelé, ordonna de petits remèdes, dit qu'il faudrait surtout une chatte nourrice. Mon domestique Djemil découvrit la chatte cherchée dans la maison d'une vieille femme voisine. Cette vieille voisine consentit à sevrer ses petits chats et à nous envoyer leur mère, deux fois par jour, moyennant trois sous par visite, — en tout six sous de lait de chat, à l'abonnement. — Le grand colosse Djemil allait chercher, dans un panier, la mère chatte, et pendant tout le temps que le petit tétait, il la tenait par les quatre pattes, car cette opération la mettait toujours dans une colère à peine contenue. Après on servait à la nourrice une pâtée, qu'elle mangeait gloutonnement, puis elle se sauvait comme si le diable l'emportait.

Mais la chatte nourrice avait beau venir matin et soir, le pauvre petit Mahmoud ne grossissait pas. Sa tendresse et son besoin de protection augmentaient de jour en jour. Il pleurait dès qu'on le laissait seul et il ne voulait plus

quitter son poste, sur mon épaule, la tête contre ma joue; là, il oubliait son mal et tout...

Maintenant, son poil était tout dépeigné, tout englué par les drogues que l'on essayait de lui faire prendre, il en arrivait à être une pauvre petite chose repoussante. Mais sa tête, trop grosse pour son corps de malade, était toujours aussi jolie et il avait toujours ses mêmes yeux qui imploraient et qui remerciaient. Il était perdu et il avait l'air de le savoir; il nous regardait bien en face, avec une expression intense de tristesse et de prière.

Et ce matin, il n'eut plus la force de se lever; mais tout de même, quand on s'approchait, il dressait encore la tête, pour remercier du regard, et faisait son petit ron-ron affaibli. Ce soir, il s'allongea dans la pose des chats qui vont mourir. Nous nous sommes relayés, mon fils et moi, pour lui tenir compagnie; il avait très bien conscience de notre présence et le petit ron-ron, que l'on n'entendait plus maintenant qu'en s'approchant tout près, nous remerciait encore.

Mon fils l'a gardé sur ses genoux jusqu'à une

heure du matin, jusqu'au moment où, après deux ou trois crispations d'agonie, il ne fut plus qu'une petite chose froide et inerte, dégoûtante à toucher, un rien pitoyable. Sa petite pensée, sa petite connaissance, sa petite tendresse, qui dira où tout cela était parti?...

Vendredi 12 septembre 1913.

Le matin, au beau soleil, nous avons fait un trou dans le jardin de notre maisonnette, sous une treille, pour enfouir le petit chat Mahmoud. Cinq ou six enfants du voisinage étaient venus pour assister gravement à cette inhumation.

Samedi 13 septembre 1913.

Le chef des Derviches, notre hôte de l'autre jour, m'a fait annoncer sa visite pour cet après-midi; c'est aussi le jour où la Supérieure de l'Hôpital français m'a promis de venir me voir,

dans ma petite maison de Stamboul. Tant pis, la bonne sœur et le derviche ne peuvent que bien s'entendre et ce sera comique de les recevoir ensemble.

Il faut que j'envoie prendre la sœur en haut de Péra, sans quoi elle n'oserait jamais se risquer seule au cœur de Stamboul; et ce sera Djemil qui ira la chercher, car il l'a déjà vue, il y a trois ans, quand j'étais à l'hôpital.

Djemil, d'ordinaire si débrouillard, a été assez long à comprendre la mission que je lui confiais. J'essayais de lui expliquer ce qu'est une bonne sœur, je lui traduisais en turc le mot « Religieuse », mais il ne voyait pas bien ce que je voulais dire. Tout d'un coup, enfin, il s'est souvenu : « Ah ! oui, c'est cette dame qui avait toujours sur la tête un grand chapeau blanc ! » (sa cornette de sœur de Saint Vincent de Paul). Et il est parti sûr de lui, dans ma belle voiture de pacha,

Deux heures après, voici en effet la bonne sœur. Elle arrive très troublée; cette escapade, en compagnie du grand diable de Djemil, vêtu

de rouge et d'or, dans ces vieux quartiers musulmans qu'elle ne connaissait pas, depuis vingt ans qu'elle habite Constantinople, lui paraît être la plus folle des aventures. Mon salon oriental l'étonne visiblement beaucoup; mais son étonnement arrive à son comble lorsqu'elle voit entrer le derviche en haut bonnet et longue robe. Cependant mon invité sait tout le respect que l'on doit à une religieuse, il s'incline profondément devant elle et la salue à la turque, en portant la main à sa bouche, puis à son front. La bonne sœur, pour ne pas être en reste de politesse, incline, elle aussi, sa cornette blanche, et la glace est rompue. Je conduis mes hôtes dans ma salle à manger où un petit lunch frugal les attend, servi dans ma vaisselle d'or massif. Le derviche parle très bien le français et la sœur n'est plus embarrassée du tout. En échangeant de discrètes galanteries, ils s'asseyent tous deux à ma lourde table d'argent ciselé pour manger des gâteaux, des fruits et prendre des sorbets.

Avant de se séparer, la bonne sœur et le derviche se promettent mutuellement de se revoir.

Dimanche 14 septembre 1913.

Je me rends à Dolma-Baghtché, où le prince héritier m'accorde une audience. — Longue causerie presque intime avec ce prince.

Après l'audience, Kenan Bey et moi, nous voulons avoir le temps de nous rendre aux grands cimetières, avant la tombée de la nuit, car mon séjour en Turquie touche à sa fin. Il est déjà tard, notre cocher presse ses chevaux et nous brûlons les pavés. A Stamboul, nous changeons d'attelage, pour aller plus vite avec des chevaux reposés.

Cette fois-ci, c'est par en dedans que nous longeons la grande muraille byzantine qui encercle la ville et nous passons, au crépuscule, dans des quartiers d'abandon et de misère, que je ne connaissais pas encore, — le quartier des bohémiennes qui nichent dans les ruines des remparts. — Cela n'en finit plus et il semble

que nous n'arriverons jamais. Enfin, voici la porte de Top-Kapou et il ne fait pas encore tout à fait nuit; nous entrons dans le vieux cimetière, parmi les hauts cyprès et les stèles rongées de lichen qui se penchent dans l'herbe.

« Voyez votre tombe, me dit Kenan Bey, elle brille comme un bijou! » En effet, elle est la seule redorée de frais, au milieu de tout ce délaissement; les petits couronnements de fleurs, en haut des deux stèles, semblent avoir concentré tout ce qui reste de la lumière du jour, pour briller doucement et délicieusement, tandis que s'assombrissent déjà les choses recueillies d'alentour. La chère petite tombe que j'avais crue perdue, la voici donc encore une fois pieusement restaurée, et encore une fois, je vais lui faire mes adieux, ne sachant, ni si je pourrai la revoir, ni dans quel écroulement et dans quel oubli elle doit finir....

Mais cette vision dernière, au crépuscule, a quelque chose de merveilleux et de dramatique, comme pour se graver à jamais dans ma mémoire. Ils brillent, les ors tout neufs qui cou-

ronnent les stèles; partout alentour, dans les immenses cimetières, où les cyprès appellent la nuit, les milliers de tombes aux couleurs de terre rousse se confondent avec le sol, ressemblent à d'incolores peuplades de fantômes. Du côté de la sèche et déserte campagne, on les dirait infinis, ces champs de morts, on aime mieux être ici, à l'entrée, près de s'évader, que de s'aventurer plus loin, à cette heure où la nuit tombe. Et de l'autre côté, c'est Stamboul, et, par delà les écroulements de la vieille muraille byzantine, on voit se déployer, dans le vague crépuscule, des myriades de vieilles maisonnettes en bois de sombre couleur, d'où émergent, plus blancs à cette heure que dans le jour, des groupes de minarets aigus et des coupoles de mosquées. Au-dessus de cette ville, aux lointains estompés par le soir, la lune commence de briller; des bandes de nuages aux contours trop accusés, qui ressemblent à des découpures de bronze, — des nuages d'orage, — traversent un profond ciel d'or vert. Et cette lune apparaît entre ces découpures, pas très haut encore sur l'horizon et déjà brillante comme

un disque de vermeil. Cette grande lune monte au ciel traqique sur cette ville en ruines sombres où pointent partout des minarets blancs...

Jamais encore je n'avais vu ma chère tombe à une heure aussi tardive, presque nocturne, et c'est le soir où je vais lui dire adieu... Mais les ors qui persistent à briller en haut des stèles, au milieu de ce suprême délaissement des entours, où tombe le silence de la nuit, attestent qu'au moins le souvenir de ma petite amie continue de vivre; elle n'est pas, elle, comme toute cette cendre si oubliée qui l'environne.

L'immense Stamboul a allumé ses mille petites lumières, quand nous le traversons pour rentrer au logis, sous la lune de tout à l'heure qui maintenant resplendit en l'air.

Lundi 15 septembre 1913.

Stamboul. — Préparatifs pour quitter à jamais

notre petite maison de Féthié. Beaucoup de visites ce matin; entre autres celles de madame Zénour et de ses deux sœurs. Très voilées toutes les trois, elles arrivent escortées de leur esclave négresse. Et c'est si drôle de voir ici Zénour, que j'avais connue en France si Parisienne, redevenue maintenant plus turque encore qu'au temps des « désenchantées » ; mais aujourd'hui, elle me fait sa visite dans mon logis à moi, où nous sommes en sûreté, et non plus dans ces logis clandestins, où l'on se sentait tout le temps en péril.

Dans mon salon turc, je reçois naturellement mes invitées à la turque, en leur offrant la traditionnelle petite tasse de café.

Lorsqu'elles doivent repartir, il y a deux voitures en bas, dans cette impasse si déserte avant que je l'habite et où ma présence cause maintenant une animation anormale. Je conduis les trois dames voilées et leur négresse à l'une de ces voitures et je monte dans l'autre; tout cela, sans me préoccuper de la police qui nous surveille et devant tous les enfants du quartier

assemblés pour nous voir... C'est égal, comme les temps sont changés depuis l'époque où Abd-ul-Hamid, du fond de son palais d'Yeldiz, jetait son oppression et sa terreur.

Mardi 16 septembre 1913.

La veille du grand départ. Journée agitée et pleine de complications qui ne me laisse pas le temps de penser. J'ai à faire mes adieux à tout le Bosphore.

A dix heures du matin, une mouche vient nous prendre, mon fils et moi, à l'échelle du Fener, dans la Corne d'Or, juste au-dessous de la colline où notre maison est perchée. Après le pont de Galata, nous commençons à remonter le Bosphore, pour la dernière fois. Vers le milieu du détroit, comme nous longeons les grandes tours moyenageuses de Rouméli-Hissar, une femme en violet pâle, à demi cachée derrière le grillage de l'une des fenêtres d'un vieux palais

turc très sombre, fait un appel de la main; c'est Niguar Hanum : nous voyant passer au large, elle se croyait oubliée. De la main aussi, je lui fais signe : « Oui, je monte jusqu'à Thérapia, mais en redescendant le Bosphore, je m'arrêterai pour vous dire adieu. » Et à demi cachée toujours, elle me répond par un geste qui veut dire : « Ah! bon, très bien alors, j'attends votre retour. » Cette conversation par signes, faite à la vue de tous, est de la dernière incorrection en Islam, mais c'est justement ce qui la rend amusante; et cette silhouette en robe lilas est jolie, à la fenêtre du farouche conak grillé, au pied des grandes tours.

Au bout d'une heure de voyage, nous sommes à Thérapia où je fais ma dernière visite à l'ambassadrice. Combien notre ambassade est devenue banale, depuis l'incendie de ce palais de France qui était ici le seul vestige du passé turc, la seule vieille belle chose, perdue au milieu de tout le mauvais goût d'une ville cosmopolite!

Nous nous rembarquons pour descendre, cette fois-ci, le Bosphore. Suivant ma promesse, je

fais accoster la mouche à Rouméli-Hissar, au pied de la maison de la dame en robe lilas. Dans sa belle demeure à la mode ancienne, madame Niguar Hanum nous reçoit avec le café et les cigarettes.

Puis nous passons sur la rive d'Asie; nous nous arrêtons à Candilli, dire adieu à mes amis O..., qui pendant deux étés m'ont donné l'hospitalité charmante, dans leur vieille maison sur pilotis.

Redescendant toujours le Bosphore, nous nous arrêtons encore à Beler bey. Sur la place du village, où des turbans sont assis à l'ombre des grands arbres, on me reconnaît et on me salue. J'avais commandé une voiture qui devait m'attendre là, sur le quai, pour me monter au palais de Tchamlidja, où je dois prendre congé du prince Abd-ul-Medjid. La voiture ne vient pas; après une longue attente, il faut se contenter d'une mauvaise voiture de louage traînée par un vieux cheval. Nous partons cahin-caha, longeant les grands murs gardés de sentinelles du palais où le « Sultan Rouge » est captif. Par

des sentiers de montagne, dans la poussière, sous une terrible chaleur, nous finissons par arriver au palais de Tchamlidja. Le prince, qui n'a pas reçu ma dépêche, est parti pour l'autre rive du Bosphore (pour Dolma Bagtché, appelé par le Sultan). Repos dans le frais palais oriental où des eunuques nous servent des sorbets. Pendant ce temps, on a attelé une belle voiture du prince qui nous ramène à l'embarcadère où nous reprenons notre mouche. De là, je me fais conduire à bord du Henri IV, *le grand bateau envoyé par la France depuis la guerre balkanique ; je dis adieu au commandant qui fut mon compagnon en Chine, il y a douze ans.*

La journée s'avance, je me fais enfin déposer par ma mouche à Stamboul, à l'échelle de Sirkedji. Là, vite une voiture, car j'ai de derniers achats à faire au Bazar. Le jour baisse ; pourvu qu'il ne soit pas trop tard, que je ne trouve pas les boutiques fermées. Il était juste temps, il s'en allait le marchand turc avec lequel j'étais en marché depuis plusieurs jours, comme le font en Orient les habitués des bazars. Cette fois,

c'est mon dernier soir, il faut conclure. Je m'attarde pourtant encore à discuter, à choisir. Quand enfin mes tapis et mes coussins sont empaquetés, ficelés et que, le marchand et moi, nous voulons sortir, le Bazar a déjà fermé ses portes de fer ; nous sommes prisonniers, errant dans la pénombre des ruelles voûtées. Nous arrivons au poste d'un veilleur de nuit qui, après beaucoup d'hésitation, finit tout de même par nous délivrer. — Ouf ! — Stamboul a déjà allumé ses mille lanternes. Me voici sans voiture, avec mon lourd paquet de tapis et de coussins sous le bras. Je me dirige vers la place de Mahmoud-Pacha, qui heureusement n'est pas loin. Là, chacun me connaît et l'on me donne un porteur pour mon colis. Nous allons ensemble, le porte-faix et moi, à Divan Youlou, où stationnent toujours des voitures. Mais aucun cocher ne veut me conduire jusqu'à mon quartier perdu : cinq kilomètres... fondrières... on ne sait pas le chemin... disent-ils. Cependant, en voici un qui consent à me prendre jusqu'à la mosquée Féthié ; mais là, il refuse d'aller plus loin. Force m'est

de descendre de voiture et, toujours avec mon lourd paquet sous le bras, de faire à pied la longue route qui me sépare encore de ma maison. Enfin, je suis chez moi! Mes domestiques alignés me reçoivent avec le cérémonial habituel, — honneur qui m'est rendu ce soir pour la dernière fois.

Pour la dernière fois aussi, un peu avant le lever du soleil, quand chante le muezzin, je vais m'accouder à ma fenêtre. Je regarde le jour naître dans la vieille ruelle déserte, que demain je ne reverrai plus.

Mercredi 17 septembre 1913.

Au beau soleil de neuf heures du matin, nous nous en allons, mon fils et moi, de notre logis de Stamboul, pour ne plus y revenir. Osman, Hamdi et Djemil sont partis devant avec les bagages, et maintenant, c'est pour nous l'heure de

partir aussi. En bas, sur les vieux pavés sertis d'herbe verte, on entend piaffer les chevaux de la belle voiture qui, pendant un mois, m'a promené comme un pacha. Et c'est l'éternelle et toujours pareille mélancolie de quitter une demeure où l'on a vécu et vibré et que l'on ne reverra jamais. Hélas ! elle s'émousse, elle s'éteint cette mélancolie qui a été celle de toute ma jeunesse errante ; par la force de l'habitude elle s'est presque trop atténuée, je crois que j'aimerais la sentir davantage. Les ans ont donc commencé de porter atteinte même à ma faculté de regretter et de souffrir?

Pourtant je veux regarder une dernière fois par les fenêtres haut perchées de mon salon oriental, regarder là-bas, de l'autre côté de la Corne d'Or, sur la rive en face, un peu dans le lointain et comme au fond d'un gouffre, le vieux petit débarcadère d'Haskeui au pied de l'humble mosquée et du si humble logis de ma prime jeunesse. Je leur fais mes adieux. Peut-être, si je reviens en Turquie, me sera-t-il donné de le voir encore, ce cher quartier de mon pre-

mier séjour; mais jamais plus je ne l'apercevrai d'ici, à travers les grillages des hautes fenêtres de la maison que je quitte aujourd'hui. Cette maison où, par la grâce délicate de mes amis turcs, je vivais au milieu de tout l'appareil du passé oriental; c'était là un petit rêve qui est bien fini et qui, pour moi ni pour personne, ne se réalisera plus...

L'heure file, en bas les chevaux s'impatientent. Sur la petite impasse sans vue darde le clair soleil du matin. Les gentils enfants du voisinage se sont assemblés là, huit ou dix, pour regarder partir l'hôte qui attira dans leur quartier un mouvement insolite. Ils n'auront plus à guider maintenant les visiteurs vers ma maison cachée. J'espérais qu'elles y seraient aussi, les deux jeunes filles qui, chaque soir, sous les étoiles ou la lune, faisaient leur promenade de recluses dans la ruelle morte; mais non, elles n'y sont pas, celles-là je ne les verrai jamais plus, et je m'en vais sans même oser m'informer d'elles.

Départ au grand trot bruyant qui fait réson-

ner les tristes pavés. Il faut une dernière fois traverser tout l'immense Stamboul et cela n'en finit plus, descendre par les rues en pente rapide vers la mer, franchir le pont de la Corne d'Or et arriver enfin au quai cosmopolite de Galata, tout le long duquel des paquebots dressent à la file leurs noires carcasses de fer. C'est ici une Babel, un brouhaha où tous les costumes de l'Orient se croisent et où l'on entend tous les langages. C'est ce quai émouvant des arrivées et des départs, qui change d'année en année, se modernise et s'enlaidit lamentablement; mais qui reste, pour moi, toujours aussi évocateur des passés de ma vie; le lieu où, en arrivant, on pose le pied, repris d'un seul coup par tout le charme de Constantinople, impatient et inquiet de ce que l'on va revoir ou ne plus retrouver; le lieu aussi où, avant de monter sur la grande machine de fer qui vous emportera, on s'assied, pendant quelques dernières minutes, devant le plus proche café turc, pour se griser un moment encore de la senteur des narguilhés et des cigarettes orientales...

Oh ! jadis, quand je n'étais qu'un pauvre petit officier obscur, à la merci des ordres d'un quelconque amiral, avec quels serrements de cœur je lui disais adieu, à ce coin des quais de Constantinople d'où les paquebots partent, incertain que j'étais de pouvoir jamais y revenir ! Maintenant, au soir de ma vie, je suis libre et je reviens ici quand je veux, aussi a-t-elle bien un peu pâli, l'émotion de m'en aller, comme ont pâli du reste toutes les choses de ce monde...

Aujourd'hui, je n'ose pas m'asseoir en plein air pour fumer le narguilhé des adieux, je suis trop connu sur la place, et puis trop d'aimables gens, venus pour me reconduire, m'attendent déjà à bord, — vite il me faut monter sur la grande machine de fer.

Ils sont venus trop nombreux, mes amis turcs, il m'est impossible de les remercier tous autant que je le voudrais. Comme à mon arrivée, il y a des pachas, des officiers, des imams, des derviches, des aides de camp de Sa Majesté et des princes. Tous me portent des souhaits de bon voyage et me demandent de revenir encore; la

reconnaissance turque ne se lasse jamais. Je suis entouré jusqu'au dernier son de cloche du départ.

Quand le paquebot se détache du quai et part comme en glissant sur les eaux tranquilles de la Marmara, j'ai, une fois de plus, cette illusion que c'est Constantinople qui bouge, s'éloigne et va s'évanouir, tandis que le bateau me semble immobile. Maintenant Stamboul n'est plus qu'une silhouette qui s'efface à l'horizon... pour jamais, sans doute...

Rochefort, 24 septembre 1913.

Je pensais que ce serait plus triste, ce retour, après l'enchantement des yeux, là-bas... Mais il fait merveilleusement beau et chaud ici. Ma vieille maison de Rochefort me paraît jolie, et mon vieux jardin, avec son air de bocage tropical, est à sa plus belle saison.

Une fois encore dans ce cadre de mon enfance, se déballent des choses d'Orient, et les chardons bleus rapportés du cimetière de Stamboul.....

LA GRÉCAILLE

Dans le chapitre sur Andrinople, je m'étais associé aux indignations des Grecs contre les brutes de Bulgarie, mais je me suis aperçu aujourd'hui que la Grécaille était pire encore comme férocité, fourberie et mensonges. Ce n'est pas d'hier du reste qu'elle s'est révélée telle. Voltaire, si je ne me trompe, fut le premier de chez nous qui célébra — en alexandrins d'une envolée vraiment mirlitonnesque — ses vertus guerrières et sa loyauté :

Les descendants d'Hercule et la race d'Homère
Sans cœur et sans esprit, se vautrant sur la terre,
Sont des fripons rampants qu'un aga fait trembler.

Plus tard, à l'époque de sa révolte contre le

joug turc, son battage, déjà éhonté en ce temps ancien, lui attira un paladin échappé des armées de Napoléon Ier, nommé Maurice Persat, qui vint se fourvoyer chez elle, mais n'y put faire qu'une apparition, révolté qu'il fut presque tout de suite par la lâche sauvagerie de ses combattants ; il ne put supporter le spectacle de la première bataille où il vit les Vaincus (les Turcs) ignoblement massacrés par les vainqueurs ; il passa à l'ennemi dans les rangs des musulmans, il sauva même une pauvre famille turque dont il épousa en justes noces la fille, à son retour en France.

Quelques années plus tard, ce fut Edmond About qui, arrivé tout feu tout flammes, partit après avoir *vu de trop près* et légua à l'Hellade comme souvenir de son passage cette petite phrase cinglante : « Il n'y a qu'une chose que les Grecs n'aient pas volée, c'est leur réputation. »

De nos jours enfin, pour comble, une toute charmante princesse du Nord, descendue des bords de la Sprée, est venue greffer sur leur barbarie sa froide cruauté de Hohenzollern ;

elle était sœur de Guillaume et on sait ce que ces deux êtres sataniques, le frère et la sœur, ont fait couler de sang, de larmes et semé de destructions sur le monde.

C'est un peu en tous lieux, mais c'est surtout, paraît-il, aux environs de Yalova — une région qui avait été jusque-là parfaitement heureuse — que la jeune Walkyrie du Nord exerça librement sa petite rage, après chaque défaite de sa piteuse armée; on ose à peine répéter ce qui s'est passé dans cette contrée et qui restera non seulement l'opprobre de l'immonde petite Grèce, mais l'opprobre aussi de tous les peuples chrétiens qui n'ont pas craint de la soutenir. Ce fut l'extermination systématique accomplie avec des raffinements de sauvagerie qui dépassent les imaginations européennes. Dans les campagnes édéniques où les sources chantaient parmi la verdure, où des pampres enguirlandaient toutes les verandahs, la grécaille est venue s'ébattre et on y sent maintenant partout l'odeur de chair humaine qui roussit, et partout des corps hideusement éventrés pour-

rissent au soleil en pâture aux mouches. Femmes, jeunes filles, jeunes garçons ont été violés avant d'être mis à mort. Tout a été traité comme un vil bétail, bon au plus pour « *s'amuser avec* » et y satisfaire ses innommables fantaisies de satyre. Dans les mosquées où on avait enfermé des petits enfants de quatre à cinq ans, trop jeunes pour servir à ça, on avait versé du pétrole et on y avait mis le feu. On voyait alors les pauvres petits, le nez d'ailleurs fraîchement coupé et saignant, « sautiller dans la flamme comme des poissons dans l'eau courante ». (J'emprunte ces expressions au récit de quelques membres de la Croix Rouge, qui en ont été témoins, je ne dis pas du *Croissant* Rouge.) Pendant ce temps, le grand benêt de Tino, hésitant par peur à se mêler aux actions militaires, se contentait de tourner autour, en se posant en civilisateur de l'Anatolie, lui, le Tino, l'assassin de nos matelots, le tortionnaire attitré des paisibles villageois turcs, espérant jusqu'à la dernière minute que l'on prendrait soin de le retenir avant le

moment de se battre et mêlant à ses rodomontades, ce qui les rendait plus grotesques, de belles phrases d'humanité et de progrès — si notoirement bête d'ailleurs, le pauvre, que l'on peut à peine lui en vouloir, et coiffé, pour faire plus rire, d'un énorme plumet, comme jadis ceux des chefs Peaux-Rouges du Nouveau Monde.

O honte sur cette Grèce, honte sur tous les peuples qui osent la soutenir ou seulement la laisser faire, honte sur ceux de nos gouvernants à haute paie qui se bornent à prononcer de gentilles parlotes politiques et humanitaires à la fin des grands dîners que nous leur payons, honte sur les douces misses anglaises obscurément complices, comme toute l'Angleterre, qui marchent le sourire aux lèvres et l'Évangile à la main, honte sur nous tous, tandis que là-bas les petits enfants de Turquie, le nez tranché de frais, « sautillent de souffrance dans la flamme comme des poissons dans l'eau courante »....

LETTRE OUVERTE

A M. LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Décembre 1920.

L'angoissante incertitude sur la future situation de notre France en Orient semble enfin toucher à son terme ; favorable ou désastreuse, la décision du haut conseil des Alliés n'est plus bien loin d'être prise. Puisse un sentiment de bon sens et d'équité inspirer aux arbitres de notre avenir là-bas une solution qui soit durable, parce que modérée et juste, une solution qui assure la paix en Islam, tout en y sauvegardant encore un peu nos intérêts séculaires, si menacés, hélas ! par d'implacables rivaux... Je crois bien que, dans

le clan français vraiment patriote, il n'y a presque plus un diplomate, averti et sincère, dont les yeux n'aient fini par s'ouvrir sur la nécessité de maintenir une Turquie forte et amie, pour nous conserver en Orient au moins des vestiges de notre prépondérance de jadis, qui était presque vitale, et — considération toute nouvelle — pour constituer à l'Europe une vaillante et *sans doute suffisante* barrière d'avant-garde contre le débordement de la sauvagerie russe.

Je ne veux pas répéter éternellement les mêmes vérités, que tant de fois déjà je suis parvenu à proclamer, malgré le parti pris de dénégation de certains journaux ; mais ces vérités, auxquelles se sont ralliés à présent la plupart des hommes de bonne foi, je crois devoir encore les rappeler en peu de mots, puisque nous voici au moment suprême.

Sur les « massacres d'Arménie » je crois avoir dit, avec force témoignages et preuves à l'appui, à peu près tout ce qu'il y avait à dire : la réciprocité dans la tuerie, la folle exagé-

ration dans les plaintes de ces Arméniens qui, depuis des siècles, grugent si vilainement leurs voisins les Turcs, et qui, inlassables calomniateurs, ne cessent de jouer de leur titre de chrétiens pour ameuter contre la Turquie le fanatisme occidental.

Quant aux Grecs, il me semble qu'il n'y a plus à en faire le procès ; Dieu merci, leur cause est jugée. C'est pour eux un châtiment du Ciel que la guerre nous les ait trop fait connaître. Les témoignages de nos milliers de soldats sur leur fourberie et leur haine de la France, les rapports de nos chefs sur l'horreur de leur invasion en Anatolie sont accablants et décisifs ; voici, du reste, les termes du rapport officiel de la commission d'enquête des Alliés sur les agissements des Grecs à Pergame et à Ménémen : « L'énervement, la fatigue et la *peur* leur ont fait commettre, sans provocation, un véritable massacre de civils turcs sans défense. Les officiers grecs présents ont complètement manqué à leur devoir. » C'est à se demander comment des Français

de bonne foi peuvent être encore aveuglés par le prestige de la Grèce antique au point de les soutenir.

Mes pauvres amis turcs, au contraire, combien ils ont gagné à être connus d'un peu plus près ! Chez tous ceux des nôtres qui les ont approchés, même *en tant qu'ennemis*, les préjugés sont tombés comme châteaux de cartes ; dans toutes nos armées d'Orient, c'est avec une ardente sympathie que l'on chante leurs louanges et leur affection toute particulière pour nous. J'ai déjà publié plusieurs des innombrables lettres à moi adressées par des officiers, des matelots, des soldats pour me soutenir dans ma campagne en leur faveur, — et je ne puis assez dire du reste combien je m'honore d'encouragements si spontanés, si unanimes, qui me viennent d'une telle source, la plus noble en même temps que la plus autorisée. On devine si, auprès de ces attestations magnifiques, les impertinences démentes que je reçois de quelques petits énergumènes du parti adverse me font pitié !

Pour clore le chapitre de la douce générosité des Turcs et de l'affection qu'ils nous gardent encore, je citerai une anecdote de plus, oh ! toute petite, une entre mille, mais infiniment touchante par la simplicité avec laquelle un matelot la conta devant un public français. Cela se passait dernièrement à Toulon, au conseil de guerre appelé à juger de la perte de l'aviso *Paris II* (conseil qui se termina, comme on sait, à la plus grande gloire de l'héroïque lieutenant de vaisseau Rollin, commandant de ce navire, et à la plus grande louange des Turcs sauveteurs des rescapés). C'était au tour d'un humble petit marin d'apporter son témoignage et il expliquait comment il avait pu, tout sanglant, tout trempé d'eau glacée, à demi mort de fatigue et de froid, atteindre à la nage un point de la côte ennemie. Le lieu lui semblait d'abord désert, mais soudain il vit un soldat turc accourir à toutes jambes vers lui.

— Pour vous maltraiter ? questionna le président du conseil.

— Non, pour me donner sa capote.

Alors un frémissement d'émotion parcourut la salle entière.

A cette même audience, un autre petit matelot vint ensuite comparaître. Il rendit compte, celui-ci, que, pendant son séjour en une pauvre ambulance turque du front, où il était prisonnier, blessé et alité, ses gardiens, ayant compris qu'il aimait beaucoup les fleurs, ne manquaient jamais, le matin, de lui en apporter, sur son lit, de toutes fraîches.

*
* *

Je veux terminer ce plaidoyer par une adjuration solennelle à mes amis connus ou inconnus, — car, si je suis maintenant très injurié, calomnié et détesté, par contre je sais que j'ai des amis, des amis par milliers, avec qui je marche accompagné dans la vie ; à tous les coins du monde, je sens leurs sympathies ardentes et pures, tous les courriers m'en apportent des preuves souvent exquises et

toujours touchantes. En général, le temps me manque absolument pour répondre, mais qu'ils sachent bien, ces frères lointains, que leur pensée vient presque toujours jusqu'à mon cœur. Eh bien ! je veux ici les conjurer de me croire, je veux leur crier à tous : « Oui, croyez-moi, fiez-vous à ma loyauté, j'ose même dire : fiez-vous à ma clairvoyance. Si, depuis des années, je me suis fait un devoir de défendre à mort le peuple turc, — en soulevant sur ma route un tollé d'insultes et de menaces, salariées ou simplement imbéciles, — c'est que je sais ce que je dis. J'ai du reste conscience de la responsabilité que j'accepte en ramenant ainsi l'opinion vers les pauvres calomniés de Stamboul ; car l'opinion, il est incontestable, n'est-ce pas, que j'ai contribué pour ma part à l'éclairer, et c'est peut-être le seul acte de ma vie dont je me fais honneur, à la veille du moment où mon petit rôle terrestre va prendre fin. Oui, je sais ce que je dis ; j'ai longtemps vécu en Orient, je m'y suis mêlé à toutes les classes sociales et j'ai acquis la plus intime

certitude que les Turcs seuls, dans cet amalgame de races irréconciliables, ont l'honnêteté foncière, la délicatesse, la tolérance, la bravoure avec la douceur, et qu'eux seuls nous aiment, d'une affection héréditaire, restée solide malgré tous nos lâchages, malgré les révoltantes injures de certains d'entre nous. »

Avant d'affirmer cela à mes amis avec cette énergie, j'ai tenu à m'interroger profondément : n'étais-je pas leurré par des mirages, par le charme, la couleur, les radieux souvenirs de ma jeunesse ? Eh bien ! non, mon attachement et mon estime pour les Turcs tiennent à des causes beaucoup moins personnelles ; j'ai la conviction qu'il serait non seulement inique, mais néfaste, d'anéantir ce peuple loyal, contemplatif et religieux, qui fait contrepoids à nos déséquilibrements, nos cynismes et nos fièvres. Et puis voilà cinq cents ans qu'il est là chez lui, ce qui constitue un titre de propriété, et, sous ses cyprès, devenus hauts comme des tours, le sol de ses adorables cimetières est tout infiltré de la décomposition de

ses morts. Depuis longtemps déjà, tous nos compatriotes fixés en Orient pensaient comme moi, et, aujourd'hui, la guerre a amené aux Turcs ces milliers de défenseurs nouveaux : tous nos combattants, convaincus comme je le suis moi-même.

Certes, à un autre point de vue aussi, il faudrait conserver ce que les incendiaires grecs nous ont laissé de l'imposant et calme Stamboul. Certes, ce serait un irréparable attentat contre la beauté de la terre que de bannir les Turcs de leur Constantinople, qu'ils ont tant imprégné de leur génie oriental et dont ils emporteraient avec eux tout l'enchantement; mais, pour nous Français, il y avait déjà des motifs plus graves de ne pas souscrire à leur expulsion, — en admettant qu'elle fût possible, même en versant des flots de sang dont la Marmara serait rougie, — c'est que les derniers lambeaux de notre influence, jadis souveraine, s'en iraient du même coup. Et, par surcroît, voici que, pour l'Europe entière, semblent surgir soudain des raisons par trop terribles,

desquelles nos diplomates commencent à s'épouvanter; dernièrement, lorsque, sans excuse, ils avaient lancé sur l'Anatolie des bandes de massacreurs et d'incendiaires, ils n'avaient pas prévu le danger de l'entreprise. Aujourd'hui, devant la menace d'un soulèvement général de l'Islam, qui se déclencherait en même temps que s'étend le bolchevisme vers l'Ouest comme une gangrène, que faire?...

Le moyen de s'en tirer, oh! je crois bien qu'il n'y en a plus qu'un seul : reconnaître les lourdes fautes commises, renoncer à une folle gloutonnerie de conquêtes, tendre la main à l'Islam qui nous a fourni sans marchander tant de milliers de braves combattants, cesser de l'insulter, de vouloir l'asservir, et respecter au bord du Bosphore le trône encore formidable de son Khalife.

LA SOPHIE

Décembre 1920.

Lorsque j'ai commencé, il y a environ dix ans, à protester avec toute mon indignation contre la formidable campagne de calomnies machinée par les « chrétiens » levantins, j'avais acquis déjà, comme tous les Français ayant habité l'Orient, la certitude de l'ignominie des Arméniens et des Grecs, mais je ne les croyais pas encore tombés à un tel degré de bassesse. Non, ce n'est qu'au cours de ma lutte pour la défense de la Turquie que j'ai achevé de me documenter, et avec une horreur croissante.

Voilà pourquoi mes réquisitoires étaient au début si indulgents. Les mille mensonges des Arméniens, les mille petites trahisons des Grecs, bien qu'indéniables déjà, me répugnaient sans doute un peu moins, dans le temps où je n'en connaissais pas encore les détails à faire frémir. En ce qui concerne ces chers Arméniens-martyrs, j'ignorais que, pendant la guerre, ils avaient massacré *les deux tiers* de la population non arménienne des villes occupées par les Russes, soit 300.000 âmes pour le moins, d'après le témoignage des hommes du Caucase.

Les pauvres Turcs, depuis longtemps, demandent à grands cris que l'Europe daigne au moins envoyer sur les lieux une commission d'enquête. Mais l'Europe n'y songe pas, ayant admis sans contrôle le stupide mot d'ordre impératif de l'Angleterre — de Lloyd George surtout, — à savoir que tout ce qui vient des musulmans, quels qu'ils soient, ne vaut pas que l'on s'y arrête.

Quant aux Grecs, qui ont de tout temps

détenu le record de la perfidie, chaque jour d'examen rétrospectif fait découvrir une fourberie nouvelle qui vient encore grossir leur ignoble bagage. Les journaux d'aujourd'hui nous révèlent les manœuvres tentées par Constantin pour mettre en contact avec le grand état-major allemand les officiers grecs de l'armée qui gardait la Strouma et les pousser à trahir la France en ouvrant la porte de Salonique.

Je suis par ailleurs sur la trace d'une autre trahison (une alliance secrète de la division grecque du général Paraskevopoulos avec les Bulgares) que notre Franchet d'Espérey sut éventer et neutraliser à temps en brusquant son attaque victorieuse.

*
* *

Pour en venir maintenant à la plus impudente de leurs trahisons, celle qu'a couronnée le massacre de nos matelots et qui a cependant fini par émouvoir un peu l'opinion française,

voici qu'une nouvelle revue de chez nous (la *Revue Universelle*) vient de la rendre plus infecte encore en divulguant des documents inédits, saisis à la résidence royale de Tatoï, en particulier une correspondance intime où la mégère Sophie, en un langage de fille publique, appelait à la rescousse son frère Guillaume contre « ces infâmes cochons de Français ».

Ce Constantin et cette Sophie, c'est à peine si, dans les derniers bas-fonds de nos bagnes de Nouméa, on arriverait à trouver une paire de gredins dignes de leur être comparés — et encore ceux que l'on y pourrait ramasser auraient le droit d'invoquer, comme circonstances atténuantes, d'effroyables milieux autour de leur enfance et d'horribles misères endurées au début de leur vie...

Donc ce que j'ignorais et ce que tant d'autres Français ignorent aussi, c'est que nos marins assassinés n'étaient pas à Athènes venus par hasard, ni envoyés pour une occupation militaire; non, c'était elle, la monstresse Sophie, qui avait prié l'amiral de les lui confier pour

qu'ils pussent maintenir l'ordre dans sa petite capitale. Or, pendant que se préparait le local pour les recevoir, on voyait, sur une montagne surplombante, des travaux de terrassement fiévreusement activés et que la charmante reine allait souvent surveiller de sa personne. Et comme l'amiral français, incapable cependant d'imaginer un tel crime, s'inquiétait un peu et demandait ce qui pouvait bien se manigancer là-haut, Sophie répondait en souriant : « Oh ! ne vous inquiétez pas, c'est un jardin que je prépare et ce sont des trous pour planter des arbres. » A d'autres on répondait aussi, comme variante : » Ce sont des fouilles pour chercher des Tanagra. » En réalité, les arbres et les Tanagra étaient des mitrailleuses et des canons destinés à nos matelots. Et, le lendemain de leur arrivée, un certain dimanche de décembre, on les réduisit en bouillie pendant qu'ils étaient à déjeuner, confiants et tranquilles !

Il est bon de noter en outre que les gens occupés à l'organisation de ce gracieux jardin — ingénieurs, officiers ou simples manœuvres

— savaient aussi bien que Sophie quelle cuisine macabre ces aménagements serviraient bientôt à faire, mais n'en travaillaient pas avec moins d'entrain pour cela!...

Dans les archives de l'humanité, même en remontant jusqu'aux époques les plus reculées des sauvageries primitives, trouverait-on quelque chose d'aussi bêtement féroce, d'une férocité plus imbécile que l'acte de Sophie et de son Constantin? — car enfin, si au moins il s'était agi d'anéantir une centaine de mille hommes, ce qui eût pu changer la face de la guerre, on comprendrait à la rigueur la raison d'un tel crime, mais, pour le seul plaisir de se barbouiller les mains avec le sang d'une soixantaine d'hommes, oser maculer d'une souillure à jamais indélébile toute une dynastie, toute une race, tout un régime, quelle innommable idiotie!

Ce pauvre Constantin! Jusque-là, il n'avait été qu'un grand benêt, si pleutre que les Grecs eux-mêmes, dans une précédente guerre contre les Turcs, avaient souhaité le démonter de son

commandement pour inintelligence et frousse habituelle, et il a suffi qu'il entrât dans la famille Guillaume pour devenir du jour au lendemain le criminel que l'on sait! Aujourd'hui cependant, pour comble, son ardent défenseur, le dénommé Rhallys, nous déclare sans rire que vraiment il va être obligé de demander des éclaircissements aux Alliés sur la trop incompréhensible accusation de fourberie lancée contre lui!

Par quels mots qualifier un peuple qui rappelle à soi ce ménage d'assassins, qui s'apprête à acclamer ça et sans doute ira même jusqu'à jeter quelques fleurs quand ça fera son entrée dans la capitale?...

Et que dire, et comment ne pas douter, hélas! des rares Français qui, même après le vote d'Athènes, restent encore affiliés à de la grécaille?...

Janvier 1921.

C'est vers l'Angleterre elle-même que j'ose jeter aujourd'hui mon cri d'appel et de supplication, et, si invraisemblable que cela puisse paraître, je le fais presque avec confiance.

Je sais que j'ai encore de nombreux amis dans ce pays si terriblement rival du nôtre, et, Dieu merci, je sais qu'il n'y a pas là-bas que des financiers sans âme.

Je sais aussi avec certitude qu'il y a par milliers des gens de dignité et de cœur accessibles à tous les sentiments humains et qui restent capables d'avoir pitié ; je sais qu'il y en a par mil-

liers qui s'épouvantent d'être gouvernés par des spéculateurs implacables et qui, aux jours de détresse, s'assemblent en masse dans les temples pour se recueillir et prier avec sincérité. Cette fois-ci est la dernière où je prends la parole en public, car j'ai terminé mon petit rôle terrestre, et le suprême avertissement d'un homme qui va entrer demain dans la grande Nuit a toujours quelques chances d'être entendu.

C'est sans rancune et sans haine que j'adjure aujourd'hui les Anglais de se laisser enfin émouvoir par ce malheureux peuple turc qui se défend *in extremis* avec un si héroïque courage. Que les Anglais réfléchissent encore avant de soutenir à outrance, dans un but d'intérêt égoïste, ce vil petit peuple grec, si impudemment hypocrite et menteur, qui a commis et continuera de commettre toutes les lâchetés, toutes les perfidies, et qui ne s'aperçoit même pas que sa jactance imbécile est d'une bouffonnerie répugnante. Non, les Anglais, qui sont pour nous des rivaux toujours inapaisés, mais

qui ont au moins la dignité et la noblesse, ne laisseront pas les quelques dirigeants néfastes, dont l'intransigeance a déjà exaspéré contre eux l'Irlande, l'Inde et l'Égypte, achever leur œuvre en infligeant à la nation anglaise tout entière cette tare d'avoir écrasé ainsi des agonisants ; qu'ils se défient de ces politiciens qui achèvent en ce moment d'écrire au-dessous de leur nom, en caractères indélébiles, ce qualificatif : « inexorables profiteurs ».

Dans ce suprême appel, je n'irai pas jusqu'à leur demander de soutenir les pauvres Turcs, mais je me fais l'illusion qu'ils consentiront à m'entendre quand je les supplierai de ne pas contribuer à exterminer cette race loyale, courageuse et douce, en fournissant à leurs odieux petits agresseurs, si comiquement infatués, tous les moyens modernes de destruction : l'argent d'abord, à raison d'un million et demi par jour, les mitrailleuses, les avions et la plus infâme des inventions boches, les gaz de mort, contre lesquels le courage individuel ne sert

plus à rien et qui portent toujours la victoire du côté des plus lâches.

Voici du reste par quels mots les femmes turques terminent la supplique qu'elles m'adressent aujourd'hui du fond de leur abîme d'angoisse :

— *Ami! maître! un dernier effort! Oh! ne refusez pas, laissez-vous persuader. Vous savez bien que tout notre espoir est en vous.*

Oh! « persuadé », ai-je besoin de dire que je le suis d'avance, que je l'ai été de tout temps, et ma seule hésitation vient de mon extrême fatigue mentale, de ma crainte de ne plus savoir trouver comme dans ma jeunesse les mots qui persuadent. Si j'avais encore mon activité de jadis, avec quel élan je serais allé me faire tuer dans les rangs des défenseurs de l'Islam! Mais si je n'en ai plus la force, comme autrefois, au moins je suis fier de me dire que j'ai consacré les dernières lueurs de mon intelligence à soutenir le parti de la vérité, pour lequel sont tombés en Orient avec une telle

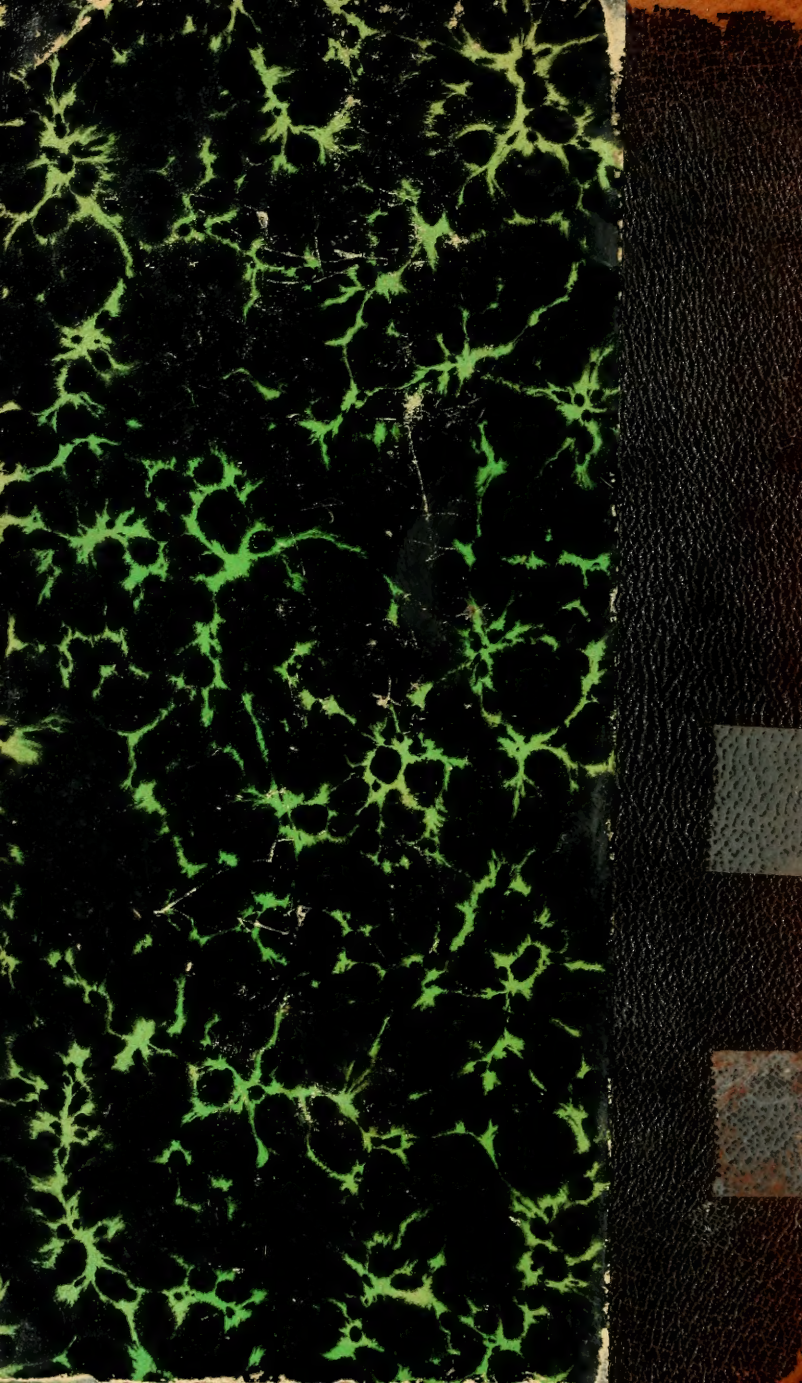
conviction tant de nos soldats, de nos officiers et de nos généraux, et que je vais mourir surtout de la souffrance et de l'indignation que m'auront causées les ignobles mercantis de l'Europe dite chrétienne.

FIN

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 11350-7-21.

DR
428
V5

Viaud, Julien
Suprêmes visions d'Orient

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY